



www.comptoir litteraire.com

présente

“Les rêveries du promeneur solitaire” (1776-1778)

recueil de dix textes autobiographiques
de
Jean-Jacques ROUSSEAU

Dans cette seconde partie de l'étude,
on trouve un résumé suivi d'une analyse de :

- “Sixième promenade” (page 2)
- “Septième promenade” (page 13)
- “Huitième promenade” (page 25)
- “Neuvième promenade” (page 35)
- “Dixième promenade” (page 47)

et une conclusion générale (page 51) où sont étudiés :

- l'intérêt littéraire (page 51)
- l'intérêt documentaire (page 52)
- l'intérêt psychologique (page 52)
- l'intérêt philosophique (page 55)
- la destinée de l'œuvre (page 57).

Bonne lecture !

‘Sixième promenade’

Texte de douze pages

Rousseau annonce : «*Nous n'avons guère de mouvement machinal dont nous ne puissions trouver la cause dans notre cœur*», pour raconter qu'il en est venu à faire un détour sur le parcours qu'il suit lorsqu'il va herboriser à Gentilly. Il y rencontrait un petit mendiant boiteux, qui, ayant appris qui il est, l'appelait de son nom, lui faisait des louanges, et auquel, charmé, il était heureux de faire l'aumône, affirmant d'ailleurs : «*Je sais et je sens que faire le bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter*», mais regrettant : «*Il y a longtemps que ce bonheur a été mis hors de ma portée*», du fait que «*ceux qui règlent [sa] destinée*» veulent l'«*attirer dans un piège*». En effet, lui qui était généreux s'était rendu compte qu'il se soumettait ainsi à d'«*onéreux assujettissements*». Or, par nature, il rejetait tout lien contraignant. Aussi, désormais gêné par ses fréquentes rencontres avec le petit boiteux, il avait préféré faire un détour. Il se rappelait que, lorsqu'il était devenu célèbre, s'étaient adressés à lui de nombreux quémandeurs. Ainsi, il avait appris «*à suivre moins aveuglément [son] penchant à bien faire*», à ne pas céder à la «*contrainte*» de faire «*la bonne œuvre qu'on exige*», à ne pas se plier au «*contrat*» «*entre le bienfaiteur et l'obligé*», comme il l'avait fait dans sa jeunesse, avant de constater que les gens ne se conduisaient plus avec lui comme ils le faisaient auparavant. Mais il admet que lui-même ait pu changer, du fait de ceux qui lui sont hostiles, car il se dit victime d'une «*adversité*». Il préfère s'abstenir «*d'agir*» et même «*de juger*». Il revient sur son innocence d'autrefois et sur sa méfiance depuis qu'il est «*dégoûté des hommes*», tout en se sentant «*trop au-dessus d'eux pour les haïr*», préférant «*les fuir*», s'intéressant toutefois à «*leurs rapports entre eux*», envisageant de les aimer «*s'ils ne s'occupaient jamais de [lui]*», imaginant le bien qu'il aurait pu faire s'il eût été «*tout-puissant comme Dieu*», se voyant «*possesseur de l'anneau de Gygès*» tout en craignant que «*la faculté de pénétrer partout invisible*» lui eût fait céder à des «*tentations*». En fait, il considère que ce serait aux autres «*de se cacher devant [lui]*», puisqu'ils se sont faits un «*Jean-Jacques*» «*pour le haïr à leur aise*». «*Le résultat qu'il peut tirer de toutes ces réflexions est qu'il n'a jamais été vraiment propre à la société civile, où tout est gêne, obligation, devoir, et que [son] naturel indépendant [le] rendit toujours incapable des assujettissements nécessaires à qui veut vivre avec les hommes*». Et il termine en proclamant : «*J'ai très peu fait de bien, je l'avoue, mais pour le mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, et je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.*»

Analyse

LA FORME

Le riche lexique de Rousseau présente un grand nombre de mots et d'expressions qui peuvent étonner, souvent parce qu'ils sont anciens : «*adversité*» («situation malheureuse d'une personne») - «*s'affectionner*» («se lier d'amitié») - «*s'affecter*» («être affecté», «être touché») - «*affiché*» («indiqué publiquement») - «*affranchir*» («délivrer de ce qui gêne») - «*s'altérer*» («se changer en mal», «se corrompre») - «*apprendre*» («faire savoir») - «*aspect*» («spectacle») - «*assujettissement*» («soumission») - «*aversion*» («grande répugnance», «violente répulsion») - «*babil*» («abondance de paroles futiles») - «*bureau général d'adresse*» («annuaire», «bottin») - «*clémence*» («indulgence») - «*clopinant*» («marchant avec peine») - «*commission*» («action de commettre une faute») - «*compliment*» («formule de politesse») - «*concourir*» («tendre à un but commun») - «*conserver*» («maintenir») - «*crédit*» («confiance qu'inspire quelqu'un») - «*d'assez bonne grâce*» («avec plaisir») - «*démêler*» («éclaircir une chose compliquée») - «*démonstration*» («étalage») - «*dépendance*» («soumission») - «*dérober*» («cacher») - «*désintéressé*» («qui n'agit pas par intérêt personnel») - «*de très bon cœur*» («avec plaisir») - «*disposition*» («état d'esprit») - «*dupe*» («personne qu'on trompe sans qu'elle en ait le moindre soupçon») - «*s'éclipser*» («disparaître») - «*éconduire*» («repousser un sollicitateur») - «*enlacer*» («prendre dans des lacs», «ligoter») - «*éprouver*» («connaître par une

expérience personnelle») - «*équité*» (« justice») - «*erres*» («arrhes» ; le dictionnaire de l'Académie omit la forme «erres» à partir de 1762) - «*espèce*» («sorte») - «*être en scandale*» («être scandaleux») - «*facile à faire quelque chose*» («prompt à», «assez faible pour») - «*félicité*» («grand bonheur») - «*se flatter*» («s'illusionner») - «*forfanterie*» («vantardise») - «*frénétique*» («extrêmement agité», «fou») - «*gêne*» («torture») - «*se gêner*» (« se torturer») - «*génération*» («ensemble des individus ayant à peu près le même âge») - «*grappin*» («instrument muni d'un crochet») - «*grimacier*» («faux», «affecté») - «*harangue*» («discours pompeux et ennuyeux») - «*inconsidérément*» («imprudemment») - «*indéfini*» («sans fin») - «*indifférent*» («sans intérêt», «sans importance») - «*joug*» («pièce de bois qu'on met sur la tête des bœufs pour les atteler», «contrainte matérielle ou morale qui pèse lourdement sur la personne qui la subit, entrave ou aliène sa liberté») - «*jugement*» («intelligence», «discernement») - «*leurre*» («artifice qui sert à attirer quelqu'un pour le tromper») - «*lieu*» dans «*avoir lieu de*» («avoir des raisons de», «être fondé à») - «*lumières*» («ce qui éclaire l'esprit») - «*machine*» («ruse», «artifice ingénieux», «machination») - «*manœuvres*» («machinations», «manigances») - «*méchant*» («qui fait délibérément le mal») - «*nécessité*» («contrainte inéluctable») - «*naturel*» («ensemble des caractères physiques et moraux qu'un individu possède en naissant») - «*nul*» («sans valeur», «sans importance») - «*objet*» («toute chose, y compris les êtres animés, qui affecte les sens et, spécialement, la vue») - «*obligé*» («celui qui doit rendre la pareille à celui qui lui a rendu un service») - «*œuvre*» (dans «*quel que soit l'effet de l'œuvre*» : «action») - «*omission*» («fait de ne pas commettre une action») - «*onéreux*» («pénible», «incommodé») - «*ordre de gens et de choses*» («sorte», «catégorie») - «*ostentation*» («mise en valeur excessive et indiscrete d'un avantage») - «*passion*» («tout état affectif», «sujet d'intérêt») - «*penchant*» («inclinaison naturelle») - «*placer avec choix et avec fruit*» («en exerçant sa liberté et en obtenant un bénéfice») - «*prévenir*» («devancer dans l'accomplissement d'une chose») - «*prodiguer*» («déployer», «multiplier») - «*servile*» («soumis», «bas», «obséquieux») - «*soins*» («efforts qu'on fait pour obtenir ou éviter quelque chose») - «*souffreteux*» («qui endure des privations», le mot n'ayant rien à voir avec «souffrir») - «*sur la foi de quelqu'un*» («en croyant ce qu'il dit») - «*tacitement*» («implicitement», «sans qu'il soit nécessaire de le dire») - «*titre*» («qualité qui donne droit à quelque chose») - «*traverse*» («passage», ce qui est encore en usage au Québec : «traverse d'animaux»).

La syntaxe est, elle aussi, parfois étonnante. On remarque :

-Des constructions anciennes :

-l'utilisation de prépositions : «*espérer de*» - «*n'avoir point regret à*» - «*enfantillage d'opérer [...] des prodiges*» ;

--le pronom complément d'un infinitif était placé devant le verbe dont il dépendait : «*ceux qui les devaient suivre*» - «*je m'allais soumettre*» ;

-l'inversion du pronominal : «*se sentir exalter l'âme*».

-Une syllepse (accord selon le sens et non selon les règles) : «*je m'attachais par mes propres bienfaits*» (sous-entendu : «on s'attachait à moi du fait de mes bienfaits») ;

-Cette élision du verbe et cette inversion : «*Leur aspect frappe mes sens, et par eux mon cœur d'impressions...*»

Quant au style, s'il faut regretter le lourd pléonasme : «*Les motifs [...] ne me sont pas aussi clairs à moi-même*», le texte est marqué d'intéressants effets littéraires :

- Des formulations rhétoriques :

- Si le fait que le gamin, en disant «*M. Rousseau*», indiquait «*qu'il ne [le] connaissait pas plus que ceux qui l'avaient instruit*», c'est que ceux-ci auraient dû savoir qu'il affectait de ne pas aimer être célèbre alors que son retour à Paris lui valait un renouveau de gloire !

- Le solennel «*Je me dois l'honorable témoignage que...*» pourrait se traduire simplement par : «Je peux me vanter de...».

- Rousseau se plaignant de devoir encore distribuer des «bienfaits» «sans que l'impuissance même suffît pour [l'] affranchir» voulait dire qu'il devait le faire même s'il n'en était plus capable.

- Feignant d'avoir un interlocuteur, il s'écrie : «Eh ! comment pourrais-je garder les mêmes sentiments pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître.» ; il accentue une affirmation : «Oui, ce mérite...»

- Il accentue aussi son propos par le redoublement : «Hors d'état de bien faire et pour moi-même et pour autrui» - «Toujours juste sans partialité, toujours bon sans faiblesse».

- Il n'est guère clair quand il proclame : «Je sais que quel que soit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention.»

-Un jeu de mots : «Tous mes péchés sont d'omission, rarement de commission», adaptation par Rousseau d'une opposition, qui se fait en langage théologique, entre «le pécher en commission» et «le pécher en omission».

-Des traits d'humour :

- «Comme je l'ai dit dans l'Émile», à ce que je crois j'eusse été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.» En fait, ce fut dans le «Livre cinquième» des «Confessions», où, à propos d'une demoiselle de la Visitation à laquelle il donnait des leçons de musique, il indiqua : «En toute chose la gêne et l'assujettissement me sont insupportables ; ils me feraient prendre en haine le plaisir même», imagina que, «chez les mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes», et commenta : «Je serais un mauvais Turc à ces heures-là.»

- «Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de jeter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise» (Ibid.). 63 Ibid., p. 1058.

- Une antithèse : «Ma volonté concourant avec la leur [...] me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines».

-Des hyperboles :

- Rousseau use et abuse du mot «mille» : «mille circonstances», «mille embûches», «mille regards», «mille actes de clémence et d'équité».

- Il emploie le mot «harangue» pour désigner le «petit babil» du gamin.

- Il se vante d'être «né le plus confiant des hommes».

- Si, en écrivant : «Voilà ce que j'ai su moins faire qu'homme du monde», il semble s'accuser d'avoir été plus coupable que toute autre être humain, en fait il s'en enorgueillit.

- Il affirme que l'«espèce de contrat [...] entre le bienfaiteur et l'obligé» est «le plus saint de tous».

- Il refuse de «resserrer, comprimer [son] existence», voudrait «plutôt l'étendre sur tout l'univers» !

- Il rend ses sentiments par des d'extraordinaires phénomènes physiques : : «Le spectacle de l'injustice et de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colère.» - «Les actes de vertu me font toujours tressaillir de joie et m'arrachent encore de douces larmes.»

- Il s'exalte en recourant aux mythologies :

- la mythologie chrétienne : il se voit «invisible et tout-puissant comme Dieu», et aurait «été bienfaisant et bon comme lui» ; il se voit aussi «ministre de la Providence et dispensateur de ses lois selon [son] pouvoir», faisant «des miracles plus sages et plus utiles que ceux de la légende dorée [ouvrage rédigé en latin entre 1261 et 1266 par Jacques de Voragine, dominicain et archevêque de Gênes, qui raconte la vie d'environ cent cinquante saints ou groupes de saints, saintes et martyrs chrétiens, et, suivant les dates de l'année liturgique, certains événements de la vie du Christ et de la Vierge Marie] et du tombeau de saint Médard [en fait, le tombeau du diacre Pâris, au cimetière Saint-Médard, où, vers 1730, se produisirent de miraculeuses guérisons, presque toujours après des convulsions, d'où le nom de «convulsionnaires» appliqué aux fanatiques qui fréquentaient le cimetière].

- la mythologie grecque : il se voit «*possesseur de l'anneau de Gygès*» qui permit à ce Grec de devenir invisible pour tous, tout en gardant la faculté de voir et d'entendre ce qui se passait autour de lui ; pour sa part, cela l'aurait «*tiré de la dépendance des hommes et les eût mis dans la [sienne]*»

Ces références ne donnent donc lieu qu'à des tautologies assez niaisées (si j'avais des pouvoirs extraordinaires je m'en servais de façon extraordinaire !) et ne sont que d'autres manifestations d'un immense orgueil !

- Il délire véritablement dans son rejet des «*hommes*» : «*C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumière du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes.*»
- Il termine par une fausse modestie, en fait monstrueusement orgueilleuse : «*J'ai très peu fait de bien, je l'avoue, mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, et je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.*» !

-Une hypallage : «*regards cruels*».

-Des comparaisons :

- Rousseau considère les autres «*comme les personnages d'un drame que [il verrait] représenter*»

-Il voudrait que, devant lui, ils s'enfoncent «*en terre comme des taupes*».

-Des métaphores :

-Rousseau ne pouvait «*plus secouer le joug*» des «*chaînes d'engagements successifs*» provoqués par ses «*premiers bienfaits*», «*chaînes*» qui sont bien qualifiées plus loin de «*pesantes*».

-En écrivant : «*Mes premiers services n'étaient aux yeux de ceux qui les recevaient que les erreurs de ceux qui les devaient suivre*», il indiquait que ses «*premiers services*» étaient considérés comme devant être obligatoirement suivis d'autres services, de même que les arrhes sont un acompte avant le paiement complet.

-Il se plaint que «*quelque infortuné avait jeté sur [lui] le grappin d'un bienfait reçu*», ce qui est à la fois une image puissante et un raccourci saisissant, le «*bienfait reçu*» se transformant immédiatement en un «*grappin*» qui s'accroche au bienfaiteur, et par lequel le bénéficiaire du «*bienfait*» en exige un autre, l'«*infortuné*» se prévalant d'«*un droit indéfini*».

-Il devint «*le bureau général d'adresse de tous les souffreteux ou soi-disant tels*», l'incarnation même d'un bottin à consulter par tous les quémandeurs.

-«*La réflexion*» lui procura «*de nouvelles lumières*», son esprit étant donc éclairé, renseigné..

-Il sent de la «*glace au-dedans de*» lui, c'est-à-dire de l'indifférence, de l'insensibilité .

-Il constate qu'un «*mauvais levain*» «*fait fermenter à l'excès*» son «*âme*», l'image de la fermentation ayant d'ailleurs été souvent employée dans «*Les confessions*».

-Il se méfie du «*leurre*» dont «*on couvre les motifs d'agir*», le leurre étant d'abord un morceau de cuir en forme d'oiseau dont on couvrait un appât pour faire revenir le faucon.

- Il dit s'être trouvé «*dans [ses] châteaux en Espagne*», c'est-à-dire dans de folles imaginations, l'expression étant née du fait qu'il n'y avait pas de châteaux en Espagne.

-Des personnifications : Rousseau nous fait savoir :

-«*Mon cœur se tait, ma volonté reste sourde*».

-«*Les choses ont bien changé de face*».

- Il veut se garantir «*des méfiances aveugles et des haines implacables*».

-Des maximes :

- Le psychologue fait cette constatation : «*Nous n'avons guère de mouvement machinal dont nous ne puissions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher.*»

- Le moraliste fait de sévères constatations , et édicte de stricts préceptes :

- «Tous les penchants de la nature sans excepter la bienfaisance elle-même, portés ou suivis dans la société sans prudence et sans choix, changent de nature et deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étaient utiles dans leur première direction.»

- «Par cela seul que les temps sont changés, les hommes ont changé comme eux.»

- «Il est des sortes d'adversités qui élèvent et renforcent l'âme, mais il en est qui l'abattent et la tuent.»

- «Quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent.»

- «C'est la force et la liberté qui font les excellents hommes. La faiblesse et l'esclavage n'ont fait jamais que des méchants.»

- «Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme doit être au-dessus des faiblesses de l'humanité, sans que cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres et ce qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.»

* * *

LE FOND

La "Sixième promenade", texte qui est construit avec habileté, rapporte effectivement une promenade. Mais ce n'est pas le propos de Rousseau, pas plus que la rêverie d'ailleurs, car, étalant encore son narcissisme, continuant sa plainte contre la persécution dont il aurait été l'objet, et poursuivant sa critique de la société, il se livre surtout à une réflexion morale sur la bonté.

Le déroulement

Rousseau sait d'abord provoquer l'attente du lecteur par le caractère intrigant qu'il donne à son premier paragraphe, où, édictant un axiome psychologique contenu dans la première phrase, évoquant un acte fait «*machinalement*», dont il entend rechercher «*la cause*», indiquant alors seulement qu'il l'a amené à en «*rire*».

Puis il raconte l'évènement déclencheur de la réflexion, l'anecdote de la rencontre lors d'une promenade aux limites de Paris, suivie de la préférence pour un détour, comportement de prime abord incompréhensible, mais évènement dont la fonction devrait être d'illustrer ce qu'il veut démontrer.

Il mentionne alors une «découverte» psychologique. Mais il en retarde encore la révélation en ne faisant que répéter l'axiome du début en écrivant : «*Les vrais et premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étais longtemps figuré*» ; en édictant une vérité morale banale : «*Faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter*» ; en évoquant son malheur actuel.

Il apparaît alors que le détour n'est pas un hasard mais une fuite : il s'agissait d'éviter de faire l'aumône à un pauvre boiteux.

Il fallait qu'ensuite Rousseau affirme sa bonté originelle, qu'il décrive le plaisir qu'il éprouvait à l'exercer pour en arriver à la révélation essentielle : le refus des devoirs qu'entraîne l'exercice de la bonté.

S'il se livre à une analyse profonde pour justifier son refus de n'importe quel genre de contrainte, pour affirmer sa soif de liberté et de solitude, il ne manque pas d'encombrer sa démonstration de ses thèmes habituels, la célébration de sa propre personne, ses plaintes contre ses persécuteurs, son mépris de «*la société civile*», sa haine pour l'ensemble de l'humanité avec laquelle il lui est impossible d'avoir une relation. Il faut remarquer que, alors qu'il en est venu à s'imaginer «*invisible et tout-puissant comme Dieu*», qu'il s'arrête à «*la faculté de pénétrer partout invisible*» grâce à «*l'anneau de Gyges*», qu'il craint qu'elle lui eût fait céder à des «*tentations*» qui l'auraient fait glisser «*dans cette fatale pente*», il ne parvient pas à dire de quoi il s'agit [on aurait bien aimé savoir !], se contentant de «*jeter [son] anneau magique avant qu'il [lui] ait fait faire quelque sottise*.»

Il termine en signifiant encore son inadéquation avec «*la société civile*», et en célébrant encore sa valeur morale.

Le tableau parisien

La "Sixième promenade" présente effectivement une promenade que Rousseau faisait dans Paris et ses environs. Cependant, il en indiqua l'itinéraire avec moins de précision qu'il ne le fit pour celui de la "Seconde promenade".

Cependant, à le lire, on peut déduire que, partant de la rue Plâtrière, il traversait l'île de la Cité ; puis que, par ce qu'il appelle «*le nouveau boulevard*» (partiellement le boulevard Saint-Michel actuel), il se dirigeait vers «*la route de Fontainebleau*» (la route d'Orléans) par la rue d'Enfer où se trouvait la «*barrière d'Enfer*», barrière d'octroi de l'enceinte des Fermiers généraux installée sur l'emplacement de l'actuelle place Denfert-Rochereau ; au-delà, il passait devant l'étal d'une marchande de fruits ; puis il devait vraisemblablement emprunter une voie contournant à l'ouest l'établissement de la Doctrine chrétienne (actuellement l'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul) et déboucher ainsi directement sur le Nouveau-Cours (le boulevard Raspail, à l'ouest de la place Denfert-Rochereau actuelle) ; il pouvait rejoindre plus loin le chemin du Petit-Montrouge (actuelle avenue du Maine) et, de là, les hauteurs de Gentilly bordant la Bièvre (près de la Cité universitaire actuelle et à côté du Montsouris), rivière qui est maintenant recouverte sur toute la longueur de son parcours urbain, depuis Arcueil jusqu'au pont d'Austerlitz, où elle rejoint la Seine.

L'étalement du narcissisme

Celui qui reconnaît : «*Je m'aime trop moi-même*», s'il peut parfois se dénigrer (il aurait «*donné dans mille embûches sans jamais en apercevoir aucune*», ce qui serait une preuve de son innocence ; «*faire ce que le devoir nous prescrit*» est ce qu'il a «*su moins faire qu'homme du monde*»), Rousseau se consacre ici encore à sa minutieuse introspection et à son hagiographie. En effet, déclarant se soucier de «*l'opinion qu'il eut longtemps de [sa] propre vertu*», il dit apprécier les expériences qu'il a faites «*puisqu'elles [lui] ont procuré par la réflexion de nouvelles lumières sur la connaissance de [lui]-même et sur les vrais motifs de [sa] conduite en mille circonstances sur lesquelles [il s'est] si souvent fait illusion.*»

Il nous dit que «*la nature*» a mis en lui des «*heureuses dispositions*». Il est «*né sensible*», et il met même en valeur le caractère éphémère des manifestations de sa sensibilité puisque, définissant son attitude par rapport à tout «*objet*», «*toute chose, y compris les êtres animés, qui affecte les sens et, spécialement, la vue*», il nous fait savoir : «*Le malaise cesse aussitôt que l'objet qui le cause a disparu*». Il est aussi «*né le plus confiant des hommes*».

Cependant, il avoue une faiblesse : «*Agir contre mon penchant me fut toujours impossible.*» En conséquence, il revendique avec insistance le droit de suivre son «*penchant*», de se livrer «*sans contrainte à [ses] inclinations naturelles*» (qu'il n'a que «*pour loi*»), de ne «*porter le joug d'aucun devoir*» : «*Dès que mon devoir et mon cœur étaient en contradiction le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût seulement que m'abstenir ; alors j'étais fort le plus souvent. Que ce soient les hommes, le devoir, ou même la nécessité qui commandent, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, et je ne saurais obéir. Je vois le mal qui me menace et je le laisse arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me lasse et m'épuise bien vite ; je ne saurais continuer. En toute chose imaginable ce que je ne fais pas avec plaisir m'est bientôt impossible à faire.*»

Il affirme encore : «*La contrainte d'accord avec mon désir suffit pour l'anéantir, et le changer en répugnance, en aversion même, pour peu qu'elle agisse trop fortement, et voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige et que je faisais de moi-même lorsqu'on ne l'exigeait pas.* Il insiste encore à la fin du texte : «*Sitôt que je sens le joug, soit de la nécessité soit des hommes, je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive.*» Voilà, en vérité, une revendication adolescente, d'un individualisme et d'un non-conformisme naïvement orgueilleux, de la part d'un homme qui n'avait pas su remplir le rôle social essentiel auquel il était appelé : celui de père d'enfants mis au monde et abandonnés sans la moindre conscience de ses devoirs ! On peut donc être d'accord avec lui qui s'estime «*nul*», même si le mot n'a pas pour nous exactement le sens qu'il avait pour lui qui se vante de l'être ! Cette audace,

qui n'en est qu'une de parole, il l'atténue pourtant quelque peu en définissant ses «péchés» comme étant d'«omission» et non de «commission» du fait de la faiblesse de sa volonté, en se gardant de réclamer le droit «de faire ce qu'il veut» pour se contenter de «ne jamais faire ce qu'il ne veut pas».

Et, admettant qu'un «mauvais levain» aurait pu faire «fermenter à l'excès» son «âme», il considère qu'il a maintenant appris à éviter «les occasions d'agir, même où [il] ne voit que du bien à faire», pouvant donc «trouver une sorte de douceur à [se] livrer pleinement sans reproche à [son] penchant naturel», dont on sait par ailleurs que c'est l'oisiveté !

D'autre part, s'il n'a «dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible», s'il ne cesse de se targuer de toutes les vertus (ainsi : «Je m'abstiens de juger sur les apparences» - «Il faudrait que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice et de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colère ; les actes de vertu où je ne vous ni forfanterie ni ostentation me font toujours tressaillir de joie et m'arrachent encore de douces larmes.»), on peut tout de même s'inquiéter de ces aveux et de ces preuves de :

- la rigueur morale : les exigeantes maximes égrainées ;
- l'agressivité latente que révèlent les deux invraisemblables imaginations de toute-puissance. de la possession de la toute-puissance de Dieu et de l'anneau de Gygès, fantasme d'anonymat, dans lesquelles il se complaît : «J'eusse été le meilleur et le plus clément des hommes si j'en avais été le plus puissant, et pour éteindre en moi tout désir de vengeance, il m'eût suffi de pouvoir me venger.» «L'anneau de Gygès» lui aurait d'ailleurs permis d'être «maître de contenter ses désirs», ce qui ne manque pas d'être inquiétant, même s'il prétend qu'il n'aurait été tenté que par le désir «de voir tous les cœurs contents», que par le souci de «la félicité publique».
- la volonté de puissance qui se manifeste encore par le refus de «resserrer, comprimer [son] existence», voudrait «plutôt l'étendre sur tout l'univers» ;
- l'orgueil démesuré : il s'identifie à Dieu, se voit «ministre de la Providence», s'imagine possesseur de «la faculté de pénétrer partout invisible».

Lui, qui, après avoir désiré la célébrité comme reconnaissance légitime du public, affectait désormais de la redouter en tant que méconnaissance et source de malveillance (il considère que, à cause d'elle, l'individu se trouve dépossédé de son destin par ceux qu'il ne connaît pas ; qu'elle influe sur la vie morale en faisant peser sur elle le soupçon constant de l'instrumentalisation, du leurre ou du piège), termine par l'expression d'une fausse modestie, en fait monstrueusement orgueilleuse : «J'ai très peu fait de bien, je l'avoue, mais pour du mal, il n'en est entré dans ma volonté de ma vie, et je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.» !

La continuation de la plainte

Rousseau fait vite alterner le thème du lien avec le thème du piège. Il est intéressant de constater qu'il a corrigé son récit initial, pour, dans sa version définitive, insister sur la contrainte subie en qualifiant les compliments du petit garçon de «harangue préliminaire qu'il fallait écouter» ; pour supposer que des ennemis malveillants l'avaient endoctriné, la version initiale : «il ne manquait jamais de m'appeler souvent M. Rousseau pour montrer qu'il me connaissait bien, ce qui me prouvait assez au contraire qu'il ne me connaissait point du tout», étant devenue : «ce qui m'apprenait assez au contraire qu'il ne me connaissait pas plus que ceux qui l'avaient instruit.»

Dans le même esprit, déclarant n'avoir, dans sa vie, connu que de «courtes prospérités», il se dit victime d'abord de sa «destinée», qui «semble avoir tendu dès [son] enfance le premier piège qui l'a rendu longtemps si facile à tomber dans tous les autres». Il continue en indiquant que, «durant quarante ans entiers», sa confiance originelle n'avait jamais été trompée ; elle l'aurait donc été en 1752, ce qui est justement l'année où il est entré dans la vie publique avec, en particulier, la représentation du «Devin du village». Puis il aurait commis la «faute grave» de laisser sa «personne affichée par [ses] écrits». C'est la raison pour laquelle il regrette le temps où il était «ignoré du public», et vivait «dans l'obscurité» ; il regrette de n'être pas «resté libre, obscur, isolé comme [il était] fait pour l'être».

Pour la suite de sa vie, où, en dépit (ou à cause?) de toutes les belles qualités dont il se vante, il a traversé «tant de tristes expériences», il raconte : «Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de

gens et de choses j'ai donné dans mille embûches sans jamais en apercevoir aucune, et vingt ans d'expérience ont à peine suffi pour m'éclairer sur mon sort.» La "Sixième promenade" ayant été écrite en 1777, ces «vingt ans» renvoient donc à 1757, qui est en effet la date de sa brouille avec Diderot et avec les membres de «la coterie holbachique», qui, «de vrais et francs qu'ils étaient d'abord, sont devenus ce qu'ils sont». Ce seraient ces ennemis qui, pour mieux «l'enlacer», lui offrent des occasions trompeuses de se lier à autrui par un bienfait.

De plus, il vivrait pour lors «dans une génération nouvelle qui ne ressemblait point à la première», bien que, par ailleurs, il constate que «les mêmes gens que [il avait] vus successivement dans ces deux générations si différentes s[étaient] pour ainsi dire assimilés successivement à l'une et à l'autre». Quoiqu'il en soit, s'il admet : «Peut-être, sans m'en apercevoir, ai-je changé moi-même plus qu'il n'aurait fallu», tout en accusant les autres : «Quel naturel résisterait sans s'altérer à une situation pareille à la mienne?», ces ennemis «disposent» désormais de sa «destinée», à son «préjudice», lui faisant subir «un aussi misérable sort» car leur «plus grand soin» a «été que tout ne fût pour [lui] que fausse et trompeuse apparence».

Pour lui, ils «s'obstinent à [le] voir tout autre qu'il est» ; ils «ne verront jamais à [sa] place que le Jean-Jacques qu'ils se sont fait et qu'ils ont fait selon leur cœur, pour le haïr à leur aise.» À ce propos, on est étonné de retrouver ici ce qu'on avait déjà constaté dans "Rousseau juge de Jean-Jacques", le fait que «Jean-Jacques» désigne pour lui l'être mauvais, le «scélérat» ; c'est d'autant plus surprenant que, d'habitude et pour tout un chacun, c'est le prénom qui est choisi pour représenter la vérité de la personne ; que lui-même s'en servit tant de fois pour s'attendrir sur les malheurs du «pauvre Jean-Jacques» ; que ses contemporains usèrent aussi du prénom (pour manifester leur sympathie, en en faisant le signe d'un lien personnel et spirituel, ou, au contraire, leur mépris, Voltaire l'ayant très tôt interpellé ainsi.

Du fait de ces persécutions, même s'il a «appris à prévoir de loin les conséquences de ses premiers mouvements suivis», il serait «la proie d'adversités qui abattent et tuent l'âme», «de méfiances aveugles et de haines implacables». Appelant la persécution dont il est victime sa «propre histoire», il claironne que «après» elle, «il faudrait qu'il fût insensé pour adopter sur quoi que ce fût le jugement des hommes, et pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.» Il affirme «qu'on ne [le] laisse pas voir les choses comme elles sont» ; que ses persécuteurs lui présentent «un motif de vertu» qui «n'est jamais qu'un leurre pour [l'] attirer dans le piège où l'on veut [l'] enlacer». Il est «sûr» que, si des «motifs d'agir» sont «laissés à [sa] portée», ils ne peuvent qu'être «trompeurs» ; que «le seul bien qui soit désormais en [sa] puissance est de [s'] abstenir d'agir de peur de mal faire sans le vouloir et sans le savoir.»

Pourtant, la fugitivité de ses impressions devrait lui permettre d'échapper à l'obsession de ses persécuteurs : «Je m'occupe d'eux, et bien malgré moi par leur présence, mais jamais par leur souvenir.» ce qui nous amène à nous constater : que fait-il au moment où il écrit ces mots sinon se souvenir de ses persécuteurs? Il poursuit : «Quand je ne les vois plus, ils sont pour moi comme s'ils n'existaient point.» Comble de générosité : ils ne lui sont «indifférents qu'en ce qui se rapporte à [lui]», mais «ils peuvent encore [l'] intéresser et [l'] émouvoir dans leurs rapports entre eux».

Ayant déjà pu auparavant regretter de devoir constater que ses «propres sentiments pour les autres [avaient] souffert des changements qu'il avait trouvés dans» ceux de ses ennemis, il renchérit et élargit sa réprobation : «Une fois convaincu qu'il n'y a que mensonge et fausseté dans les démonstrations grimacières qu'on me prodigue, j'ai passé rapidement à l'autre extrémité : car quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès lors je me suis dégoûté des hommes, et ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.» Il reconnaît donc qu'il s'est abandonné à un excès dans lequel sa méfiance est généralisée ; il rejette désormais tous les humains qu'il voit comme un bloc compact dont il faut se méfier, car, pour lui, ils ne sont qu'«incités par leur amour-propre et contraints par toutes leurs lois».

Dans ce qu'on peut qualifier de délire paranoïaque, tant les formulations sont réitérées, il fait pourtant, parfois, preuve d'une certaine modération. Ainsi, il déclare que, «voyant les hommes tels qu'ils sont et

lisant aisément au fond de leurs cœurs», il en aurait «peu trouvé d'assez aimables pour mériter toutes [ses] affections», «peu d'assez odieux pour mériter toute sa haine». Et il se donne cette limite : «Cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion» parce que, sa pensée étant vraiment très tortueuse, il prétend même éprouver pour ses persécuteurs «une pitié réelle», les trouver «toujours à plaindre» ; il évoque «la dépendance où ils se sont mis de [lui] pour le tenir dans la leur», c'est-à-dire le besoin que les persécuteurs ont de pouvoir continuer à nourrir leur persécution par la présence du persécuté, ce qui lui fait donc imaginer un terrible corps à corps, dans une relation à caractère sadomasochiste dont il devrait reconnaître qu'il en a lui-même besoin ! En reconnaissant que «l'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugements», il se sent «trop au-dessus d'eux pour les haïr», consent à aller «jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine», affirme encore que, à l'égard de ses persécuteurs, il ne peut se «défendre du mépris qu'ils méritent ni [s'] abstenir de le leur témoigner». Il manifeste encore une grande hauteur morale, une héroïque abnégation : «Je ne les hais point, parce que je ne saurais haïr» - «Leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre par la connaissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes en voulant à faire à autrui». Mais il aboutit à ce qui est à la fois une habile pirouette et un aveu sincère : «Je m'aime trop moi-même pour pouvoir haïr qui que ce soit.» !

La complainte du persécuté se termine donc dans une ambiguïté complète.

La critique de la société

Rousseau, revendiquant sa volonté d'un libre exercice de sa bonté, de son altruisme, ne peut admettre que la société en fasse des devoirs codifiés par la loi, qu'elle entende substituer la contrainte extérieure au mouvement instinctif du cœur. Le penchant naturel lui paraît irrémédiablement perverti par «la société civile». Et il en vient à cette constatation : «Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir, et que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissements nécessaires à qui veut vivre avec les hommes.» Il se plaît donc à la satire de cette société corrompue, qui est affligée d'une valorisation négative, dont les membres «détesteraient la liberté dans les autres» et «n'en voudraient point pour eux-mêmes», «se gêneraient toute leur vie à faire ce qui leur répugne et n'omettraient rien de servile pour commander» ; ils sont «actifs», «remuants», «ambitieux» ; ils s'impliquent alors qu'il s'est complu dans la marginalité, s'étant lui-même «écarté de la société comme un membre inutile» et même «pernicieux». Il expose sa conception de la liberté, qu'il considère primordiale, définissant ce qu'elle propose et impose par rapport à ce que la société impose ou retient, contre ou selon son gré. Il établit que, une fois l'engagement pris sciemment, dès lors qu'on sait à quoi s'en tenir, la liberté se réalise le mieux dans l'abstention.

Ne supportant la «société» de ses contemporains que s'il «leur était parfaitement étranger», «s'ils ne s'occupaient jamais de [lui]», s'il ne formait «jamais d'attachement particulier», il entend leur échapper. Il «aime mieux fuir». Mais il va encore plus loin, dans une folle volonté sadique d'effacement total des autres : «Il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumière du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes.»

Il reste que tous ces développements ne sont qu'accessoires par rapport à ce qui est et aurait dû rester le sujet de cette promenade :

La réflexion sur la bonté

La bonté figure évidemment parmi les «heureuses dispositions» de Rousseau qui estime qu'il n'y a pas de vertu «à suivre ses penchants, et à se donner, quand ils nous y portent, le plaisir de bien faire». Il déclare que, se sentant «exalter l'âme par tout ce qui tient à la générosité», il fut «humain, bienfaisant, secourable, par goût, par passion même [...] et bon, portant la pitié jusqu'à la faiblesse». Autrefois, en «des temps plus heureux», il put, ressentant le besoin d'être bon, suivre «les

mouvements de [son] cœur», «verser avec effusion des bienfaits», «quelquefois rendre un autre cœur content», donc exercer une bonté qui est un «plaisir [...] plus doux qu'aucun autre», répondant à un «penchant» qui était «vif, vrai, pur». Il proclame : «Je sais et je sens que faire le bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter».

Aussi, dans sa plainte contre ses persécuteurs, leur reproche-t-il, en particulier, d'avoir, depuis «longtemps», «mis hors de [sa] portée» le «bonheur» qu'est l'exercice de la bonté ; de l'avoir amené à ne «regarder une bonne œuvre qu'on [lui] présente à faire que comme un piège qu'on [lui] tend et sous lequel est caché quelque mal», tout en se rassurant : «Je sais que, quel que soit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y est toujours sans doute, mais le charme intérieur n'y est plus.»

Or l'exercice de la bonté présente des dangers, et c'est bien ce que, dans cette "Sixième promenade", Rousseau voulut démontrer en parlant d'abord de réelles promenades qu'il faisait pour aller herboriser à Gentilly, dans les environs de Paris ; en indiquant le parcours qu'il suivait ; en mentionnant l'évènement déclencheur de la réflexion : la rencontre d'un petit mendiant boiteux qui lui prodiguait des louanges, auquel, de ce fait, il était d'autant plus heureux de faire l'aumône de quelques sous, tout en ayant la satisfaction de se sentir généreux («Je lui donnais de très bon cœur»). Remarquons que cette relation était donc positive et gratifiante ; il y avait entre eux un échange équitable, bien qu'il avait pu lire chez La Fontaine, dans "Le corbeau et le renard" : «Apprenez que tout flatteur / Vit aux dépens de celui qui l'écoute» ; mais il avait fait «supprimer» ses fables pour les enfants par Julie dans "La nouvelle Héloïse", et, dans "Émile" ("Livre II"), il s'était longuement employé à condamner précisément cette fable !

Il s'était inconsciemment rendu compte que, alors qu'il s'était presque créé une obligation vis-à-vis de cet enfant, elle lui pesait, d'autant plus que le petit mendiant, en attendant la poursuite des aumônes, d'«obligé» censé rendre la pareille à celui qui lui a rendu un service qu'il était, devenait «obligeant». Il déclare : «Un bienfait purement gratuit est certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de sa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur pour avoir d'abord pris plaisir à l'être, dès lors la gêne commence et le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cède est faiblesse et mauvaise honte, mais la bonne volonté n'y est plus, et loin que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience de bien faire à contre-cœur.» Il ajoute : «Celui qui la première fois refuse un service gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé ; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grâce qu'il lui accorda ci-devant frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir ; il trompe et dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne sais quoi d'injuste et de plus dur que dans l'autre ; mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, et à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paye une dette c'est un devoir que je remplis ; quand je fais un don c'est un plaisir que je me donne. Or le plaisir de remplir ses devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élèvent pas si haut que cela.» Il constate que s'est établi «une espèce de contrat [...] entre le bienfaiteur et l'obligé» par lequel, «si l'obligé s'engage tacitement à la reconnaissance, le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, et à lui en renouveler les actes toutes les fois qu'il le pourra et qu'il en sera requis» ; que «ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entre eux».

Mais, bienfaiteur se sentant devenu, à l'égard du mendiant, un nouvel «obligé», Rousseau, ressentant de la gêne, se rebiffa, et, ne voyant d'issue que dans la fuite, décida, toujours inconsciemment, de faire un détour pour échapper à l'obligation. Il se rendit compte que l'anecdote a une valeur exemplaire : «Cette observation m'en a rappelé successivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais et premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs que je me l'étais longtemps figuré.» L'intérêt pour ce changement de conduite tout à fait bénin, pour ce comportement de prime abord incompréhensible, l'amène à s'interroger sur lui-même, sur la portée réelle d'actes instinctifs dont la répétition avait fini par attirer son attention. Il voulait

savoir pourquoi il se conduisait instinctivement d'une certaine façon, faisant ainsi, en quelque sorte, de la «*morale sensitive*». Le «*mouvement machinal*» qui le poussait depuis quelque temps à faire «*le crochet à droite*» pour éviter la barrière d'Enfer, lorsqu'il se rendait à la campagne au sud de Paris, lui révèle, quand il y attache sa réflexion, un sentiment qu'il connaissait bien, et voulait pour lors approfondir. Surtout, il réfléchit sur l'exercice de la bonté.

Il pose la question du discernement dans la distribution des bienfaits : pour être conforme à la justice, la charité doit s'exercer selon des règles et non selon l'émotion immédiate suscitée par la pitié. Mais il souligne tout autant les vertus de l'aumône du point de vue du bienfaiteur. Le don apparent est un véritable échange, pour peu que l'on prenne conscience de l'équivalence entre valeurs éthiques et valeurs économiques : le mendiant permet de «*nourrir en nous les sentiments d'intérêt et d'humanité qui devraient unir tous les hommes*».

Il reste qu'il se rappelle alors avoir vu, une fois célèbre, bien des gens «*s'attacher à lui*», «*s'affectionner à lui*», mais faire aussi de lui leur victime. En effet, il était ainsi devenu «*le bureau d'adresse de tous les souffreteux ou soi-disant tels, de tous les aventuriers qui cherchaient des dupes, de tous ceux qui sous prétexte du grand crédit qu'ils feignaient de [lui] attribuer voulaient s'emparer de [lui] de manière ou d'autre.*» Or le don crée en autrui l'attente légitime de sa répétition. Cicéron avait déjà procédé à une analyse voisine : «*C'est aussi une chose importante que cette communion dérivant de bienfaits donnés et reçus de part et d'autre ; tant qu'ils sont mutuels et agréables, ils créent entre les bienfaiteurs un lien social fort solide.*» (*«Traité des devoirs»*). Mais l'argument de Rousseau n'en demeure pas moins original : le déplaisir de la vertu ne tiendrait ni à la lutte contre les passions ni au renoncement à l'objet de la tentation, mais au fardeau imposé à la liberté. Sentir le poids de ses bienfaits «*par la chaîne des devoirs qu'ils entraînent*», subir «*une gêne presque insupportable*» dans la continuation des soins qui avaient d'abord charmé, telle est la motivation secrète que Rousseau met au jour dans les replis de sa conscience. Il constate que tout bienfait donné est une arrhe ou un acompte sur ce qui doit suivre. Le devoir devient alors une corvée. Or il indique que, «*pour bien faire avec plaisir il fallait que [il] agisse librement, sans contrainte, et que pour [lui] ôter toute la douceur d'une bonne œuvre il suffisait qu'elle devint un devoir pour [lui]. Dès lors le poids de l'obligation [lui] fait un fardeau des plus douces jouissances.*» Celles-ci étaient devenues «*d'onéreux assujettissements*», et il se souvient : «*J'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînaient à leur suite : alors le plaisir a disparu, et je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avaient d'abord charmé, qu'une gêne presque insupportable.*» Il se vit ligoté dans les «*chaînes d'engagements successifs*», qui pouvaient d'ailleurs être aussi être la manifestation de bons sentiments, ceux à l'égard desquels il se montrait serviable se liant parfois d'amitié avec lui «*par reconnaissance encore plus que par intérêt*». Il révèle qu'il s'est «*souvent abstenu d'une bonne œuvre qu'[il avait] le désir et le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel*» il allait se soumettre s'il s'y livrait «*inconsidérément*». Il déclare que, s'il est obligé à se montrer généreux, il est «*sûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile [il ne fait] qu'un acte de dupe*», ce qui entraîne que «*l'indignation de l'amour-propre jointe au désaveu de la raison ne [lui] inspire que répugnance et résistance*».

De plus, il crut pouvoir constater que son «*penchant à bien faire [...] ne servait qu'à favoriser la méchanceté d'autrui*», et que cette erreur, il l'avait «*expiée par [ses] malheurs*». En conséquence, dans sa paranoïa qui l'enferme dans la suspicion, la crainte d'être trompé ou trahi., il ne pouvait «*plus regarder une bonne œuvre que comme un piège qu'on [lui] tend et sous lequel est caché quelque mal*».

Il aboutit à une relativisation de la morale.

La «*Sixième promenade*» montre comment les circonstances d'un monde pervers et hostile induisent l'impossibilité d'une pratique morale authentique ; elle décrit le drame de la conscience malheureuse qui ne parvient pas à s'extérioriser dans un univers où elle ne se sent pas chez elle ; elle décrit, en un mot, une figure de l'aliénation. La faiblesse, la négligence et la paresse se conjuguent à l'amour de la liberté pour exclure en Rousseau la vertu. Devenu synonyme de loi étrangère, le devoir crée alors une

dissonance profonde, qui conduit à la fuite et à l'inaction morale : «*Que ce soient les hommes, le devoir, ou même la nécessité qui commandent, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, et je ne saurais obéir. Je vois le mal qui me menace et je le laisse arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me lasse et m'épuise bien vite ; je ne saurais continuer. En toute chose imaginable ce que je ne fais pas avec plaisir m'est bientôt impossible à faire.*»

En effet, revenant sur l'expérience malheureuse de son exercice de la bonté, sur la question de la bienfaisance active, Rousseau, à la lumière de l'examen de conscience, insista désormais sur l'usage de la prudence, justifia la préférence pour l'abstention (ne rien faire est ici la meilleure solution), avoue préférer la fuite au fardeau des obligations : «*C'est alors que j'eus lieu de connaître que tous les penchants de la nature sans excepter la bienfaisance elle-même, portés ou suivis dans la société sans prudence et sans choix, changent de nature et deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étaient utiles dans leur première direction.*» Lui, pourtant si prompt, dès le '*Discours sur les sciences et les arts*', à dénoncer la scission entre être et paraître dans la société policée, n'aurait pas suffisamment appliqué ses mises en gardes, et se serait constamment fait duper. Il en serait donc venu à ce constat à ses dépens : la morale est contaminée par l'illusion et la manipulation. Il exclut même de se livrer à la pratique morale dans une société corrompue.

Plus loin, il affirme que l'expérience qu'il avait faite «*modifie beaucoup l'opinion que [il eut] longtemps de [sa] propre vertu ; car il n'y en a point à suivre ses penchants*» ; que la vertu consiste à vaincre les penchants «*quand le devoir le commande*».

Ainsi, à travers les siècles, en dépit des personnalités fort différentes, se fit ce très improbable rapprochement entre Rousseau et Gide qui allait écrire, dans '*Les faux-monnayeurs*' : «Il est bon de suivre sa pente pourvu que ce soit en montant» !

* * *

Conclusion

Dans la "*Sixième promenade*", Rousseau, après avoir indiqué l'existence de causes inconscientes de nos actes, présente une réflexion morale sur la bonté, qui, pour lui, doit demeurer spontanée, car, poursuivant ici encore son interrogation sur lui, il ne pouvait admettre les contraintes qu'impose la société.

"Septième promenade"

Texte de seize pages

«*À soixante-cinq ans passés*», Rousseau s'était remis à herboriser. Il veut indiquer pourquoi cette occupation lui a toujours plu, a été pour lui «*un amusement*», même s'il avait le projet de «*connaître toutes les plantes connues sur la terre*», tout en affirmant plus loin : «*Je ne cherche point à m'instruire*». Il revendique le droit de se «*livrer aux amusements qui [le] flattent*», de poursuivre le souci de «*cette connaissance de [lui]-même à l'acquisition de laquelle [il a] consacré [ses] derniers loisirs*», et de se livrer aux «*chères extases*» de «*la rêverie*» en veillant à ce que son «*imagination effarouchée*» ne soit pas retenue par le souvenir de ses «*malheurs*». «*Contemplateur à l'âme sensible*», qui n'a «*plus que des sensations*», il célèbre «*cette récréation des yeux*» que lui offrent «*les arbres, les arbrisseaux, les plantes*». Il exprime son admiration pour Théophraste, «*le seul botaniste de l'Antiquité*», mais lui reproche, et à bien d'autres, le besoin de «*ne chercher dans les plantes que des drogues et des remèdes*». Heureusement, «*Linnæus*» [le Suédois von Linné] «*a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'histoire naturelle*». Pour sa part, il privilégie «*une contemplation pure et désintéressée*» ; il sent «*des extases, des ravissements inexprimables à [se] fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à [s'] identifier avec la nature entière*», à se «*jeter tête baissée dans le vaste océan de la nature*». Mais il n'aime pas «*le règne minéral*», trouve «*des difficultés*» dans l'étude du «*règne animal*», regrette que «*les astres sont*

placés loin de nous». Il fait donc l'éloge de la botanique, qui «est l'étude d'un oisif et paresseux solitaire» (ne doit pas s'y mêler «un motif d'intérêt ou de vanité»), «une espèce de passion qui remplit le vide de toutes celles qu'[il] n'a plus», qui lui offre de nouvelles occasions d'adorer la nature, lui permet d'«échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à [le] tourmenter». Il se souvient d'herborisations faites dans le Jura suisse et dans le Dauphiné : lors de la première, il découvre «un réduit si caché» qu'il pensa que c'était «un refuge ignoré de tout l'univers» qui le fit se comparer «à ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte», avant de constater qu'il y avait auprès «une manufacture de bas» dont les ouvriers devaient, selon lui, être «initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'était fait le chef» ; lors de la seconde, il découvre une montagne sur laquelle «il n'y avait qu'une seule montagne» où habitait «un libraire» ; lors de la troisième, son compagnon de promenade, trop réservé, le laissa manger des fruits dont il savait pourtant qu'ils auraient pu l'empoisonner ! S'il ne reverra plus «ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aspect a toujours touché [son] cœur», s'il ne peut «plus courir ces heureuses contrées», il n'a qu'à «ouvrir [son] herbier» pour se «rappeler tout ce magnifique spectacle», car il «produit l'effet d'une optique qui les peindrait derechef à [ses] yeux.». «C'est la chaîne des idées accessoires qui [l'] l'attache à la botanique» en rappelant à son «imagination toutes les idées qui la flattent davantage». Elle lui «fait oublier les persécutions des hommes», lui «rappelle et [son] jeune âge et [ses] innocents plaisirs au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel».

Analyse

LA FORME

Le riche lexique de Rousseau présente un grand nombre de mots et d'expressions qui peuvent étonner, souvent parce qu'ils sont anciens : «s'affecter» («être affecté», «être touché») - «à l'envi» («à qui mieux mieux», «en rivalisant») - «amphithéâtre anatomique» («édifice spécialisé où l'on procède à des dissections en public») - «apothicaire» («pharmacien») - «appareil» («ensemble d'objets nécessaires pour une activité») - «à rebours» («contraire à») - «bocage» («verdure qui donne de l'ombre») - «cabinet» («petite pièce située à l'écart») - «caduc» («qui touche à sa fin») - «circonscire» («limiter») - «carcasse» (familièrement, «corps humain») - «contenir» («renfermer») - «cupidité» («désir indécent et mesquin de gagner de l'argent») - «derechef» («de nouveau») - «désert» («lieu inhabité») - «disposition» («état d'esprit») - «effarouché» («épouvanté») - «émaillé» («parsemé», ici, sous-entendu, de fleurs ; d'où, plus loin, «l'émail des prés») - «embrasser» («voir dans son ensemble») - «épuisé de» («débarrassé de») - «félicité» («grand bonheur») - «frater» (en latin, «frère», d'où «garçon chirurgien», «barbier d'un régiment») - «gale» («maladie cutanée contagieuse, très prurigineuse») - «garde de la manche» («garde du corps» par référence aux «gardes de la manche du roi» qui l'accompagnaient et le guidaient quand il était jeune, le soutenant par la manche parce que le protocole ne leur permettait pas de lui tenir la main) - «herbier» («collection de plantes séchées conservées aplaties entre deux feuillets») - «heureusement» («par chance») - «importunité» («désagrément») - «ignominie» («action infâme») - «justicier» («membre d'un tribunal») - «lavement» («injection d'un liquide dans le gros intestin, par l'anus, au moyen d'un appareil») - «livré à» («se consacrant à») - «machine» («engin» mais aussi, dans le cas de «machines vivantes», «combinaison des organes du corps animé») - «mal caduc» («épilepsie», le nom étant dû au fait que le malade tombe en convulsion comme tombent des arbres les feuilles qui sont caduques) - «malgré que j'en aie» («malgré mes réticences») - «morve» («grave maladie contagieuse des équidés») - «objet» («toute chose, y compris les êtres animés, qui affecte les sens et, spécialement, la vue» ; d'où «objets sensibles», «riants objets qui m'entourent», etc.) - «optique» («boîte munie d'un miroir incliné et d'une lentille grossissante dont on se servait pour examiner des estampes enluminées») - «pour l'ordinaire» («habituellement») - «prédicant» (dans le culte protestant : «prêcheur») - «radoteur» («personne qui, victime de sénilité, tient des propos décousus et peu sensés») - «rapporter à» («rattacher une chose à une autre par une relation logique») - «rogne» (nom d'une maladie appelée aussi «gale» ou «teigne») - «savoir» (ellipse de «à savoir», «c'est-à-dire») - «simple» («médicament formé d'une seule substance ou qui n'a pas subi de

préparation») - «*teinture*» («connaissance superficielle») - «*le tiers et le quart*» (expression familière qui signifie «n'importe qui») - «*vanité*» («inutilité»).

La syntaxe est, elle aussi, parfois étonnante. On remarque cette construction propre à la langue ancienne, le pronom complément d'un infinitif était placé devant le verbe dont il dépendait : «*ne les pas haïr*». Certaines phrases laissent perplexe : alors qu'ont été mentionnés précédemment les «*regards des hommes*», on lit ensuite que de «*véritables richesses*» «*sont plus à sa portée*» et qu'il en «*perd le goût à mesure qu'il se corrompt*» : du pluriel on est passé au singulier. Rousseau fut le seul à employer transitivement le verbe «herboriser» : «*plantes herborisées*».

Quant au style, le texte est marqué de ces effets littéraires :

-L'adoption d'un certain ton de la conversation avec un interlocuteur : «*Oui, sans doute...*» - «*Non, rien de personnel...*».

-Des apostrophes : «*Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination...*».

-Des accumulations :

-«*des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu*» - «*le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée et les vapeurs étouffantes*» ;

-«*je les considère, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les classer*» ;

-«*la rogne des enfants, la gale des hommes ou la morve des chevaux*» ;

-«*l'industrie, la peine et le travail*» ;

-«*ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes*» ;

-«*les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix surtout et le repos*» ;

-La botanique : «*Elle fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leurs mépris, leurs outrages, et tous les maux dont ils ont payé mon tendre et sincère attachement pour eux*».

-«*ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts et ses peines*».

-«*Comment observer, disséquer, étudier, connaître les oiseaux, dans les airs, les poissons, dans les eaux, les quadrupèdes [...] Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes ! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique : des cadavres puants, de baveuses et livides chairs, du sang, des intestins dégoûtants, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles !*»

-Des antithèses :

-«*Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vide, et ceux que mon imagination me refuse ou que ma mémoire repousse sont suppléés par les productions spontanées que la terre, non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts.*»

-«*Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laboureurs robustes, sur sa surface.*»

-Une hypallage : les «*cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter*».

-Des hyperboles qui illustrent de nouveau l'excessivité de Rousseau :

-Il a, en herborisant, le projet de «*connaître toutes les plantes connues sur la terre*», «*toutes les plantes de la mer et des Alpes et de tous les arbres des Indes*», ce qui ne l'empêche pas de remarquer : «*D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de science contribuât au bonheur de la vie.*»

-Montrant une grande exaltation sentimentale, il usa et abusa du mot «*extases*», connaissant «*des extases qui passent toute autre jouissance*», sentant «*des extases, des ravissements*»

inexprimables à [se] fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à [s'] identifier avec la nature entière», célébrant «ces chères extases [qui l'] avaient rendu dans l'oisiveté le plus heureux des mortels», aimant se «jeter tête baissée dans ce vaste océan de la nature pour nager dans le chaos de [ses] anciennes extases».

- Se voyant, semble-t-il, comme un pur esprit, il prétendit : *«Mon âme ne saurait s'exalter et planer sur la nature, tant que je la sens tenir aux liens de mon corps».*

-Il affirme que son imagination est *«effarouchée»*, c'est-à-dire *«épouvantée»* par ses *«malheurs»*.

-Voulant échapper à ses *«persécuteurs»*, il était persuadé avoir trouvé *«un refuge ignoré de tout l'univers»*.

-Des métaphores :

-*«Ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine.»*

-*«Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure et le vêtement de la terre»,* lui donnent *«sa robe de noces»*.

-Des personnifications : Pour Rousseau, la nature est *«la mère commune»*, et il se réfugie *«dans ses bras»* pour se *«soustraire aux atteintes de ses enfants»*

-Des maximes :

-*«Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord»* entre les *«trois règnes»* de la nature.

-Des traits d'humour :

- *«Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture»* : c'était la façon familière dont Rousseau parlait de son intérêt pour les plantes ; dans ses lettres, il écrivit ainsi : *«du foin dans la tête», «broutant mon foin comme à l'ordinaire», etc.. .*

-*«J'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux et à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction : voilà toujours une plante de plus.»*

-Il appelle son corps : *«ma carcasse»*.

-Se montrant capable de distance, devant son imagination d'ouvriers *«initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'était fait le chef»*, il finit *«par rire en lui-même, et de [sa] vanité puérile, et de la manière comique dont [il] en [avait] été puni.»*

-Des traits de satire :

-Rousseau se moque en particulier de ceux qui s'intéressent aux plantes pour leurs vertus médicinales. Il rejette *«les idées médicinales»* car *«elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure et les ombrages insipides et dégoûtants ; toutes ces structures charmantes et gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, et l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères parmi des herbes pour les lavements.»* Il ironise : *«En supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux malades que de continuer à l'être ; car tant de maladies que les hommes se donnent, il n'y en pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.»* Il se moque des gens en quête de *«lavements»*, de *«tisanes»* et d'*«emplâtres»*. Il croque une petite scène : *«Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner successivement les fleurs dont elle brille, ceux qui vous verront faire, vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfants, la gale des hommes ou la morve des chevaux.»*, où la raillerie est sensible par cette accumulation de noms familiers de maladies, et la volonté d'envisager trois types de malades ! Il se gausse du Français qui, voyant à Londres *«un jardin de curieux plein d'arbres et de plantes rares»*, s'écrie *«pour tout éloge : "Voilà un fort beau jardin d'apothicaire !"»*, et il ajoute : *«À ce compte le premier apothicaire fut Adam. Car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux assorti de plantes que celui d'Éden.»* Il assène ce reproche : *«La médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples qu'on y voit ce qu'on n'y voit point, savoir les prétendues vertus qu'il plaît au tiers et au quart de leur attribuer.»*

-Il méprise chez les médecins «*la vanité de leur art et l'inutilité de leurs soins*», ce qui lui fait donc tomber dans le pléonasme.

-Il dresse des tableaux caricaturaux des mines ou des dissections d'animaux.

Rousseau manifeste sa maîtrise dans de grandes narrations :

-Celle de l'herborisation faite dans le Jura suisse : «*J'étais seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, et, de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse et entrelacés les uns dans les autres, fermaient ce réduit de barrières impénétrables ; quelques intervalles que laissait cette sombre enceinte n'offraient au-delà que des roches coupées à pic et d'horribles précipices que je n'osais regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le duc, la chevêche et l'orfraie faisaient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiseaux rares mais familiers tempéraient cependant l'horreur de cette solitude. Là je trouvai la "dentaire heptaphyllos", le "cyclamen", le "nidus avis", le grand "lacerpitium" et quelques autres plantes qui me charmèrent et m'amuserent longtemps. Mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique et les plantes, je m'assis sur des oreillers de "lycopodium" et de mousses, et je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étais là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterreraient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparais à ces grands voyageurs qui découvrent une île déserte, et je me disais avec complaisance : sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici ; je me regardais presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavais dans cette idée, j'entendis peu loin de moi un certain cliquetis que je crus reconnaître ; j'écoute : le même bruit se répète et se multiplie. Surpris et curieux je me lève, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venait le bruit, et dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyais être parvenu le premier j'aperçois une manufacture de bas. / Je ne saurais exprimer l'agitation confuse et contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étais cru totalement seul. Mais ce mouvement, plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étais bien sûr qu'il n'y avait peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'était fait le chef, et qui tirait de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée et je finis par rire en moi-même, et de ma vanité puérile, et de la manière comique dont j'en avais été puni. / Mais en effet qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice. Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage et de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande ville, dont les rues larges et longues plus que celle de Saint-Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, et dont les maisons éparses et isolées ne communiquent entre elles que par des jardins anglais.»*

-Celle de l'herborisation faite près de Grenoble avec «*le sieur Bovier*» : «*Un jour nous nous promenions le long de l'Isère dans un lieu tout plein de saule épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter et leur trouvant une petite acidité très agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir ; le sieur Bovier se tenait à côté de moi sans m'imiter et sans rien dire. Un de ses amis survint, qui me voyant picorer ces grains me dit : "Eh ! monsieur, que faites-vous là ? Ignorez-vous que ce fruit empoisonne ? – Ce fruit empoisonne ?" m'écriai-je tout surpris ! – Sans doute, reprit-il ; et tout le monde sait si bien cela que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter." Je regardai le sieur Bovier et je lui dis : "Pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas ? – Ah, monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osais pas prendre cette liberté." Je me mis à rire de cette humilité dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma petite collation. J'étais persuadé, comme je le suis encore, que toute production naturelle agréable au goût ne peut être nuisible au corps ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reste de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude ; je soupai très bien, dormis mieux, et me levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille quinze ou vingt grains de ce terrible "hippophé", qui empoisonne à très petite dose, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le*

lendemain. Cette aventure me parut si plaisante que je ne me la rappelle jamais sans rire de la singulière discrétion de M. l'avocat Bovier.»

Il reste que la composition du texte est quelque peu discontinuée et heurtée : ainsi, le développement sur «*le règne minéral*» s'ouvre brusquement

* * *

LE FOND

Rousseau étant né en 1712, comme il signala qu'il avait «*soixante-cinq ans passés*», on peut en déduire que la «*Septième promenade*» fut composée au plus tôt en juillet 1777. Elle est la dernière «*promenade*» qui nous soit parvenue mise au net des mains de son auteur qui semble d'ailleurs annoncer qu'il n'aurait pas l'intention d'en écrire d'autres : «*Le recueil de mes longs rêves est à peine commencé, et déjà je sens qu'il touche à sa fin.*»

Lui, qui reconnaît être un «*vieux radoteur déjà caduc et pesant*», ne fit que montrer ici des traits de son caractère déjà bien connus, et reprendre des thèmes déjà rebattus :

Son égocentrisme

Même s'il osa écrire : «*Non, rien de personnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut occuper vraiment mon âme.*» - «*Jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes frères ne chercher le leur que dans ma misère*», même s'il fait une certaine place à l'autodénigrement dans lequel il s'était déjà complu dans «*Les confessions*», signalant sa «*bêtise*», son retour «*aux exercices de la jeunesse et aux leçons d'un écolier*», Rousseau indique bien qu'il voudrait s'«*expliquer*» son goût de l'herborisation pour «*jeter quelque nouveau jour sur cette connaissance de [lui]-même à l'acquisition de laquelle [il a] consacré [ses] derniers loisirs.*» En fait, voilà vingt ans qu'il ne fait rien d'autre, qu'il ne fait que poursuivre son autobiographie !

Parlant de lui à la troisième personne, en usant de son prénom : «*Jean-Jacques*», pour provoquer l'attendrissement du lecteur, il lui fait de nouveau savoir que, doué «*d'un tempérament vif*» qui l'«*éloigne de l'apathie languissante et mélancolique*», il a une «*âme expansive*» qui «*cherche à étendre [ses] sentiments et [son] existence sur d'autres êtres*» ; que son «*cœur*», étant «*resserré par la détresse, rapprochait et concentrait tous ses mouvements autour de lui*».

Manifestant de nouveau sa volonté de ne pas laisser les hasards de l'existence dicter sa conduite, même s'il ne pouvait pas les éviter ou les empêcher, il déclarait orgueilleusement : «*Je n'ai plus d'autre règle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte.*»

Ce grand hypocondriaque (qui pourtant se moque «*des infirmités humaines*», qui ironise sur «*tant de maladies que les hommes se donnent*» : «*la rogne*», «*la gale*», «*la fièvre*», «*la pierre*», «*la goutte*», le «*mal caduc*» !) n'en affirme pas moins : «*Tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste et gêne mes pensées, et jamais je n'ai trouvé de vrai charme aux plaisirs de l'esprit qu'en perdant tout à fait de vue l'intérêt de mon corps.*»

Enfin, il avoue qu'il se plaît à se sentir «*tout à rebours des autres hommes*».

Son tableau de sa vieillesse

Rousseau signala ses inconvénients :

- Il souffre d'abord d'une faiblesse physique. Il constate «*le peu de force qui [lui] est resté*», que «*les forces commençaient à lui manquer*», qu'il est «*privé [...] des forces qui [lui] restaient pour courir la campagne*», même si, plus loin, il raconte : «*Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfoncerais dans les vallons, dans les bois*». Du fait de son âge, il ne pourrait plus «*courir après*» les «*quadrupèdes*» pour les «*soumettre de force*», se «*mettre hors d'haleine pour courir après des papillons*» ; il regrette de ne plus avoir «*l'agilité nécessaire*» pour suivre les oiseaux «*quand ils sont en liberté*» ; il ne pourrait même plus «*courir ces heureuses contrées*» où il herborisait ; il ne reverra «*plus ces beaux*

paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes dont l'aspect a toujours touché [son] cœur».

- De plus, il souffre de défaillances intellectuelles. Il avoue : *«Je ne cherche point à m'instruire ; il est trop tard.»* Il se plaint de ses *«facultés affaiblies et relâchées»* qui *«ne trouvent d'objets assez déterminés, assez fixes, assez à [sa] portée, pour s'y attacher fortement.»* Il se dit *«privé du peu de mémoire qu'[il] avait»*. Il remarque que ses *«idées ne sont presque plus que des sensations et [que] la sphère de [son] entendement ne passe pas les objets dont [il est] immédiatement entouré»* ; que son *«âme, morte à tous les grands mouvements, ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles»*, n'a *«plus que des sensations»* ; qu'il ne jouit plus que *«d'une imagination riante mais languissante»* ; que toutes les passions *«qu'[il] n'a plus»* laissent un *«vide»* qui est rempli par l'étude de la botanique.

Cependant, la vieillesse ne manque pas d'avoir cet avantage de lui permettre de jouir de plus de liberté : *«Je n'ai plus d'autre règle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. [...] Je fais tout ce qui me flatte, soit en public soit à part moi, sans autre que ma fantaisie.»* - *«Je cherche à me donner des amusements doux et simples que je puisse goûter sans peine.»* - *«Me livrer aux amusements qui me flattent est une grande sagesse, et même grande vertu.»*

Sa plainte contre ses «persécuteurs»

Revenant sur son passé, Rousseau prétend avoir été *«jeté dans la carrière littéraire par des impulsions étrangères»*, avoir subi *«l'importunité d'une célébrité malheureuse»*, avoir été *«forcé de s'occuper malgré [lui] de [sa] triste situation»*, faisant ainsi implicitement ce reproche à Diderot qui, en 1749, l'incita à répondre à la question de l'académie de Dijon qui allait l'amener à écrire son *«Discours sur les sciences et les arts»*.

Comme il l'avait déjà indiqué dans la *«Première promenade»*, font partie de ses ennemis les médecins. Ici, il les fustige ainsi : *«Sans avoir eu jamais grande confiance à la médecine, j'en ai beaucoup à des médecins que j'estimais, que j'aimais, et à qui je laissais gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens ; rentré maintenant sous les seules lois de la nature, j'ai repris par elle ma première santé. Quand les médecins n'auraient point contre moi d'autres griefs, qui pourrait s'étonner de leur haine? Je suis la preuve vivante de la vanité de leur art et de l'inutilité de leurs soins.»*

Il fait savoir que son imagination est *«effarouchée»*, c'est-à-dire *«épouvantée»*, par ses *«malheurs»*, et qu'il craint *«que le continuel sentiment de ses peines [lui] resserrant le cœur par degrés ne [l'] accablât enfin de leur poids.»* Avec : *«Il me semble que sous les ombrages d'une forêt, je suis oublié, libre et paisible, comme si je n'avais plus d'ennemis»*, il apparaît qu'il se rend compte que son refuge dans la nature est illusoire ; mais il reste que la paix est retrouvée pour un certain temps. Il répète encore que son *«cœur»* est *«resserré par la détresse»*. Il ajoute qu'il n'ose *«penser de peur d'attiser [ses] douleurs»* ; il se dit *«forcé de [s'] abstenir de penser, de peur de penser à [ses] malheurs malgré [lui]»*. Il *«cherche à [se] donner des amusements doux et simples [...] qui le distraient de [ses] malheurs.»*

Parmi ces *«amusements»*, il y a l'herborisation : *«Un instinct qui m'est naturel me faisant fuir toute idée attristante imposa silence à mon imagination, et fixant mon attention sur les objets qui m'environnaient me fit pour la première fois détailler le spectacle de la nature que je n'avais guère contemplé jusqu'alors qu'en masse et dans son ensemble»*. Il considère que herboriser *«dans des lieux où [il ne voit] nulles traces d'hommes»*, *«dans un asile où leur haine ne [le] poursuit plus»*, c'est *«échapper à des persécuteurs»*, se *«dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes et aux atteintes des méchants»*, car il lui semble que, *«sous les ombrages d'une forêt»*, il est *«oublié, libre et paisible comme s'[il n'avait] plus d'ennemis ou que le feuillage des bois dût [le] garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de souvenir, et il s'imagine, dans [sa] bêtise qu'en ne pensant point à eux, ils ne penseront point à [lui].»*

Mais sa passion de la botanique lui a fait vivre deux mésaventures qu'il raconte pour montrer comment ses contemporains sont parfois parvenus à l'inquiéter jusque dans ses promenades les plus solitaires. D'abord, il a éprouvé une déconvenue quand il découvrit dans la nature du Jura suisse

[d'où une appréciation de la Suisse quelque peu fantaisiste : *«Il n'y a que la Suisse au monde qui présente ce mélange de la nature sauvage et de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande ville, dont les rues larges et longues plus que celle de Saint-Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, et dont les maisons éparses et isolées ne communiquent entre elles que par des jardins anglais.»* : il ne se rappela guère que du Val-Travers !], *«dans un précipice»*, *«une manufacture de bas»*, et pensa que les ouvriers devaient être *«initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'était fait le chef»* ; il s'agit du pasteur de Motiers qui prêcha contre lui, provoquant la fameuse *«lapidation»* après laquelle il se réfugia à l'île Saint-Pierre. Puis il se souvient aussi d'une autre herborisation faite *«le long de l'Isère»*, entre juillet et août 1768, où il était accompagné d'un certain Bovier, qui, s'étant fait son *«garde de la manche»*, ne le quittait pas *«d'un pas»*, et le laissa manger des grains d'un fruit vénéneux, prétendument du fait de son *«humilité dauphinoise»*, de sa *«singulière discrétion»*, mais peut-être bien pour l'empoisonner, même si, en fait, les baies de l'hippophagé, l'argousier, ne sont pas dangereuses ; signalons que, à la publication des *«Rêveries»*, le récit de cette herborisation suscita de vives réactions, et fit couler beaucoup d'encre : on alla jusqu'à supposer que Rousseau, non seulement voyait en Bovier un espion à la solde du lieutenant de police de Grenoble, mais lui attribuait un dessein criminel en le laissant s'empoisonner sans rien dire, d'autant plus que Rousseau fut victime, entre l'automne 1768 et le printemps 1770, d'un mal mystérieux qui lui fit connaître une crise profonde.

Victime de tels *«persécuteurs»* qu'il a vus *«ne chercher»* leur bonheur que dans sa *«misère»*, il en est venu à s'éloigner des êtres humains en général qui l'*«accablent d'ignominies et d'outrages»* : ils ne sont plus ses *«frères»* ; il serait *«devenu solitaire, ou, comme ils disent, insociable et misanthrope, parce que la plus sauvage solitude [lui] paraît préférable à la société des méchants, qui ne se nourrit que de trahisons et de haine.»* Il s'était déjà décrit *«solitaire qui n'a, ni dans ses jeux ni dans ses travaux, d'assistance à espérer de personne»*, faible face au reste de l'humanité. Il condamne l'être humain qui *«perd le goût»* des *«véritables richesses»* *«à mesure qu'il se corrompt»*. D'ailleurs, quand il est mineur, *«il fuit le soleil et le jour qu'il n'est plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant et fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour»* ! Pourtant, Rousseau, qui dit de la botanique : *«Elle fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leurs mépris, leurs outrages, et tous les maux dont ils ont payé mon tendre et sincère attachement pour eux»*, contredit cette condamnation générale de l'humanité quand, à la fin du texte, il reconnaît que cette même botanique permet aussi d'agréables rencontres : *«Elle me transporte dans des habitations paisibles au milieu de gens simples et bons tels que ceux avec lesquels j'ai vécu jadis.»*

Restant toutefois sur sa haine des humains (ils *«sont menteurs et [...] nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole, fondée elle-même le plus souvent sur l'autorité d'autrui»*), faisant preuve de ce qu'il appellerait lui-même des *«tortuosités»* (voir la *«Troisième promenade»*), il prétend qu'*«être heureux malgré eux»* est le moyen de se *«venger de [ses] persécuteurs à [sa] manière»*, de *«les punir plus cruellement»* ; que, *«de peur que l'indignation ne [l'] aigrît enfin contre eux»*, il en serait venu à *«les fuir»* *«pour ne les pas haïr»*. Bien que s'étant retiré de la société, il se sent, même s'ils sont absents, persécuté par des ennemis qui contribuent à sa quête de sécurité au sein de la nature.

Sa célébration de la nature

Rousseau affirme qu'*«un contemplateur»* de la nature qui a *«l'âme sensible»* *«se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent ; il ne voit et ne sent rien que dans le tout.»* - *«La terre offre à l'homme un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais.»*

Mais, de cette généralisation, il passe à une position plus personnelle, disant qu'il était accoutumé à *«errer nonchalamment dans les bois et les montagnes»* en se livrant *«aux impressions légères mais douces des objets environnants»*, s'exaltant : *«Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre, pour ainsi dire, dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière.»* Il va

jusqu'à employer le mot «*passion*», qui nous prouve la force de son sentiment pour la nature, avec laquelle il a une relation quasi amoureuse. Joignant à la vue, qui est privilégiée, «*les odeurs suaves*», il marque que la nature offre, au «*contemplateur à l'âme sensible*», «*des sensations si douces*», que n'ont pas ceux qui manquent de «*sensibilité naturelle*» et /ou qui ont «*leur esprit trop occupé d'autres idées*».

Mais, ici, il met l'accent sur le fait que «*cette récréation des yeux*» qu'est la contemplation de la nature, «*dans l'infortune, repose, amuse, distrait l'esprit et suspend le sentiment des peines*» ; il veut faire croire que ce ne seraient que ses «*malheurs*» qui l'ont amené à «*détailler le spectacle de la nature, qu'[il n'avait] guère contemplé jusqu'alors qu'en masse et dans son ensemble.*» En fait, déjà auparavant, en particulier dans «*Les confessions*» ou dans «*La nouvelle Héloïse*», il avait ravivé le thème de la consolation trouvée dans la nature qui allait être essentiel chez les romantiques.

Faisant de la nature «*la mère commune*», une mère protectrice, il a pu, grâce à elle, s'éloigner des êtres humains, et retrouver le plein usage de ses sentiments, sans craindre de s'y perdre. Elle offre seule, en effet, un critère de vérité au milieu d'un univers saisi par le mensonge, comme il l'avait stipulé à la duchesse de Portland (lettre du 20 octobre 1766) : «*La nature ne ment point, contrairement aux hommes qui sont menteurs*». Pourtant, après avoir mangé «*quinze ou vingt grains de ce terrible "hippophae"*», avoir été trompé par la douceur de leur goût, avoir vu dans le fruit un complice de la méchanceté des êtres humains, il en vint à considérer que la nature aussi ment !

Même s'il marque l'impossibilité de connaître un bonheur complet dans la nature, s'il se méfie de cette «*illusion*», il affirme cependant qu'à lui spécialement elle offre le bienfait de la solitude. Il se réjouit d'y avoir trouvé un «*réduit si caché*» que, d'ailleurs, alors qu'il était situé dans le Jura, lui fait pourtant évoquer «*les antres mêmes des Alpes*», ce qui est un exemple type de l'emploi d'un mot pour sa valeur sentimentale. Il signale le plaisir de vivre seul dans ce refuge à l'écart des autres humains, car il connaît des sentiments de liberté et de sécurité au sein de la nature. S'y enfoncer lui permet de se «*dérober [...] au souvenir des hommes et aux atteintes des méchants*», de les fuir. La solitude à laquelle il est forcé doit être comblée par la nature environnante, comme le signale la structure binaire : «*Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vide.*» : c'est, pour lui, une nécessité que de fusionner avec elle. Elle seule lui permet de suppléer aux limitations de son imagination et de sa mémoire.

Cependant, Rousseau distingue deux sortes de natures :

-La nature à l'état pur qui se développe spontanément sans intervention humaine, sans artifices, qu'il considère comme le meilleur des spectacles, est pour lui une source de «*plaisir*», et lui offre le repos de l'âme.

-La nature «*forcée par les hommes*» qui l'ont transformée pour leur profit, la société n'y voyant que la possibilité de s'enrichir en utilisant des plantes pour leurs qualités médicinales. En effet, ne cherchant que les «*délices que donne une contemplation pure et désintéressée*», il fustige «*ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel*». Pourtant, lui qui se félicite d'être «*rentré maintenant sous les seules lois de la nature*» aurait justement dû apprécier de pouvoir se soigner grâce aux plantes, sans avoir recours aux médecins !

Rousseau admire encore, dans la nature, «*l'harmonie des trois règnes*», et il les compare.

Il refuse le «*règne minéral*» en l'opposant au règne végétal. Il assène : «*Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables.*» Mais, de la surface, il passe au «*sein de la terre*», pour évoquer les «*richesses*» du «*règne minéral*» qui lui semblent y être «*enfermées*», «*éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité*», ce qui, pouvons-nous remarquer, devrait lui plaire puisque qu'il a regretté auparavant que celle les pousse à cueillir les plantes pour leurs vertus médicinales ! Autre contradiction : ces «*richesses*» sont qualifiées ensuite de «*biens imaginaires*». Puis il oppose des souterrains infernaux à une surface bucolique : «*Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la*

terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laboureurs robustes, sur sa surface.» On peut signaler que ce passage est largement inspiré de Sénèque, tandis que l'opposition avec les «*bergers amoureux*» révèle que, chez Rousseau le sentiment de la nature a une origine romanesque ; de plus, on avait déjà vu, dans *‘Les confessions’*, qu'il avait renoncé à aller voir le Forez, pourtant pays de *‘L'astrée’*, le roman d'Honoré d'Urfé qu'il avait tant aimé dans sa jeunesse, parce qu'on lui avait indiqué qu'il s'y trouvait beaucoup de forges (*‘Livre quatrième’*). Il est assez plaisant de voir Rousseau se moquer du collectionneur de pierres qui se donne «*les airs d'un naturaliste*» alors que lui-même rassemble des plantes dans son herbier ! de le voir mépriser «*chimistes et physiciens*» qui, ayant «*trouvé par hasard peut-être quelques petites combinaisons de l'art*», obtiennent ainsi «*moins de savoir que d'orgueil*» alors que lui-même veut être un «*botaniste*», et se donne même pour but une grande connaissance de la botanique !

Passant au «*règne animal*», il considère qu'il est «*plus à notre portée et certainement mérite encore mieux d'être étudié*». Mais il s'emploie à se déclarer incapable d'une telle étude, et, en s'amusant à se concentrer sur «*l'anatomie*» et les conditions dans lesquelles il faut s'y livrer, il en dresse un tableau tout à fait caricatural.

Plus loin, alors qu'il en est venu à faire l'éloge de la botanique, il s'emploie à rejeter, de façon encore plus étonnante, l'astronomie : «*Les astres sont placés loin de nous ; il faut des connaissances préliminaires, des instruments, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre et les rapprocher à notre portée.*»

Son intérêt pour la botanique

Il était tout naturel que Rousseau, qui, dans une lettre à la duchesse de Portland, du 21 décembre 1769, s'était plaint : «*Les honnêtes gens qui disposent de moi, fâchés de me voir trouver des douceurs dans la botanique, cherchent à me rebuter de cet innocent amusement en y versant le poison de leurs viles âmes.*» consacra une «*promenade*» à la botanique, en l'occurrence celle-ci, où il exposa sous un angle très général son goût pour elle, s'interrogeant sur son origine, et cherchant à le justifier.

Pensant que ce goût se serait développé chez lui parce qu'il a «*des dispositions bien différentes*» de celles des autres êtres humains, il en retrace la genèse, répétant d'ailleurs ce qu'il avait déjà dit dans la «*Cinquième promenade*» où il prétendit que, «*déjà vieux*», il en avait pris «*la première teinture en Suisse auprès du docteur d'Ivernois*», Jean-Antoine d'Ivernois, qui occupait, à Neuchâtel, un poste honorifique de médecin pour le roi de Prusse, qui avait fait des études de plantes avec Albrecht von Haller en 1739, qui fut l'un des collaborateurs de ce dernier pour la rédaction de la flore de cette région, qui rencontra Rousseau à Motiers en 1764 et lui fit connaître alors «*Linnæus*» [le Suédois von Linné] Linné, dont le «*Systema naturae*» avait paru en 1735. Or, si, à la fin de cette «*Septième promenade*», il indique que la botanique lui «*rappelle et [son] jeune âge et [ses] innocents plaisirs*», il oublie auparavant qu'il avait signalé, au «*Live cinquième*» des «*Confessions*», qu'il y avait chez Mme de Warens un régisseur, Claude Anet, qui l'impressionnait beaucoup et qui avait un grand savoir de botaniste, ce qui lui faisait regretter de ne pas être allé herboriser avec lui, et de n'avoir pas appris la botanique ; puis que, alors que Mme de Warens avait voulu, vers 1735, «*faire établir à Chambéry un Jardin royal de plantes*», ce projet «*manqua*», et qu'il ne put donc se consacrer à «*la botanique pour laquelle il [lui] semble que [il était] né*». Ici, Rousseau ne décrit donc pas avec précision l'évolution par laquelle, au fil des années, la botanique était peu à peu devenue, pour lui, «*une espèce de passion qui remplit le vide de toutes celles qu'[il n'avait] plus.*»

Mais, si l'on en croit sa correspondance, entre l'automne 1768 et le printemps 1770, du fait d'un mal mystérieux qui mit un obstacle à ses herborisations, cette passion aurait connu une telle éclipse qu'il songea à y renoncer. Pourtant, il faut mettre en doute son abandon de cette activité, puisque, plus loin, non sans une évidente auto-ironie, il raconte des herborisations faites, l'une «*du côté de la Robaila*», donc dans le Val-Travers, dont on sait qu'elle eut lieu en juillet 1764 ; l'autre, «*le long de l'Isère*», donc entre juillet et août 1768. Il évoqua encore l'herborisation comme une activité qui s'était

éteinte lors de son retour à Paris en 1770 (étant alors remplacée par sa «*copie de musique*»). En fait, il reprit justement ses herborisations à son arrivée à Paris, où il termina ses "*Lettres sur la botanique*" adressées à Mme de L... (Mme Delessert). Pourtant, le 11 juillet 1776, il écrivit à la duchesse de Portland qu'il s'était «*défait de tous [ses] livres de botanique*», «*l'agréable amusement*» étant devenu «*trop fatigant*». Mais, en juillet 1777, alors qu'il écrit "*Les rêveries*", il se remit à l'herborisation : «*Me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la première fois ; me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le "Regnum vegetabile" de Murray [c'est l'édition de Linné publiée par J.-A. Murray à Göttingen en 1774, et dont l'introduction, œuvre de Murray, est intitulée "Regnum vegetabile"] et de connaître toutes les plantes connues sur la terre.*» Herboriser était souvent le but de ses promenades qui lui permettaient de savourer «*le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes*».

La botanique occupe donc une place privilégiée au sein des "*Rêveries du promeneur solitaire*". Ici, il dit l'avoir «*pour toute occupation*», la qualifie de «*folie*» (qu'il trouve analogue à celle «*des gens qui passent leur vie à arranger savamment des coquilles*»), de «*fantaisie*» qu'il «*trouve très raisonnable*», de «*vaine étude faite sans profit, sans progrès*» (ce qui est, d'ailleurs, contradictoire avec la volonté de «*connaître toutes les plantes connues sur la terre*» !), de «*bizarrie*». Il s'étend sur les plaisirs qu'elle lui a procurés, grâce auxquels il a eu de nouvelles occasions d'adorer la nature et d'oublier les persécutions des ennemis. Lui, qui avait écrit dans une lettre à la duchesse de Portland du 3 septembre 1766 : «*L'étude de la nature nous détache de nous-mêmes et nous élève à son auteur. C'est en ce sens qu'on devient vraiment philosophe ; c'est ainsi que l'histoire naturelle et la botanique ont un usage pour la sagesse et pour la vertu.*», voit, dans cette activité un véritable remède contre les passions mauvaises que ses ennemis étaient parvenus à faire naître en lui.

Ici, il se livre à cet éloge : «*La botanique est l'étude d'un oisif et paresseux solitaire*». Il considère que cette étude purement empirique mais qui demande qu'on s'y consacre entièrement, sans arrière-pensée, pour le simple plaisir de la connaissance et de la contemplation, que cette passion désintéressée que seul éprouve celui qui est en paix avec lui-même, dégage celui qui s'y livre des jugs, philosophiques ou moraux, qu'on cherche à lui imposer. Il s'exalte dans un hymne de reconnaissance : «*Elle fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leurs mépris, leurs outrages, et tous les maux dont ils ont payé mon tendre et sincère attachement pour eux*».

Ici, il invoque aussi des raisons d'ordre très pratique de s'intéresser à la végétation : «*Je n'ai ni dépense à faire ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports et leurs différences, enfin pour observer l'organisation végétale de manière à suivre la marche et le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec succès leurs lois générales, la raison et la fin de leurs structures diverses, et à me livrer au charme de la main qui me fait jouir de tout cela.*» (la main du Créateur !). Il ajoute : «*Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la terre [...] pour inviter l'homme par l'attrait du plaisir et de la curiosité [...] Elles naissent sous nos pieds, et dans nos mains pour ainsi dire, et si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instruments qui les rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie [...] Une pointe et une loupe sont tout l'appareil dont il [l'herborisateur] a besoin pour les observer. Il se promène, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt et curiosité, et sitôt qu'il commence à saisir les lois de leur structure il goûte à les observer un plaisir sans peine aussi vif que s'il lui en coûtait beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse et douce : mais sitôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places ou pour faire des livres, sitôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instruments de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir mais montrer qu'on sait, et dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer ; ou bien se bornant à la botanique de cabinet et de jardin tout au plus, au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systèmes et de méthodes ; matière éternelle de dispute qui ne fait pas connaître une plante de plus et ne jette aucune véritable*

lumière sur l'histoire naturelle et le règne végétal. De là les haines, les jalousies, que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs autant et plus que chez les autres savants. En dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes et des académies où elle ne dégénère pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.»

Rousseau cite les noms de différentes plantes, certaines désignées par leur nom en français : «*le mouron, le cerfeuil, la bourrache et le seneçon*», les «*mousses*» ; d'autres, désignés, non sans pédanterie, par leur nom en latin : «*la "dentaire heptaphyllos", le "cyclamen", le "nidus avis", le grand "lacerpitium"*», «*le "lycopodium"*», «*ce terrible "hippophagé"*».

Dissertant sur la botanique, Rousseau, de façon fort étonnante, s'oppose au besoin de «*ne chercher dans les plantes que des drogues et des remèdes*», qu'on leur trouve un usage thérapeutique. Il dit son admiration pour Théophraste, «*le seul botaniste de l'Antiquité*», pour reprocher à un autre, Dioscoride (la mention de ces deux noms montre à quel point, jusqu'au XVIII^e siècle, le souvenir de la science antique demeurait vivace), d'avoir été un «*grand compilateur de recettes*». Il assène ce reproche : «*La médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples qu'on y voit ce qu'on n'y voit point, savoir les prétendues vertus qu'il plaît au tiers et au quart de leur attribuer.*» Il considère que «*la nature [...] ne nous dit rien de tout cela*», ce qui est ridicule : pourrait-elle afficher des panneaux indicatifs ? pourrait-elle, comme il l'imagine plus loin, nous avoir «*montré le choix*», «*comme elle a fait pour les comestibles*». Il nie donc la valeur de la phytothérapie, une pratique traditionnelle à visée prophylactique ou explicitement thérapeutique, parfois très ancienne, fondée sur l'utilisation d'extraits de plantes dont les principes actifs naturels et les vertus furent découverts empiriquement ; mais elle a fait apparaître aussi une pratique qui repose sur la recherche scientifique, et débouche sur la fabrication de phytomédicaments. Pour Rousseau, qui apprécie Linné parce qu'il «*a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'histoire naturelle*» (il aurait eu une influence bénéfique en Angleterre alors qu'en France «*on est resté sur ce point tellement barbare*»), les préoccupations médicales ôtent tout charme à l'étude des plantes. Il les condamne en se complaisant dans une satire des gens en quête de «*lavements*», de «*tisanes*» et d'«*emplâtres*». Il veut s'en tenir à un intérêt purement esthétique sans se rendre compte qu'on peut apprécier des plantes à la fois pour leur beauté et pour leur utilité ! Pourtant, il a «*souvent pensé en regardant de près les champs, les vergers, les bois et leurs nombreux habitants, que le règne végétal était un magasin d'aliments donnés par la nature à l'homme et aux animaux.*» Or, comme, dans «*La profession de foi du vicaire savoyard*», il s'était élevé contre une telle idée, on a pu déceler ici une influence de son disciple, Bernardin de Saint-Pierre, qui mettait alors au point sa théorie du finalisme anthropocentrique qui serait à l'œuvre dans la nature, et allait bientôt ériger l'anthropomorphisme en système dans ses «*Études de la nature*».

La botanique permet aussi d'agréables rencontres, Rousseau signalant : «*Elle me transporte dans des habitations paisibles au milieu de gens simples et bons tels que ceux avec lesquels j'ai vécu jadis.*»

De plus, comme il plaçait les plantes qu'il avait cueillies dans des «*herbiers*», elles lui fournissent, dans son appartement parisien, l'occasion de se remémorer ses anciennes pérégrinations.

Enfin, il peut conclure sur cette idée : la botanique le «*rend heureux bien souvent encore au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.*»

Son éloge de la rêverie

Sur ce qui est le grand sujet de sa dernière œuvre, Rousseau fait ici savoir que c'est spécialement devant le spectacle de la nature qu'«*une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens.*» Il affirme que la «*rêverie*» le «*délasses*» et l'«*amuse*», lui procure «*ces chères extases qui durant cinquante ans [lui] avaient tenu lieu de fortune et de gloire, et sans autre dépense que celle du temps, [l']avaient rendu dans l'oisiveté le plus heureux des mortels.*»

Il oppose la rêverie à la réflexion : «*J'ai pensé quelquefois assez profondément ; mais rarement avec plaisir, presque toujours contre mon gré et comme par force ; la rêverie me délasse et m'amuse, la réflexion me fatigue et m'attriste ; penser fut toujours pour moi une occupation pénible et sans*

charme. *Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie ; et, durant ces égarements, mon âme erre et plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination, dans des extases qui passent toute autre jouissance.*» Il faut remarquer ici que, si la «*rêverie*» et la «*méditation*» (mot qui désigne habituellement l'action de réfléchir, de penser profondément à un sujet, à la réalisation de quelque chose) sont ici rapprochées pour être opposées, il semble toutefois que Rousseau donne justement le nom de «*rêverie*» à ce qu'on appelle aujourd'hui la «*méditation*», une pratique visant à produire la paix intérieure par la vacuité de l'esprit, en se concentrant sur ses sensations pour prendre pleinement conscience du moment présent. Si le dédoublement si caractéristique de sa personnalité le fit, depuis sa jeunesse, vivre à la fois dans la réalité et dans la rêverie, dans les «*chimères*» de son imagination, il s'adonne ici à une nouvelle sorte de rêverie, la rêverie sans objet précis mais dont il voulut perpétuer le souvenir.

Comme, dans cette échappatoire qu'est donc la rêverie, l'attention de Rousseau ne se fixe sur aucun objet de ce monde, se détache de la réalité, ce grand égocentrique prétendant même : «*Je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même.*» Il n'a plus le sentiment d'être encore sur la surface de la Terre, mais plutôt de se trouver hors du temps comme de l'espace : «*Durant ces égarements mon âme erre et plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination dans des extases qui passent toute autre jouissance.*» De ce fait, on peut considérer que Rousseau réactiva un thème classique de la littérature mystique, celui de la fusion entre le soi et le monde : «*Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière.*» Et il affirme que, pour que ce sentiment dure, «*il n'y faut ni un repos absolu ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré.*»

* * *

Conclusion

Si la «*Septième promenade*» séduit par cet éloge de la rêverie, il reste que, par ailleurs, pour la promotion de la botanique, pour la plainte contre les persécuteurs, les contradictions sont si nombreuses, la rancœur si insistante, la mauvaise foi si évidente, que ce texte ne manque pas de déplaire !

Ce texte annonçait particulièrement les œuvres du disciple de Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre.

'Huitième promenade'

Texte de treize pages

Rousseau médite sur «*les dispositions de [son] âme dans toutes les situations de [sa] vie*», sur le manque «*de proportion entre les diverses combinaisons de [sa] destinée et les sentiments habituels de bien ou mal être dont elles [l'] ont affecté.*» En effet, il dit n'avoir connu que de «*courtes prospérités*» et surtout des «*misères*». Pourtant, longtemps, il mena une «*vie orageuse*» où, s'il était «*fêté*», mais sans être «*jamais parfaitement content ni d'autrui ni de [lui]-même*». Il déclare être aujourd'hui «*le plus infortuné des mortels*». Mais, même si ses facultés physiques s'affaiblissent, il reste centré sur lui. «*L'adversité*» l'obligeant à un «*retour*» sur lui, il s'étonne de se voir «*avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne supporterait l'aspect sans effroi*», et il évoque le «*complot*» qui l'a bouleversé en lui faisant subir d'«*incroyables tourments*», en le transformant «*tout d'un coup en un monstre affreux*», en le maintenant dans une «*affreuse proscription*», complot qui est une «*ligue universelle*» car il n'a pu trouver «*des hommes de sens qui ne partagent pas ce délire*». Pour lors, cependant, il a «*retrouvé la sérénité, la tranquillité, la paix*», d'abord parce qu'il a «*appris à porter le joug de la nécessité sans murmure*» ; ensuite, parce qu'il s'est rendu compte que «*les opinions*» des gens «*ne sont tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés*», et que «*tous*», «*sans exception*», sont restés dans «*le plus inique et absurde système qu'un esprit infernal pût inventer*». Étant «*seul sur la terre*», il en est venu à voir ses «*contemporains*» comme des «*êtres mécaniques*» «*dépourvus à [son] égard de toute moralité*». Il développe une

réflexion sur l'importance de «*l'intention*» «*dans tous les maux qui nous arrivent*». Il dit avoir appris à «*regarder tous les détails de sa destinée comme autant d'actes d'une pure fatalité*», d'autant plus que la vieillesse le condamne à n'être que «*purement passif*». Pourtant, il sentait son «*cœur murmurer encore*», et découvrit que c'était à cause de son «*amour-propre*», qu'il s'emploie à distinguer de «*l'estime de soi-même*», auquel il reconnaît avoir succombé quand il fut reçu «*dans le monde*» et qu'il fut «*auteur*». Étant revenu à ce qu'il appelle «*amour de moi-même*», il indique avoir «*retrouvé la paix de l'âme et presque la félicité*», même s'il est toujours «*dominé par [ses] sens quoi qu'[il] puisse faire*», «*ces affections passagères ne durent qu'autant que la sensation qui les cause*», car tout vient de son «*tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus*». Il redevient alors «*ce que la nature a voulu*», et il «*goûte un bonheur pour lequel [il se sent] constitué*», bonheur qu'il a décrit «*dans une de [ses] rêveries*». Bien que sa destinée ait été déplorable, il ne la changerait pas contre celle du «*plus fortuné*» des mortels. Cependant, alors même que le monde le fêtait, il n'était pas vraiment heureux. Puis a éclaté le complot universel contre lui. Il a d'abord essayé de se défendre. Il n'a pu retrouver le repos qu'en se résignant et en étouffant les derniers sursauts de son amour-propre. Il est maintenant récompensé de sa patience, puisque, même si, au contact des humains, il éprouve encore quelques mouvements d'humeur, la solitude lui apporte désormais l'apaisement.

Analyse

LA FORME

Le riche lexique de Rousseau présente un grand nombre de mots et d'expressions qui peuvent étonner, souvent parce qu'ils sont anciens : «*adversité*» («*sort contraire*», «*situation malheureuse*») - «*affecté*» («*touché*», «*affligé*» ; d'où «*affection*», «*douleur*») - «*s'aguerrir*» («*s'habituer à des choses pénibles*») - «*s'allumer*» («*s'exciter*») - «*ampoulé*» («*boursoufflé*», «*pompeux*», «*emphatique*») - «*animosité*» («*antipathie*», «*haine*») - «*asile*» («*refuge*») - «*assiette*» («*position stable*») - «*atteinte*» («*coup dont on est atteint*») - «*avancer*» («*progresser*») - «*avantageusement*» («*favorablement*») - «*banni*» («*rejeté*») - «*bien voulu*» («*à qui on veut du bien*», «*bien considéré*») - «*borde*» (régionalisme suisse, qui signifie «*moquerie*», les «*feux de bordes*» étant, en Suisse, des feux de brandilles qu'on allumait le plus souvent le premier dimanche de carême, cette activité donnant lieu à des échanges de moqueries) - «*bosquet*» («*petit bois*») - «*se bouleverser*» («*être mis sens dessus dessous*», «*être tourneboulé*») - «*caressé*» («*chéri*», «*aimé*») - «*commerce*» («*relation avec une personne*») - «*confondu*» («*décontenancé*», «*réduit à l'impossibilité de répondre*») - «*correspondance*» («*rapport de conformité et de communications mutuelles*») - «*dépité*» («*déçu*», «*amer*») - «*dérisoire*» («*ridicule*», «*insignifiant*») - «*dessein*» dans «*à dessein*» («*intentionnellement*») - «*dispositions*», «*dispositions intérieures*» («*état d'esprit*») - «*dupe*» («*personne qu'on trompe sans qu'elle en ait le moindre soupçon*») - «*en aucune sorte*» («*d'aucune façon*») - «*enfin*» (« *finalement*») - «*enlacer*» («*prendre dans des lacs*», des lacets) - «*s'enlacer*» («*se ligoter*») - «*entendre*» («*comprendre*») - «*envenimé*» («*plein de venin, de malveillance*») - «*équité*» («*justice*») - «*état*» («*situation sociale*») - «*fauteur*» («*protecteur*», «*celui qui favorise*») - «*félicité*» («*bonheur sans mélange, calme et durable*») - «*fonder une opinion*» («*la baser*», «*l'appuyer*») - «*fortune*» («*sort*», «*destin*») - «*fourberie*» («*duplicité*», «*hypocrisie*») - «*garde*» dans «*n'avoir garde de*» («*s'abstenir soigneusement*») - «*génération*» («*ensemble des individus ayant à peu près le même âge*») - «*haleine*» dans «*prendre haleine*» («*s'arrêter pour reprendre des forces*») - «*heureusement*» («*par chance*») - «*incurie*» («*désorganisation*») «*indigence*» («*pauvreté*») - «*indolent*» («*apathique*», «*paresseux*») - «*infamie*» («*action, parole infâme*») - «*inique*» («*injuste*») - «*insipide*» («*manquant d'intérêt*») - «*joug*» («*pièce de bois qu'on met sur la tête des bœufs pour les atteler*», «*contrainte matérielle ou morale qui pèse lourdement sur la personne qui la subit, entrave ou aliène sa liberté*») - «*ligue*» («*association*») - «*machine*» («*ruse*», «*artifice ingénieux*», «*machination*») - «*malignité*» («*malfaisance*», «*malveillance*», «*perfidie*») - «*mielleux*» («*hypocrite*») - «*monde*» («*haute société*») - «*mouvement*» («*impulsion qui pousse à agir d'une certaine façon*») - «*naturel*» («*ensemble des caractères physiques et moraux qu'un individu possède en naissant*») - «*navrer*» («*blesser*») - «*nécessité*»

(«contrainte inéluctable») - «*nul*» («réduit à rien») - «*objet*» («toute chose, y compris les êtres animés, qui affecte les sens et, spécialement, la vue») - «*obliger*» («faire preuve d'obligeance, de bienveillance») - «*offusquer*» («cacher») - «*ordre de la nature*» («ce qui est naturel par opposition à ce qui est artificiel») - «*part*» dans «*avoir part dans quelque chose*» («y être pour quelque chose») - «*partage de quelqu'un*» («son lot», «son sort») - «*pénétrer*» («parvenir à comprendre») - «*pente*» dans «*avoir beaucoup de pente*» («penchant», «inclination») - «*perdre la tramontane*» («être désorienté», «tramontane» étant le nom donné à l'Étoile polaire) - «*porter à faux*» (l'expression signifie : «être en équilibre précaire» ; mais Rousseau lui donne plutôt le sens de «manquer son effet») - «*prise*» (d'une part, «aspérité à laquelle on peut s'accrocher», d'autre part, «chose dont on se saisit») - «*proscription*» («condamnation prononcée sans jugement contre un adversaire») - «*prospérité*» («période où l'on est riche») - «*regimber*» («résister en refusant») - «*renfermer*» («enfermer de nouveau») - «*retraite*» («lieu où on se retire pour échapper aux dangers, aux tracasseries ou aux mondanités») - «*révolution*» («changement soudain») - «*ne pas savoir*» («ne pas pouvoir») - «*ruminer*» («repenser une chose dans son esprit») - «*sinistre*» («menaçant», «effrayant») - «*sourd*» dans «*sourdes intrigues*» («caché», «secret») - «*subjugué*» («soumettre à un joug», «dompter») - «*trame*» («tissu» et, de là : «intrigue», «complot») - «*traverses de la vie*» («obstacles», «épreuves», «échecs») - «*travesti*» («transformé») - «*vapeur*» («exhalaison que, dans l'ancienne médecine, on supposait s'élever du sang jusqu'au cerveau») - «*versatile*» («qui change facilement d'opinion, d'humeur») - «*vicissitude*» («changement», «succession»).

La syntaxe est, elle aussi, parfois étonnante. On remarque :

-Des constructions anciennes :

- «*il faut l'aller chercher*» - «*je n'y ai pu parvenir*» - «*je m'allais promener*» : le pronom complément d'un infinitif était placé devant le verbe dont il dépendait ;
- «s'être pu prendre» : «*De quelque façon que je m'y sois pu prendre*» se dirait plutôt aujourd'hui : «De quelque façon dont j'aurais pu m'y prendre».
- «être facile à troubler» se dirait plutôt aujourd'hui : «être facilement troublé» ;
- «surprendre au dépourvu».
- «l'instant que le vent ne souffle plus» se dirait plutôt aujourd'hui : «l'instant où le vent...».

-Des phrases elliptiques qui traduisent la pensée avec une spontanéité, une vivacité ou une énergie particulières :

- «*Hors les courts moments où je suis rappelé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes.*»
- «*Heureux du moins quand on me laisse achever ma route.*»

Quant au style, s'il faut regretter des répétitions maladroites («*dont elles m'ont affecté*» qu'on trouve à la cinquième ligne réapparaît à la huitième - «*réduit à moi seul*» qu'on lit à la cinquante huitième ligne réapparaît à la cent cinquante huitième - «*à dessein*» revient à trois reprises en quelques lignes - la mention des «*êtres imaginaires*» qui «*existent pour [Rousseau]*» est reprise avec celle des «*enfants de [ses] fantaisies*» qu'il a «*créés selon [son] cœur*»), une redondance («*quoi qu'ils fassent, [...] en dépit d'eux*») ou un pléonasme («*cette découverte nouvelle*»), la répétition étant au contraire habile dans : «*On veut être estimé des gens qu'on estime*», on peut apprécier ces effets littéraires :

-L'utilisation du ton oral, Rousseau semblant s'adresser à un interlocuteur :

- «*Eh bien*» - «*Quelle âme honnête est préparée à de tels genres de peines*».
- «*Cherchons...*».
- «*Voilà ce que je me disais.*»
- «*Cette découverte n'était pas si facile à faire qu'on pourrait croire*».
- «*Et que dis-je hélas ! ma raison?*»

-Des accumulations, souvent en groupes ternaires : *«pas un ennemi, pas un malveillant, pas un envieux»* - *«il n'y a plus ni commerce ni secours réciproque ni correspondance entre eux et moi»* - *«sentiments tendres, touchants, délicieux»* - *«L'indignation la fureur, le délire...»* - *«occupé de fleurs, d'étamines et d'enfantillages»* - *«naturellement, insensiblement et sans peine»* - *«sans explication, sans doute, sans honte»* - *«la sérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même»* - *«un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à personne»* - *«Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices.»* - *«la vie et la mort, la maladie et la santé, la richesse et la misère, la gloire et la diffamation»* - *«facile à troubler, à navrer, à indigner».*

-Des antithèses :

- *«Je ne devais point user à résister inutilement à ma destinée la force qui me restait pour la supporter.»*

- *«C'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'apaise.»*

-De nombreuses hyperboles :

- Rousseau cède à son goût du chiffre «mille» : *«mille espèces», «mille choses», «mille objets qui me serrent le cœur»* ; du chiffre «cent» : *«cent fois».*

- Il dit avoir mené une *«vie orageuse».*

- Le *«complot»* de ses *«persécuteurs»*, leur *«aveugle fureur»*, le mirent dans un *«état affreux»*, lui firent subir *«des incroyables tourments»*, *«le plus inique et absurde système qu'un esprit infernal pût inventer»* ; on le *«travestit tout d'un coup en un monstre affreux tel qu'il n'en exista jamais»* ; on le maintint dans une *«affreuse proscription»* ; le *«complot»* groupe *«toute une génération», «une génération frénétique toute entière», «tout le genre humain»* ; c'est une *«ligue universelle»*, car il n'a pu trouver *«des hommes de sens qui ne partagent pas ce délire», «des âmes justes qui détestent la fourberie et les traîtres»* ; aussi, se plaignant : *«Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource»*, dit-il être pour lors *«le plus infortuné des mortels»*, sa *«situation»* étant *«horrible»*, le faisant *«périr de douleur et de désespoir», le «désespoir» l'«entraînant»* ; il se voit *«presque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne supporterait l'aspect sans effroi.»*

- Mais *«le moment où»* il peut échapper *«au cortège des méchants est délicieux»* car, dit-il : *«Sitôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terrestre et je goûte un plaisir interne aussi vif que si j'étais le plus heureux des mortels.»*

-Des hypallages : *«aveugle fureur», «main malveillante», «caresses traîtresses».*

- Des métaphores :

- Rousseau apprécie recevoir *«un baume salutaire sur les blessures de [son] cœur».*

- Il considère que son imagination est *«tarie», que «la véritable source» de «l'amour-propre» est «facile à tarir».*

- Ses idées sont *«éteintes»* ; il lui *«fallut éteindre sa lanterne»* (ce qui pourrait être une référence à Diogène, philosophe grec qui parcourait la ville de Sinope avec sa lanterne en répétant la phrase : *«Je cherche un homme»*, Rousseau pouvant bien s'identifier à celui qui, ayant l'art de l'invective et de la parole mordante, ne se privait pas de critiquer ouvertement les grands hommes et les autres philosophes de son temps, parmi lesquels Platon) ; du fait du *«complot»*, des manœuvres souterraines de ses ennemis, il se trouva *«plongé»* dans des *«ténèbres horribles»*, il n'aperçut plus de *«lueur»* qui puisse le *«conduire».*

- Il n'y a plus d'*«aliments»* pour son *«cœur».*

- Il est le *«jouet»* de ses persécuteurs.

- L'alpiniste ne trouva plus de *«prise»* où il aurait pu se *«tenir ferme».*

- Il prétend ne pouvoir jouir de la solitude : *«J'avais beau fuir au fond des bois, une foule importune me suivait partout et voilait pour moi toute la nature.»*

- Il se plaint de devoir *«porter le joug de la nécessité»*, aspire à être *«délivré du joug de l'opinion».*

- Il désigne «*le mal*» qu'il faut couper, dont il ne faut pas laisser la «*racine*».
- Il appelle «*enveloppe*» le corps humain.
- «*Le feu du visage*» indique sa rougeur sous le coup de l'émotion, et il mentionne aussi le «*vent impétueux*» qui «*agite*» son «*tempérament versatile*», «*mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus*» : on a pu étudier sa météorologie affective !

-Des personnifications : Rousseau, qui indique que «*les infortunés [...] s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient et à laquelle ils prêtent des yeux et une intelligence pour les tourmenter à dessein*», recourt au procédé à plusieurs reprises. On lit :

- «*Jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur*» ;
- «*les coups de l'aveugle nécessité*» ;
- Les «*caresses traîtresses*», les «*compliments ampoulés et dérisoires*», la «*mielleuse malignité*» de ses persécuteurs firent de lui leur «*jouet*».
- Son «*cœur murmurait encore*».
- «*L'amour-propre [...] après s'être indigné contre les hommes se soulevait encore contre la raison. [...] l'amour-propre, fertile en illusions, se déguise [...] l'amour-propre ne peut plus se cacher [...] quoiqu'on l'étouffe avec peine on le subjugué au moins aisément [...] il commença par se révolter contre l'injustice mais il a fini par la dédaigner. [...] il s'est contenté que je fusse bon pour moi [...] il est rentré dans l'ordre de la nature et m'a délivré du joug de l'opinion. [...] Quand il se tait et que la raison parle elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit.*»

* * *

LE FOND

La «*Huitième promenade*» aurait été rédigée à la fin de l'hiver 1777 quand, probablement, de nouveaux soucis personnels incitèrent Rousseau à reprendre une introspection, à se livrer à une nouvelle méditation sur ses misères d'autrefois et sur le calme de sa vie présente. Comme il ne cessait de se pencher sur lui-même, de s'abandonner à son invétéré égocentrisme, il ne fit guère que répéter ce qu'il avait déjà exposé dans la «*Première promenade*».

On retrouve donc d'abord des thèmes déjà traités, avant que de nouvelles réflexions apparaissent.

La plainte contre «*le complot*»

Marquant, mieux que dans la «*Première promenade*», son déroulement chronologique, il s'employa encore à évoquer le «*complot*» tramé contre lui par ses «*persécuteurs*», qui sont animés d'une «*aveugle fureur*» ; par «*toute une génération*», «*une génération frénétique toute entière*» ; par «*tout le genre humain*» ; par une «*ligue universelle*», car il n'a pu trouver «*des hommes de sens qui ne partagent pas ce délire*», «*des âmes justes qui détestent la fourberie et les traîtres*». Dans l'hiver 1777, il enregistra sa défaite.

Il indique qu'il fut le «*jouet*» des «*caresses traîtresses*», des «*compliments ampoulés et dérisoires*», de la «*mielleuse malignité*», de ses amis, qui le mirent dans un «*état affreux*», lui firent subir «*des incroyables tourments*». On le «*travestit tout d'un coup en un monstre affreux tel qu'il n'en exista jamais*».

D'où sa surprise au «*premier soupçon du complot dont [il était] enlacé depuis longtemps sans [s'] en être aucunement aperçu*» : «*Quelle âme honnête est préparée à de tels genres de peines? Il faudrait les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les pièges qu'on creusa sous mes pas.*»

D'où sa réaction. Après avoir demandé : «*Comment contempler un moment ma situation sans la voir aussi horrible qu'ils [ses persécuteurs] l'ont rendue, et sans périr de douleur et de désespoir?*», il fait suivre cette question de tout un paragraphe consacré à la description de son état psychologique, du trouble profond dans lequel il a été jeté : «*Cette découverte nouvelle me bouleversa. L'infamie et la trahison me surprirent au dépourvu*», car il parla toujours de la trahison en employant le registre de la stupéfaction incrédule. Il désigne bien ses anciens amis car le mot «*trahison*» ne peut en effet

s'appliquer à la persécution des autorités contre ses ouvrages. Il indique : *«L'indignation, la fureur, le délire s'emparèrent de moi, je perdis la tramontane, ma tête se bouleversa, et dans les ténèbres horribles où l'on n'a cessé de me tenir plongé je n'aperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui ni prise où je pusse me tenir ferme et résister au désespoir qui m'entraînait.»* Il a donc conscience d'avoir traversé une période de folie, ce qui ne l'empêche évidemment pas de qualifier aussi de «délire» le comportement de ses persécuteurs, qui est *«le plus inique et absurde système qu'un esprit infernal pût inventer»*.

S'il dit être encore, pour lors, *«seul sur la terre»*, s'il se lamente, se disant : *«Seul, malade et délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid et de faim, sans que personne s'en mette en peine»* (cela en ne tenant aucun compte du soutien généreux que lui porta toujours sa fidèle compagne, Thérèse Levasseur !), *«le plus infortuné des mortels»*, sa «situation» étant «horrible», le faisant «périr de douleur et de désespoir», celui-ci l'«entraînant», il se voit pourtant *«presque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne supporterait l'aspect sans effroi.»* C'est que la persécution, qui le maintient dans une «affreuse proscription», l'a amené à se replier «sur [son] âme», à couper «les relations extérieures» ; l'a fait arriver à une indifférence qui, d'ailleurs, signale-t-il, *«n'est pas l'ouvrage de [sa] sagesse»* mais *«celui de [ses] ennemis»*. Il affirme même avoir désormais acquis une grande force d'âme : *«De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauraient changer mon être, et malgré leur puissance et malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis.»*

Il reconnaît cependant souffrir de conditions matérielles d'autant plus difficiles qu'il est âgé : *«Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle, la barrière qu'ils ont mise entre eux et moi m'ôte toute ressource de subsistance et d'assistance dans ma vieillesse et mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires, il n'y a plus ni commerce ni secours réciproques, ni correspondance entre eux et moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, et cette ressource est bien faible à mon âge et dans l'état où je suis. Ces maux sont grands, mais ils ont perdu pour moi toute leur force depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter.»* C'est aussi une exclusion du monde de l'action, qui le condamne à vivre à l'écart. Cf. les Promenades 6 et 8 : *« Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle, la barrière qu'ils ont mise entre eux et moi m'ôte toute ressource de subsistance et d'assistance dans ma vieillesse et mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires »*. Cette image de la barrière renforce l'idée d'une coupure irrémédiable. Rousseau ne peut plus rien attendre de la société des autres, qui le réduisent à ne plus rien pouvoir faire pour lui-même. Non contents de le mettre à l'écart du monde, ils font tout pour l'empêcher d'y rentrer.

Il nous apprend que *«la présence de l'homme haineux [l'] affecte violemment»* : *«J'échappe rarement à quelque atteinte sensible, et lorsque j'y pense le moins, un geste, un regard sinistre que j'aperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveillant que je rencontre, suffit pour me bouleverser. Tout ce que je puis faire en pareil cas est d'oublier bien vite et de fuir. Le trouble de mon cœur disparaît avec l'objet qui l'a causé et je rentre dans le calme aussitôt que je suis seul. Ou si quelque chose m'inquiète, c'est la crainte de rencontrer sur mon passage quelque nouveau sujet de douleur. C'est là ma seule peine ; mais elle suffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En sortant de chez moi je soupire après la campagne et la solitude, mais il faut l'aller chercher si loin qu'avant de pouvoir respirer à mon aise je trouve en mon chemin mille objets qui me serrent le cœur, et la moitié de la journée se passe en angoisses avant que j'aie atteint l'asile que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laisse achever ma route. Le moment où j'échappe au cortège des méchants est délicieux, et sitôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terrestre et je goûte un plaisir interne aussi vif que si j'étais le plus heureux des mortels.»* Le verbe «échapper» donne la mesure exacte de la souffrance qu'il endurait précédemment : il avait l'impression d'être enfermé dans une étouffante prison, qui s'opposait au délicieux plaisir de la fuite. Il faut aussi faire remarquer que Rousseau prétend ici devoir dépasser les dernières maisons des faubourgs de Paris pour respirer plus librement dans la solitude de la campagne, alors que, dans le "Second dialogue" de "Rousseau, juge de Jean-Jacques", il avait indiqué qu'il s'amusait du spectacle donné par les rues et les places de Paris, par les quais, par la Seine.

Dans ses contacts avec ses ennemis, il bénéficie pourtant de la fugacité de ses impressions :
«*Sitôt qu'il [«l'homme haineux»] disparaît l'impression cesse ; à l'instant que je ne le vois plus je n'y pense plus. J'ai beau savoir qu'il va s'occuper de moi, je ne saurais m'occuper de lui.» - «Le persécuteur que je ne vois point est nul pour moi. Je sens l'avantage que cette position donne à ceux qui disposent de ma destinée. Qu'ils en disposent donc tout à leur aise. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent sans résistance que d'être forcé de penser à eux pour me garantir de leurs coups.»* Il y revient encore à la fin du texte : «*Pour m'affecter de peines durables, il faudrait que l'impression se renouvelât à chaque instant. Car les intervalles quelque courts qu'ils soient suffisent pour me rendre à moi-même. Je suis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes sens ; mais au premier instant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu, c'est là, quoi qu'on puisse faire, mon état le plus constant et celui par lequel en dépit de la destinée je goûte un bonheur pour lequel je me sens constitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries [claire allusion à la "Cinquième promenade"]. Il me convient si bien que je ne désire autre chose que sa durée et ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune sorte ; la crainte seule de celui qu'ils peuvent me faire encore est capable de m'agiter ; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle prise par laquelle ils puissent m'affecter d'un sentiment permanent je me ris de toutes leurs trames et je jouis de moi-même en dépit d'eux.»*

Et, s'il affirme : «*Je jouis de moi-même en dépit d'eux*» ; si, étant «*le plus infortuné des mortels*», il «*aime encore mieux être [lui] dans toute [sa] misère que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité*» ; s'il comprit que ses «*contemporains n'étaient par rapport à [lui] que des êtres mécaniques qui n'agissaient que par impulsion et dont [il ne pouvait] calculer l'action que par les lois du mouvement*», des «*masses différemment mues, dépourvues à [son] égard de toute moralité*», il prétend qu'il a atteint une «*indifférence*» qui «*n'est pas l'ouvrage de [sa] sagesse*» mais «*celui de [ses] ennemis*», se donne ce sage conseil : «*Apprenons à prendre donc ces avantages en compensation des maux qu'ils me font*», exprimant même une abnégation lui fait éprouver de la pitié pour eux : «*La haine et l'animosité que je vois dans leurs cœurs à travers cette grossière enveloppe déchirent le mien de douleur.*» - «*En me rendant insensible à l'adversité ils m'ont fait plus de bien que s'ils m'eussent épargné ses atteintes.*»

En fait, il semble que Rousseau était parvenu à l'état physiologique du retour au calme qui précède la mort, et que les psychologues constatent chez les maniaques de la persécution.

L'égoïsme

Son obsession du complot et son examen des effets qu'elle avait sur lui n'étaient qu'un aspect du continuel égoïsme de Rousseau qui éclate dans cette proclamation : «*Réduit à moi seul, je me nourris il est vrai de ma propre substance mais elle ne s'épuise pas et je me suffis à moi-même.*» À la suite du complot, il a repris son «*assiette*» parce que «*ne [s'] attachant plus à rien [il] ne [s'] appuie que sur [lui]*». Il lui «*semble qu'[il a] plus goûté la douceur de l'existence, qu'[il a] réellement plus vécu quand [ses] sentiments resserrés, pour ainsi dire, autour de [son] cœur par [sa] destinée, n'allaient point s'évaporant au dehors sur tous les objets de l'estime des hommes.*»

Même s'il ne manque pas de se dénigrer (il dénonce «*l'incurie de [son] nature*») - il dit avoir été à ses débuts «*sans grands talents bien développés ni bien connus*» - il ne s'était pas «*aperçu*» du «*complot*» - il tomba «*dans tous les pièges*» - il n'est pas capable d'en «*pénétrer le mystère*» - longtemps, il porta le «*joug*» de «*l'opinion*» sans s'en apercevoir - il reconnaît : «*Un innocent persécuté prend longtemps pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu.*»), on a encore droit ici à un des élogieux portraits qu'il fit si souvent de lui.

Il se définit comme «*le plus sensible des êtres*», précisant : «*Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvements involontaires, j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse à chaque atteinte mon sang s'allumer, la colère et l'imagination s'emparer de mes sens, je cède à la nature cette première explosion que toutes mes forces ne pourraient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelants, le feu du visage, le tremblement des membres, les suffocantes palpitations, tout cela tient au seul physique et*

le raisonnement n'y peut rien ; mais après avoir laissé faire au naturel sa première explosion, l'on peut redevenir son propre maître en reprenant peu à peu ses sens ; c'est ce que j'ai tâché de faire longtemps sans succès, mais enfin plus heureusement. Et cessant d'employer ma force en vaine résistance j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison, car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Et que dis-je hélas ! ma raison? j'aurais grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe car elle n'y a guère de part. Tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus. C'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'apaise. Je cède à toutes les impulsions présentes, tout choc me donne un mouvement vif et court ; sitôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événements de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué.»

Pourtant, il se déclare plus capable de supporter «l'adversité» que «la plupart des hommes». Il est vrai qu'il bénéficie aussi de la fugacité de ses impressions : «Dominé par mes sens quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions [celles que font à Rousseau ses ennemis], et tant que l'objet agit sur eux mon cœur ne cesse d'en être affecté ; mais ces affections passagères ne durent qu'autant que la sensation qui les cause. [...] Le mal que je ne sens point actuellement ne m'affecte en aucune sorte. / Cette action de mes sens sur mon cœur fait le seul tourment de ma vie. Les jours où je ne vois personne, je ne pense plus à ma destinée ; je ne la sens plus, je ne souffre plus, je suis heureux et content sans diversion, sans obstacle.» Il n'y a que de «courts moments» où il est «rappelé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes.» Il nous apprend encore : «Pour moi j'ai beau savoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois mais seulement de celui que je sens, et cela le réduit à très peu de chose. [...] Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même et si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit? Tout le reste du temps, livré par mes penchants aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentiments pour lesquels il était né, et j'en jouis avec des êtres imaginaires qui les produisent et qui les partagent comme si ces êtres existaient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés et je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes et suffiront pour me les faire oublier. / Tout me ramène à la vie heureuse et douce pour laquelle j'étais né. Je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs et même agréables auxquels je livre avec délices mon esprit et mes sens, ou avec les enfants de mes fantaisies que j'ai créés selon mon cœur et dont le commerce en nourrit les sentiments, ou avec moi seul, content de moi-même et déjà plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien.»

Ne trouvant à se «reprocher que des fautes», il affirme : «Jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.» Il se dit «un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à personne».

En conséquence, il se sentait «digne d'amour et d'estime», se croyait «honoré, chéri comme [il méritait] de l'être».

Toutefois, il vieillissait.

De son âge, d'une part, il se lamente, reconnaissant qu'il «rumine pour ainsi dire à vide» ; que son «imagination tarie et [ses] idées éteintes ne fournissent plus d'aliments à [son] cœur» ; que son «âme offusquée, obstruée par [ses] organes, s'affaisse de jour en jour et sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur pour s'élaner comme autrefois hors de sa vieille enveloppe». Il continue sa lamentation : «Tout ce que j'avais à faire encore sur la terre était de m'y regarder comme un être purement passif».

Mais, d'autre part, il prétend que la sagesse acquise lui permet d'opposer à ses malheurs son indifférence : «N'est-ce rien, surtout à mon âge, que d'avoir appris à voir la vie et la mort, la maladie et la santé, la richesse et la misère, la gloire et la diffamation avec la même indifférence. Tous les autres vieillards s'inquiètent de tout ; moi je ne m'inquiète de rien, quoi qu'il puisse arriver tout m'est indifférent. [...] En ne l'[l'inquiétude] éprouvant pas je pourrais toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant je ne la crains plus. / Cette disposition me livre, au milieu des traverses de ma vie, à

l'incurie de mon naturel presque aussi pleinement que si je vivais dans la plus complète prospérité.» Il cherche à expliquer comment il a pu, malgré ses malheurs, connaître la détente, trouver la sérénité : «Comment vivre heureux et tranquille dans cet état affreux? J'y suis pourtant encore et plus enfoncé que jamais, et j'y ai retrouvé le calme et la paix.»

Les réflexions

Au-delà de cette grande attention portée à lui-même, Rousseau propose tout de même des réflexions pouvant nous être utiles.

D'ailleurs, en bon moraliste, il émaille son texte de maximes :

- *«On veut être estimé des gens qu'on estime.»*
- *«Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance et l'imagination les multiplient, et c'est par cette continuité de sentiments qu'on s'inquiète et qu'on se rend malheureux.»*
- *«Les opinions» des gens «ne sont tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés».*
- *«Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet.»*
- *«La racine» du «mal» «n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous-mêmes et c'est là qu'il faut travailler pour l'arracher tout à fait.»*
- *«Un innocent persécuté prend longtemps pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu.»*, maxime qui est d'une clairvoyance étonnante, et dont on s'attendrait à ce qu'elle ait plus profondément méditée !

Rousseau sut aussi émettre des maximes suivies de développements explicatifs :

-On lit d'abord : *«Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet.»* Puis on lit : *«Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blesser davantage mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveillante. Le coup porte à faux quelquefois mais l'intention ne manque jamais son atteinte.»*

-On lit d'abord : *«La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune, et quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient et à laquelle ils prêtent des yeux et une intelligence pour les tourmenter à dessein.»* Puis on lit : *«C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein sur lui pour le tourmenter, et trouvant un aliment à sa colère, il s'anime et s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage, qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées ; il crie dans sa douleur mais sans emportement, sans colère ; il ne sent du mal dont il est la proie que l'atteinte matérielle, et les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.»*

Surtout, Rousseau se livra une fois de plus à son intéressante distinction entre l'amour-propre et l'amour de soi-même :

Il l'avait déjà faite dans son *«Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes»* (1755) : *«Il ne faut pas confondre l'amour-propre et l'amour de soi-même, deux passions très différentes par leur nature et par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation, et qui, dirigé dans l'homme par la raison et modifié par la pitié, produit l'humanité et la vertu. L'amour-propre n'est qu'un sentiment relatif, factice, et né dans la société, qui porte chaque individu à faire plus de cas de soi que de tout autre, qui inspire aux hommes tous les maux qu'ils se font mutuellement, et qui est la véritable source de l'honneur.»*

Dans *«Émile»* encore, il fit l'apologie de l'«amour de soi-même» : *«La source de nos passions, l'origine et le principe de toutes les autres, la seule qui naît avec l'homme et ne le quitte jamais tant qu'il vit est l'amour de soi ; passion primitive, innée, antérieure à toute autre et dont toutes les autres ne sont en un sens que des modifications. [...] L'amour de soi-même est toujours bon et toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier et le*

plus important de ses soins est et doit être d'y veiller sans cesse, et comment y veillerait-il ainsi s'il n'y prenait le plus grand intérêt? Il faut donc que nous nous aimions pour nous conserver, et par une suite immédiate du même sentiment nous aimons ce qui nous conserve.» Et il opposa encore «l'amour de soi» et l'amour-propre : «L'amour de soi, qui ne regarde qu'à nous, est content quand nos vrais besoins sont satisfaits ; mais l'amour-propre, qui se compare, n'est jamais content et ne saurait l'être, parce que ce sentiment, en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux, ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi, et comment les passions haineuses et irascibles naissent de l'amour-propre.» ('Livre quatrième').

Dans la "Huitième promenade", ces idées sont reprises :

-Rousseau reconnaît que, quand il fut reçu «dans le monde» et qu'il fut «auteur», il avait succombé à l'amour-propre : «Je me souviens parfaitement que durant mes courtes prospérités, ces mêmes promenades solitaires qui me sont aujourd'hui si délicieuses m'étaient insipides et ennuyeuses. Quand j'étais chez quelqu'un à la campagne, le besoin de faire de l'exercice et de respirer le grand air me faisait souvent sortir seul, et m'échappant comme un voleur je m'allais promener dans le parc ou dans la campagne ; mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portais l'agitation des vaines idées qui m'avaient occupé dans le salon ; le souvenir de la compagnie que j'y avais laissée m'y suivait, dans la solitude, les vapeurs de l'amour-propre et le tumulte du monde ternissaient à mes yeux la fraîcheur des bosquets et troublaient la paix de la retraite. J'avais beau fuir au fond des bois, une foule importune me suivait partout et voilait pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales et de leur triste cortège que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.»

-C'est son amour-propre qui lui rendit particulièrement pénible les attaques de ses persécuteurs : «De quelque façon que je m'y sois pu prendre l'amour-propre alors fait son jeu. La haine et l'animosité que je vois dans leurs cœurs à travers cette grossière enveloppe déchirent le mien de douleur ; et l'idée d'être ainsi sottement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très puéril, fruit d'un sot amour-propre dont je sens toute la bêtise mais que je ne puis subjuguier. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards insultants et moqueurs sont incroyables. Cent fois j'ai passé par les promenades publiques et par les lieux les plus fréquentés dans l'unique dessein de m'exercer à ces cruelles bordes ; non seulement je n'y ai pu parvenir mais je n'ai même rien avancé, et tous mes pénibles mais vains efforts m'ont laissé tout aussi facile à troubler, à navrer, à indigner qu'auparavant.»

-Si, après avoir souffert de ses persécuteurs, il a, en étant revenu à ce qu'il appelle alors «amour de moi-même», «retrouvé la paix de l'âme et presque la félicité», comme il sent son «cœur murmurer encore», il découvre que c'est encore à cause de son «amour-propre».

- L'amour-propre est condamné : «Dans quelque situation qu'on se trouve ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait et que la raison parle elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous, car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne sont rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices, ne sont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure que le mal même et non pas l'intention, pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder.»

- Est donc opposée à l'amour-propre «l'estime de soi-même», qui est d'ailleurs célébrée : «L'estime de soi-même est le plus grand mobile des âmes fières ; l'amour-propre, fertile en illusions, se déguise et se fait prendre pour cette estime ; mais quand la fraude enfin se découvre et que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès lors il n'est plus à craindre et quoiqu'on l'étouffe avec peine on le subjugué au moins aisément.»

Apparaît pleinement légitime l'«amour de soi» qui répond au désir de l'être humain de satisfaire ses besoins naturels pour rester en vie ; qu'on peut assimiler à une sorte d'instinct de survie ; qui est donc un affect primitif, un rapport intrinsèque, bon, naturel, universel (aucun être humain n'y échappe car,

comme il en va de sa survie, il est contraint d'assurer le soin de sa personne) et innocent ; qui est la source d'un contentement que nul ne peut ôter.

Au contraire est condamnable l'«amour-propre», qui est un rapport extrinsèque, né de la rencontre, dans la société, de l'individu avec d'autres humains auxquels il est amené à se comparer pour convoiter ce qui représente le prestige (la richesse, le savoir, la beauté, le talent, etc.) pour se livrer à une compétition avec eux ; cet égoïsme capricieux, qui fait obstacle à la générosité naturelle, est donc artificiel, produit par la civilisation, par la culture,; de ce fait, il était, aux yeux de Rousseau, un sentiment mauvais, amoral, répréhensible, car le paraître se substituant désormais à l'être, l'individu dénaturé est porté à tout sacrifier à l'image qu'autrui se fait de lui, .devient bientôt, du fait de l'irréparable opacité qui corrompt la relation sociale, esclave du jugement des autres, est prêt à tout, à la haine, à la vengeance.

* * *

Conclusion

La "Huitième promenade", où Rousseau reprend son examen de lui-même en s'abandonnant encore à son invétéré égocentrisme ; où il se penche de nouveau sur son passé, sur le complot universel dont il se dit victime, affirme que, après avoir d'abord essayé de se défendre, il a trouvé le repos en se résignant et en étouffant les derniers sursauts de son amour-propre. Et cela l'amène à ce qui fait l'intérêt de ce texte : la distinction entre l'amour-propre et l'amour de soi, qui est capitale dans son œuvre.

'Neuvième promenade'

Texte de quinze pages

Rousseau déclare d'emblée : «*Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme*» car «*tout est sur la terre dans un flux continu*». Il indique que ce qui l'a «*le plus contenté*» est «*une suite naturelle du pouvoir des sensations sur [ses] sentiments internes*».

Puis il raconte qu'un visiteur lui a lu l'éloge de Mme Geoffrin par d'Alembert. Comme il y était mentionné qu'elle considérait «*que ceux qu'on mène au gibet ou à la roue [...] conviendraient qu'ils n'avaient pas aimé les enfants*», il avait compris que cela «*n'avait pas été mis sans dessein*». Il rappelle alors qu'il avait «*mis [ses] enfants aux Enfants-Trouvés*», abandon au sujet duquel il allègue plus loin qu'il avait voulu leur épargner «*une destinée [...] mille fois pire*», car «*leur mère [...] les aurait gâtés et [...] sa famille [...] en aurait fait des monstres*». Il rappelle encore que, en conséquence, on avait considéré qu'il était un «*père dénaturé*», et qu'il haïssait «*les enfants*». Pour lui, cela prouve que «*l'industrie humaine sait changer les choses du blanc au noir*», car il affirme «*que jamais homme a plus aimé que [lui] à voir de petits bambins folâtrer et jouer ensemble*». Il évoque la visite des deux «*plus jeunes enfants de [son] hôte*», M. du Sousoi, qui «*étaient venus [l'] embrasser de bon cœur*», malgré sa «*vieille figure*», et auxquels il avait «*rendu si tendrement leurs caresses*».

Il affirme que sa «*connaissance du cœur humain*» a progressé grâce à l'observation des enfants qui lui ont révélé «*les premiers et vrais mouvements de la nature*». Il prétend avoir «*écrit expressément pour*» eux, et l'avoir fait avec «*un meilleur discernement et un choix d'expressions plus justes*». Revenant sur sa crainte de leur donner «*de la gêne ou du dégoût*», et sur le «*plaisir*» qu'il éprouva «*à caresser les petits du Sousoi*», il assure «*qu'ils ne parurent ni se déplaire ni s'ennuyer avec [lui].*»

Il s'engage dans des «*exemples*» de sa «*bienveillance*» à l'égard des enfants :

-Lors d'une promenade qui l'avait mené au «*village de Clignancourt*», comme il marchait «*distrain et rêvant sans regarder autour de [lui]*», il se sentit «*saisir les genoux*» par «*un petit enfant de cinq ou six ans*» qui le regardait «*d'un air si familier et si caressant*» ; il se montra ému, exubérant dans ses manifestations d'affection ; mais il continua sa route. Toutefois, pris de regret, pensant qu'il y avait là «*une sorte d'inspiration qu'il ne fallait pas dédaigner*», il revint sur ses pas, multiplia à nouveau les manifestations d'affection, se prépara à aborder son père. Mais il prit la fuite en apercevant ses

regards inamicaux, après qu'un homme de mauvaise mine lui ait parlé à l'oreille, un homme dans lequel il crut voir «une de ces mouches qu'on tient sans cesse à [ses] trousses», ce qui «changea toutes [ses] dispositions». S'il repassa «plusieurs fois par Clignancourt, il n'a «plus revu ni lui ni le père».

- Un dimanche, étant allé dans le bois de Boulogne avec sa «femme», il avait vu «une vingtaine de petites filles» «conduites par une manière de religieuse» ; comme elles furent alléchées par des «oublies» dont le marchand avait aussi un «tourniquet» qui permettait d'en gagner, il avait payé pour chacune d'elles, et demandé au marchand de faire «tomber autant de bons lots qu'il pourrait» ; ainsi, «il y eut tout près d'une centaine d'oublies distribuées», en s'assurant que «le partage devint presque égal, et la joie plus générale».

- Alors qu'il était dans la résidence, à la campagne, d'un aristocrate ; que les «messieurs» et les «dames» étaient allés dans «une foire», s'étaient mêlés aux «manants», et leur avaient jeté des «pains d'épice», ce qui avait provoqué une folle ruée ; pour sa part, après avoir fait «comme les autres par mauvaise honte», il alla se «promener seul», et vit «cinq ou six Savoyards» tentés par de «chétives pommes» qu'il acheta pour les leur offrir.

Il en vient à comparer «cet amusement», les «goûts sains» et les «plaisirs naturels», avec les «tristes plaisirs» que «fait naître l'opulence» ; à préférer «les fêtes du peuple» mais pas celles qu'on a en France, celles qu'on a «à Genève et en Suisse», fêtes qu'il se contente toutefois de regarder ; à opposer «la joie innocente» à «la cruelle et moqueuse joie». Il constate que ce qui lui donne une «espèce de volupté» est «moins [...] un sentiment de bienfaisance que [...] le plaisir de voir des visages contents», plaisir «de sensation» qui est renforcé par «l'imagination». De ce fait, il est «toujours trop affecté des objets sensibles», et ne peut s'«y dérober autrement que par la fuite». En effet, il aime «la solitude» qu'il trouve à «la campagne» où il se plaît à «regarder les petits manèges» des villageois, tout en croyant bien vite qu'ils auraient été montés contre lui.

L'auraient été aussi les vieillards des Invalides qui, alors qu'ils étaient auparavant polis avec lui, lui montraient désormais «la plus violente haine». Mais, «comme [ses] sentiments pour eux ne dépendent pas des leurs pour [lui]», il garde son «respect» pour «ces anciens défenseurs de la patrie», et s'attache à celui qui «ne montre aucune aversion». C'est ainsi que, se rendant à l'île aux Cygnes, et ayant rencontré «un pauvre vieux invalide» qui lui parut «homme de sens et de mœurs», il conversa avec lui qui avait un «ton ouvert et affable» ; il apprit ainsi «qu'il arrivait tout nouvellement de province», et n'était donc pas encore monté contre lui. Il lui paya son «passage» mais n'osa pas lui donner de l'argent pour qu'il s'achète du tabac, au nom de ses «principes» et du fait de la «honte» qui souvent l'empêcha «de faire de bonnes actions» ; il «se consola» en pensant qu'il avait évité de mêler «aux choses honnêtes un prix d'argent».

Enfin, il termine en édictant cette règle de conduite : «Il faut s'empresser de secourir ceux qui en ont besoin, mais dans le commerce ordinaire de la vie laissons la bienveillance naturelle et l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal et de mercantile ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer.» ; en reprochant aux Hollandais leur cupidité, et à l'Europe son manque d'hospitalité ; en exprimant sa satisfaction d'appartenir à «l'humanité».

Analyse

LA FORME

Rousseau usa d'un lexique qui présente un grand nombre de mots et d'expressions qui peuvent étonner, souvent parce qu'ils sont anciens : «accoutumé» («habitué») - «affectation» («hypocrisie») - «affecté» («touché») - «affliger» («attrister», «accabler») - «aise» dans «pleurer d'aise» («pleurer de plaisir»), dans «ravi d'aise» («très heureux») - «à l'ordinaire» («le plus souvent») - «animosité» («antipathie», «haine») - «art» («habileté») - «aspect» («spectacle») - «assertion» («affirmation», «thèse») - «aversion» («grande répugnance», «violente répulsion») - «babiller» («parler beaucoup d'une manière enfantine») - «baissé» («descendu», «couché») - «bambin» («enfant de deux à quatre ans») - «billet blanc» (dans une loterie, «billet perdant») - «bonne» («employée de maison») - «brèche» («ouverture dans un mur») - «cabrer quelqu'un» («l'amener à s'opposer, à se braquer») -

«*caduc*» («qui touche à sa fin») - «*chaîne*» («succession d'éléments liés les uns aux autres») - «*chétif*» («petit», «piteux») - «*chimère*» («vaine imagination») - «*commerce*» («relation avec une personne») - «*compagnie*» («réunion de personnes qui ont quelque motif de se trouver ensemble») - «*concert*» dans «*de concert*» («en accord») - «*concorde*» («bonne entente») - «*consigner*» («rapporter par écrit») - «*contristé*» («attristé», «affligé») - «*couvert*» («logement où l'on est protégé des intempéries») - «*couvrir*» («cacher», «voiler») - «*déchirant*» («qui émeut fortement») - «*dégénérer*» («perdre ses qualités», «se transformer en quelque chose de pire») - «*dénaturé*» («qui a perdu les caractères considérés comme naturels chez l'être humain») - «*désintéressé*» («qui n'est pas fait par intérêt personnel») - «*dessein*» dans «*sans dessein*» («sans intention précise», «par hasard») - «*disparité*» («absence d'accord», «différence») - «*disposition*» («état d'esprit») - «*disputer*» («discuter») - «*docteur*» («érudit», «savant») - «*doctoresse*» («femme savante») - «*dolent*» («mou», «indolent») - «*dragon*» («gardien vigilant et intraitable») - «*écoutant*» («auditeur») - «*écu*» («monnaie qui, à l'origine, portait sur une de ses faces l'écu du roi de France») - «*égard*» dans «*à mon égard*» («à mes yeux») - «*embarrassé*» («gêné dans ses mouvements») - «*enfant*» (adjectif : «enfantin», «puénil») - «*enseigne*» («panneau indicatif») - «*entrailles*» («partie la plus profonde, la plus intime, de quelqu'un») - «*espièglerie*» («action gaie et/ou malicieuse») - «*s'estropier*» («se blesser un membre») - «*état*» («situation») - «*s'évaporer*» («se dissiper», «s'évanouir») - «*expansif*» («qui se dilate») - «*faste*» («déploiement de solennité et de magnificence») - «*fléau*» («instrument servant à battre les céréales») - «*folâtrer*» («s'amuser», «batifoler») - «*fort*» dans «*l'eau était forte*» («puissant», «violent») - «*franchise*» («spontanéité», «sincérité») - «*frustré*» («privé de») - «*gêne*» («difficulté») - «*gibet*» («potence où l'on exécute les condamnés à la pendaison») - «*gradation*» («progression par degrés successifs») - «*gré*» dans «*savoir gré*» («être reconnaissant») - «*grognard*» («grognon», «bougon») - «*gueux*» («personne qui est réduite à mendier pour vivre») - «*guinguette*» («café populaire où l'on danse, le plus souvent en plein air») - «*homme de sens*» («homme de bon sens») - «*homme de mœurs*» («homme de bonnes mœurs») - «*honnête*» («poli») - «*honnêteté*» («politesse où entre de l'affabilité, de l'obligeance») - «*imposer*» dans «*en imposer*» («faire une forte impression») - «*incognito*» («anonymat») - «*industrie*» («ingéniosité», «savoir-faire») - «*instructions*» («directives») - «*inventaire*» (Rousseau fit l'erreur des gens du peuple qui employaient ce mot à la place d'«éventaire») - «*jaquette*» («robe portée par les petits garçons avant leur première culotte») - «*jaser*» («bavarder») - le mot est encore en usage au Québec) - «*justice*» dans «*rendre la justice à quelqu'un*» («reconnaître ses mérites») - «*liard*» («monnaie de cuivre qui valait trois deniers ou le quart d'un sou») - «*lieu*» dans «*avoir lieu de*» («avoir des raisons de») - «*louis*» («monnaie d'or valant vingt-quatre livres») - «*lumières*» («ce qui éclaire l'esprit») - «*maintien*» («manière de se tenir manifestant les habitudes, le comportement social de quelqu'un») - «*malignité*» («action méchante») - «*manant*» (péjorativement : «*paysan*», «rustre») - «*manège*» («façon de se comporter») - «*maussade*» («triste») - «*mauvaise honte*» («timidité») - «*mercantile*» («attaché à l'argent») - «*mouche*» («espion», «mouchard») - «*mouvement*» («impulsion qui pousse à agir d'une certaine façon») - «*nature*» («principe qui préside à l'organisation du monde») - «*naturel*» («ensemble des caractères physiques et moraux qu'un individu possède en naissant») - «*navrer*» («blesser») - «*néologisme*» («tendance fautive à abuser des mots nouveaux») - «*nouvellement*» («depuis peu») - «*nul*» («réduit à rien») - «*objet*» («toute chose, y compris les êtres animés, qui affecte les sens et, spécialement, la vue») - «*opulence*» («grande richesse») - «*oracle*» («opinion exprimée avec autorité») - «*oublie*» («mince gaufre qu'on cuit entre deux fers et qu'on roule ordinairement en cornet») - «*oublieur*» («marchand d'oublies» qui se signalait par son «tambour» et son «tourniquet») - «*pain de Nanterre*» («brioche comportant huit petites bosses») - sa tradition datait de l'an 451 quand l'archidiacre d'Auxerre en apporta à Geneviève, la sainte patronne de Nanterre ; elle fut en vogue du XVI^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale) - «*pain d'épice*» («gâteau au miel aromatisé avec diverses épices») - «*partager à quelqu'un*» («posséder en commun avec quelqu'un») - «*passer l'eau*» («la traverser») - «*payer*» («rembourser», «compenser») - «*physionomie*» («ensemble des traits du visage») - «*pièce*» («ouvrage littéraire ou musical») - «*placage épisodique*» («partie ajoutée à une œuvre») - «*pratique*» («clientèle») - «*prévenir*» («précéder») - «*prospérité*» («période où l'on est riche») - «*quelqu'un*» («une personne indéterminée faisant partie d'un ensemble déterminé») - «*raccommoder*» («réparer») - «*rébarbatif*» («qui rebute par un aspect rude, désagréable») - «*rebuter*»

(«repousser avec dureté») - «*rechigner*» («exprimer sa mauvaise humeur, sa répugnance») - «*rêver*» («songer») - «*relier des tonneaux*» («y mettre ou remettre des cercles qui serrent les douves») - «*repoussant*» («hostile») - «*roue*» («instrument de supplice sur lequel étaient rompus les membres du condamné qui y était attaché») - «*rudoyer*» («traiter sans ménagement») - «*ruminer*» («repasser une chose dans son esprit») - «*sans façon*» («sans cérémonie», «avec simplicité») - «*simagrée*» («comportement affecté destiné à attirer l'attention») - «*sol*» («sou», «monnaie valant le vingtième de la livre») - «*soutenir*» («subir sans fléchir») - «*tournoiement*» («loterie dans laquelle on fait tourner une aiguille sur un cadran où sont inscrits des chiffres», ce qu'on appelait aussi «roue de fortune») - «*tourneure*» («artifice», «stratagème») - «*tout au pis*» («tout au moins») - «*trame*» («tissu» et, de là : «intrigue», «complot») - «*transport*» («forte émotion») - «*trafiquer*» («faire commerce de quelque chose en faisant des profits illicites») - «*transport*» («grande émotion») - «*travesti*» («transformé») - «*urbanité*» («politesse où entre beaucoup d'affabilité naturelle et d'usage du monde») - «*vénal*» («qui se laisse acheter au mépris de la morale») - «*volupté*» («jouissance pleinement goûtée»).

La syntaxe aussi est parfois étonnante. On remarque ces constructions propres à la langue ancienne :
 -Des verbes sont suivis de prépositions alors qu'ils ne le sont pas aujourd'hui : «*aimer à voir*» - «*espérer de*» - «*écouter d'un sérieux*».

-Un verbe est employé avec «que» plutôt qu'avec «de» : «*s'embarrasser que*».

- Un verbe aujourd'hui transitif est employé intransitivement : «*lui aider*» [forme encore en usage au Québec].

- Rousseau utilise ces formulations aujourd'hui désuètes : «*la différence qu'il y a des [...] à [...]*» - «*quand même je*» («même si je») - «*rapport à moi*».

- Selon un usage du temps, il plaça devant le verbe dont il dépendait le pronom complément d'un infinitif : «*j'y puis avoir*».

- Il fait peut-être preuve d'une certaine maladresse dans ces cas : ayant parlé du «*cœur*», il évoque «*une réaction douloureuse*» qui «*finit toujours en le refermant*» (on préférerait : «elle «finit toujours par le refermer» - il parle de «*mettre une pièce de vingt-quatre sols dans la main pour avoir du tabac*» (on préférerait : «pour qu'il puisse s'acheter du tabac»).

-Rousseau employa le présent de narration pour dramatiser le récit de sa rencontre avec l'enfant à Clignancourt : «*Je regarde et je vois...*» - «*Je reviens sur mes pas, je cours à l'enfant, je l'embrasse de nouveau et je lui donne...*»

-Il n'évita pas des répétitions maladroitement :

-On lit : «*la joie [...] les spectateurs [...] la partagèrent, et moi qui partageais à si bon marché cette joie...*»

-Après avoir écrit : «*et filles et garçons de courir, s'entasser et s'estropier*», il reprit ces mots en écrivant : «*des troupeaux d'hommes avilis par la misère s'entasser, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds et couverts de boue?*»

-Il n'évita pas non plus ces pléonasmes : «*petits bambins*», «*consigner dans mes écrits*» - «*la joie et le contentement*» - «*de maux et de peines*» - «*sentiments internes*» [y en a-t-il d'autres?].

Le texte prend parfois un ton oral marquant l'émotion :

-«*Oh ! si j'avais encore quelques moments de pures caresses qui vinsent du cœur...*»

- «*Ah ! je ne serais pas obligé...*»

- Rousseau s'adresse à un interlocuteur : «*Qui croirait que je fus assez enfant pour en pleurer d'aise?*» - «*On rirait si l'on voyait dans mon âme l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espèce que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs.*»

Des tours donnent du relief à l'expression :

-Le redoublement de «*et*» : «*Et pains d'épice de voler à droite et à gauche, et filles et garçons de courir, s'entasser et s'estropier.*»

-L'incise : *«il faut l'avouer»*.

-L'ellipse : *«Plus d'honnêteté, plus de salutations.»*

Rousseau ménagea d'autres effets littéraires :

-Des accumulations :

-*«se précipiter, se battre, se renverser»* ;

- *«courir, s'entasser et s'estropier»*.

-Des antithèses :

-Il reproche à ses ennemis de *«montrer [son] visage au peuple»* et de *«lui masquer [son] nature!»*.

-Il déclare : *«Je ne vois qu'animosité sur les visages des hommes, et la nature me rit toujours.»*

-Il oppose *«la joie innocente»* et *«la cruelle et moqueuse joie»*.

-Une hypallage : Il parle d'*«objets sensibles»*, alors que, en fait, ils affectent sa propre sensibilité.

-Des hyperboles :

-Il proclame : *«Je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer et jouer ensemble [...] avec un intérêt que je ne vois partager à personne.»* - *«Je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien»*.

-Il considère que s'abstenir d'*«importuner»* les enfants est un *«sacrifice»*.

- Il prétend que ses enfants auraient eu *«une destinée mille fois pire»* s'ils avaient été laissés au soins de la famille Levasseur ; elle en aurait fait *«des monstres»*.

-Il ajoute : *«Ce que Mahomet fit de Séide n'est rien auprès de ce qu'on aurait fait d'eux à mon égard»* ; il faut savoir que Séide est le nom, constitué à partir de celui de Zayd ibn Hārīṭa, affranchi et fils adoptif de Mahomet, que Voltaire avait donné à un personnage de sa tragédie, *'Mahomet'* (1742), où il est un serviteur fanatique, aveuglément dévoué à son maître au point de commettre un crime.

-Il affirme encore : *«Je sais bien que nul père n'est plus tendre que je l'aurais été pour eux.»*

- Il reconnaît : *«Je serais bien plus à mon aise devant un monarque d'Asie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.»*

- Il s'exclame : *«Que l'"Héloïse" et l'"Émile" fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimait pas les enfants»* *«serait assurément la chose du monde la plus incroyable»*.

-Il se dit réduit à *«chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui [lui] est désormais refusé parmi les humains.»*

- Devant le regard du fils du tonnelier, *«ses entrailles s'émurent»*.

-À la religieuse qui accepta de *«tirer à son tour»*, il sut *«un gré infini»*.

- Entre les petites filles, *«il y eut des disputes qu'on porta devant [son] tribunal»*.

- Les *«deux ou trois liards»* des Savoyards n'auraient pu *«faire une grande brèche aux pommes»* mises en vente.

-Il eut *«alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme.»*

-Le spectacle des fêtes populaires peut le *«déchirer de douleur et d'indignation»*.

-On lui fait un *«salut»* que son *«cœur»* *«rendait au centuple.»*

- Les vieillards des Invalides, ayant reçu des *«instructions communes»*, en sont venus à avoir *«un air repoussant»*, *«un regard farouche»*, à *«couvrir leur animosité d'un masque ricaneur et traître»*, à lui montrer *«la plus violente haine»*, *«leur fureur»*.

-Il se plaint de *«l'excès de [sa] misère»*.

-Il pleure *«d'aise»*.

-Il meurt *«d'envie»*.

-Il se voit *«le jouet de tous ceux qui [l'] entourent»*.

-Des métaphores :

-Il évoque «*les nuages de la vie*», les épreuves dont elle est traversée.

-Il se plaît à «*caresser une idée*».

-Il feint d'admirer «*avec quel art l'industrie humaine sait changer les choses du blanc au noir*».

Les deux couleurs sont opposées du fait de la valeur symbolique qu'on leur donne en Occident : le noir est la couleur la plus négative, car elle est celle de la nuit, donc le symbole de tout ce qu'on ne voit pas ou qui est caché, du mystère, de l'inconnu, et encore de l'austérité, de la rigueur, de l'autorité, de la tristesse, du désespoir, de la peur, de la solitude et de la mort ; au contraire, le blanc représente le jour, la pureté, la simplicité, l'innocence, la nouveauté, la paix.

-Ses «*observations*» des enfants lui ont fait «*acquérir*» des «*lumières*», des connaissances.

- Pour les Savoyards qui sont à la foire, «*l'inventaire*» de la marchande de pommes était «*le jardin des Hespérides*», car, dans la mythologie grecque, les Hespérides étaient des nymphes qui résidaient dans un verger fabuleux situé à la limite occidentale du monde.

-La vendeuse était «*le dragon qui le gardait*», cet animal fabuleux désignant traditionnellement un surveillant vigilant et intraitable.

-Il est amusé par la «*comédie*», mais lui donne son «*dénouement*».

-Il se voit «*le jouet de tous ceux qui [l'] entourent*», considère qu'il leur est complètement soumis.

-Des personnifications : Il mentionne «*le regard de la bienveillance*», «*la joie innocente*» et «*la cruelle et moqueuse joie*».

* * *

LE FOND

La «*Neuvième promenade*» commence par un préambule où Rousseau voulut suivre l'habitude qu'avaient alors les conteurs moralistes (en particulier l'abbé Prévost dans son journal «*Le pour et contre*») de faire précéder les anecdotes qu'ils racontaient de réflexions qu'elles devaient illustrer. Il parle donc alors de la fragilité du «*bonheur*» («*Le bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme [...] J'ai vu peu d'hommes heureux, peut-être point.*») et du pouvoir des «*sensations sur ses sentiments internes*»

Mais il faut constater que la suite du texte, qui donne un nouvel et remarquable exemple des associations d'idées qui, de façon inopinée, pouvaient sensibiliser Rousseau, n'a aucun rapport avec ce début. En effet, après la mention d'un texte où il a vu un reproche de son abandon de ses enfants, une lumière s'étant alors allumée en lui, et lui ayant imposé le thème d'une méditation nouvelle qui n'avait pas été prévue à l'origine, il entreprend de prouver son intérêt et même sa bonté pour certains autres enfants ou pour un vieillard, en un mot sa sociabilité, par le souvenir des douces et pures émotions qu'il a éprouvées à différentes occasions. Celles-ci sont évoquées dans un enchaînement, dont il marque lui-même la liberté : «*Ceci me rappelle un autre amusement à peu près de même espèce dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin.*» Il reste que c'est avec un art très délicat qu'il nous offre des historiettes qui peuvent passer pour des modèles du genre, de petites comédies morales.

Cependant, il procède non sans que se présentent de nombreux sauts de la pensée ; ainsi, alors qu'il parlait de ses promenades à la campagne autour de Paris, il évoque celles qu'il faisait aussi «*aux Invalides*» (avec une digression sur «*ces groupes de bons vieillards*», l'allusion à «*Lacédémone*» et la citation de la «*Vie de Lycurgue*» de Plutarque) ou «*autour de l'École militaire*».

On peut distinguer les thèmes suivants :

Les jugements sur différentes nations :

Le texte où Rousseau a vu un reproche de son abandon de ses enfants lui a pourtant été lu, tout récemment, par un visiteur qu'il pouvait considérer comme un ami. En effet, ce «*M.P.*» ricanant serait Pierre Prévost [1751-1839], un Suisse qui était alors, à Paris, précepteur dans la famille Dellesert (des parents de Rousseau), et qui lui rendait souvent visite.

Or on constate que Rousseau, pourtant réfugié à Paris après avoir été chassé de Suisse, se permet un tableau critique de la France : «*Cette nation qui se prétend si gaie montre peu cette gaieté dans ses jeux*» ; il a vu, dans les «*ginguettes*», le «*menu peuple*», mais «*ses danses étaient si maussades, son maintien si dolent, si gauche, que [il en sortait] plutôt contristé que réjoui*» ; au contraire, «*à Genève et en Suisse, où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités, tout respire le contentement et la gaieté dans les fêtes, la misère n'y porte point son hideux aspect, le faste n'y montre pas non plus son insolence ; le bien-être, la fraternité, la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir, et souvent dans les transports d'une innocente joie, les inconnus s'accostent, s'embrassent, et s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour.*»

À la fin, il vilipende aussi les Hollandais : «*On dit qu'en Hollande le peuple se fait payer pour vous dire l'heure et pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprisable peuple que celui qui trafique ainsi des plus simples devoirs de l'humanité.*» Si cette réputation de cupidité était répandue, en cédant ainsi à la rumeur publique, il n'évita donc pas de tomber dans une de ces calomnies dont il disait pourtant tant souffrir lui-même !

Et, en veine de causticité, il s'en prit encore à l'Europe «*où l'on vend l'hospitalité*», ce qui était aussi un thème commun à l'époque, Voltaire ayant indiqué, dans "*Candide*", qu'en Eldorado «*toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement*».

L'éloge de Mme Geoffrin

Le texte lu par «*M.P.*» avait été écrit à la suite du décès de cette grande bourgeoise (1699-1777) qui tenait un salon où elle recevait ministres, ambassadeurs, gens de lettres, artistes, hommes d'affaires, étrangers en poste ou de passage à Paris.

Rousseau la qualifie de «*femme estimable*», mais n'apprécie toutefois pas, ce qu'on sait par ailleurs, qu'elle ait dit : «*Je voudrais qu'on fit une question à tous les malheureux qui vont subir la mort pour leurs crimes [d'où les mentions, par Rousseau, du «gibet», de «la roue», des «images de supplice et de malfaiteur»] : avez-vous aimé les enfants? Je suis sûre qu'ils répondraient que non.*» Il crut y sentir une allusion détournée à l'abandon de ses enfants, et sa vive réaction lui remit la plume en main.

Surtout, cet éloge de Mme Geoffrin (plus exactement, une "*Lettre à M. Condorcet*" écrite au moment de la mort de cette femme, le 6 octobre 1777) était l'œuvre de d'Alembert, un des auteurs de l'"*Encyclopédie*" qui avait été un de ses amis, avant de devenir, à ses yeux du moins, un ennemi (c'est pourquoi la lecture «*fut précédée de longs et grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette pièce et sur les badins jeux de mots dont elle était remplie*», la langue du philosophe, qui soignait toujours son style, manquant parfois de simplicité) ; comme, à lui «*à qui on cache tout*», on avait apporté «*cette brochure*» Rousseau imagina que, dans l'éloge, était glissée une perfide allusion à son propre cas, que son compatriote aussi voulait le tourmenter à propos de...

Son abandon de ses propres enfants

Au "*Livre septième*" de ses "*Confessions*", Rousseau avait bien avoué que, sa compagne, Thérèse Levasseur étant enceinte, on lui avait indiqué le moyen de s'«*en tirer*», d'éviter tout «*embarras de marmaille*», qui était de confier le nouveau-né à l'hospice des "Enfants-Trouvés", et qu'il l'avait donc fait en 1746, pour ensuite remédier, quatre autres fois, à «*même inconvenient*» par «*même*

expédient», ce qui était bien reconnaître qu'il n'avait agi ainsi que pour une raison strictement financière.

Cela ne l'empêche pas de justifier ici cet abandon de ses enfants en prétendant avoir voulu leur épargner «une destinée [...] mille fois pire», car, allègue-t-il, «plus indifférent sur ce qu'ils deviendraient et hors d'état de les élever moi-même, il aurait fallu, dans ma situation, les laisser élever par leur mère qui les aurait gâtés, et par sa famille, qui en aurait fait des monstres. Je frémis encore d'y penser.» Et il faut remarquer qu'il ne pouvait alors avoir en vue ses «ennemis» puisqu'il n'en avait pas encore ! Devant une telle défense, on peut se demander pourquoi le futur auteur du traité d'éducation qu'est "*Émile*" n'a pas pensé s'occuper de leur éducation, d'autant plus que, de l'un à l'autre, il aurait pu améliorer sa méthode pédagogique ! Il aurait alors vraiment pu voir, plusieurs fois, «le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le [sien]». Il affirme encore : «Je sais bien que nul père n'est plus tendre que je l'aurais été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.» Quand il se vante d'élans de générosité à l'égard d'enfants rencontrés par hasard, on ne peut s'empêcher de penser qu'il aurait pu déployer une longue mais discrète générosité en se consacrant à l'entretien de ses propres enfants !

Ici, il s'emploie à assurer de...

Son intérêt pour d'autres enfants

Rousseau dit éprouver beaucoup de tendresse pour les enfants.

Il indique : «*Dans ma jeunesse, je jouais avec les enfants si gaiement et de si bon cœur que je ne songeais guère à les étudier*» ; on pourrait ajouter «et à les faire étudier» puisqu'il connut un échec quand il fut, en 1740, à Lyon, le précepteur des enfants de M. de Mably. D'ailleurs, il reconnaît : «*Je serais bien plus à mon aise devant un monarque d'Asie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.*»

Puis il prétend avoir «*écrit expressément pour*» eux, alors que ce n'est évidemment le cas d'aucun de ses ouvrages, pas même "*Émile*" qui est destiné aux adultes, aux éducateurs et non à leurs ouailles ! prétendant encore que ce sont ses «*observations*» des enfants qui lui avaient fait «*acquérir*» des «*lumières*» «*sur les premiers et vrais mouvements de la nature.*»

De ces enfants qu'il dit aimer, il ne s'occupe toutefois qu'à des moments privilégiés : c'est «*dans la rue et aux promenades*» qu'il aimait «*voir de petits bambins folâtrer et jouer ensemble*» ; il n'était pas question de les avoir continuellement à la maison ! Il ose nous faire savoir que, devant l'air «*si caressant*» du fils du tonnelier, il s'était dit : «*C'est ainsi que j'aurais été traité des miens*», c'est-à-dire de ses enfants, oubliant qu'il aurait dû d'abord les «*traiter*» eux avant de recevoir en retour les marques de leur gratitude. En effet, le reproche qu'il fait à Mme Geoffrin, qui «*s'embarrassait fort peu que les enfants eussent du plaisir avec elle pourvu qu'elle en eût avec eux*», pourrait tout à fait s'appliquer à lui.

Se rappelant un événement survenu tout récemment, il mentionne bien «*le goût qu'il prenait à caresser les petits du Sousois*», et à leur rendre leurs «*caresses*». Il lui procurèrent de «*courts mais doux épanchements de [son] cœur*». Ils lui «*parurent ni se déplaire ni s'ennuyer avec [lui]*», lui montrant «*la joie et le contentement d'être avec [lui]*», même si sa «*figure caduque*» pouvait les «*rebuter*», les «*inquiéter*» ; même s'il statue : «*Les enfants n'aiment pas la vieillesse, l'aspect de la nature défaillante est hideux à leurs yeux, leur répugnance que j'aperçois me navre ; et j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne ou du dégoût. Ce motif n'agit que sur les âmes vraiment aimantes.*» Or ces «*petits*» on peut supposer que leur père les avait envoyés «en service commandé», pour une visite de quelques minutes, qui lui permet pourtant d'oser dire qu'il voit l'un d'eux auquel il se sentait «*attacher [...] par préférence [...] partir avec autant de regret que s'il [lui] eût appartenu.*» Et on ne peut que considérer comme indécentes cette prétention et ce choix d'un enfant au détriment de l'autre !

Sa conduite avec le fils du «*tonnelier*» du village de Clignancourt est à étudier. S'il a d'abord continué son chemin, n'est-ce pas parce qu'il refusait le lien symbolisé par le geste de l'enfant ? Quand son hésitation à se lier s'est transformée en fuite devant un piège, on retrouve le schéma de la "*Sixième promenade*". Il faut remarquer aussi la constance des portraits antithétiques : d'un côté un promeneur

spontané, sensible, impulsif, aimant ; de l'autre des conspirateurs pleins de haine. Des modifications apportées au texte montrent le travail opéré par Rousseau qui a ajouté, d'un côté, des gestes d'affection : «*Je pris l'enfant dans mes bras*», et de l'autre, des traits qui soulignent la permanence du complot, puisqu'il précise qu'on tient «*sans cesse*» des «*mouches*» à ses trousses.

Son délire de persécution

Rousseau avait déjà manifesté sa méfiance exacerbée à l'égard des bonnes manières qui sont, pour lui, un signe d'hypocrisie, une marque assurée de la malignité des autres, dans sa réaction au texte de d'Alembert (il pensa que, «*en l'écrivant*», il «*avait dans le cœur moins d'amitié que de haine*»), dans sa réaction au propos de Mme Geoffrin (il la voit comme un de ces ennemis qui ont profité de son abandon de ses enfants pour faire de lui «*un père dénaturé*» et pour l'accuser «*de haïr les enfants*»), dans sa méfiance à l'égard de «*M.P.*».

On le voit aussi se féliciter de «*plaisirs*» qu'il peut «*dérober à la vigilance de [ses] persécuteurs.*» Ils sont venus troubler son innocence première : «*Je vivais jadis avec plaisir dans le monde quand je n'y voyais dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étais inconnu.*» Mais il avait commis cette grave faute : il s'était «*faufilé parmi les riches et les gens de lettres*», et il sous-entend qu'il avait été perverti par eux. Il rappelle son séjour à «*la Chevrette*», le château de Mme d'Épinay qui lui avait permis d'habiter à proximité, dans l'Hermitage ; il y avait subi «*l'air grognard et maussade des valets qui servent en rechignant*», qui n'aimaient peut-être pas avoir à se soumettre à un invité de leur maîtresse qui n'était en fait qu'un roturier comme eux, qui, pour se les concilier, dut leur donner bien des «*écus*» ; il raconte surtout y avoir vu (on sait que ce fut en 1757) lors d'une fête champêtre où des «*messieurs*» et des «*dames*» s'étaient mêlés aux «*manants*», «*un jeune homme de la compagnie*» jeter à ceux-ci des «*pains d'épice*» pour les amener à se battre et à se ridiculiser. «*Par mauvaise honte*», il avait été «*réduit à partager*» ces «*tristes plaisirs*» où «*l'on s'étourdissait au lieu de s'amuser*», où l'on traitait les gens du peuple avec mépris, avant de ne plus vouloir «*vider [sa] bourse pour faire écraser les gens*». Et il oppose à ces «*tristes plaisirs*» des riches les «*fêtes du peuple*» où il voyait «*des visages gais*», sans toutefois y participer : «*Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes, je n'ai pas besoin d'en être, il me suffit de les voir ; en les voyant je les partage*» ; se contentant d'être spectateur, il se tenait donc à l'écart du «*menu peuple*», n'étant donc pas loin d'être aussi méprisant à son égard que les aristocrates, sa condescendance se révélant encore quand il parle des «*petits manèges*» des villageois, ce qui est d'autant plus étonnant qu'auparavant les paysans étaient, à ses yeux, les seuls êtres intéressants parce que encore proches de la nature, ayant encore en eux une part de la bonté naturelle.

Il reste que ce serait du fait de son désaccord avec eux que Mme d'Épinay et les «*philosophes*» sont devenus ses ennemis, auraient tramé le «*complot*» dont il est obsédé. Son esprit se laissant emporter dans le délire, par bouffées difficiles à combattre, celui qui n'avait été qu'un autodidacte est conduit à afficher à son tour son mépris à l'égard de «*nos savants*», de «*nos docteurs et doctresses*» ; à se dire réduit à «*chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui [lui] est désormais refusé parmi les humains.*»

Surtout, alors qu'il semble bien que, dans la suite de la «*promenade*», il se soit laissé entraîner à des soupçons injustifiés, l'expression du délire paranoïaque s'accroît pour aller jusqu'au ridicule le plus complet. Comme il nous fait partager des angoisses ressenties à diverses occasions, il raconte d'abord avoir vu «*un homme de mauvaise mine qui [lui] parut être une de ces mouches qu'on tient sans cesse à [ses] trousses*», un des mouchards du lieutenant de police, qui étaient vêtus de noir et qui auraient été, selon lui, chargés de le surveiller, parler au tonnelier dont «*les regards*» se seraient «*fixés attentivement sur [lui] d'un air qui n'avait rien d'amical*» ; puis il fait savoir que lui, qui disait tenir à ce que son «*visage*» soit «*inconnu*» mais avait vu ses traits fixés sur des gravures, avait pu croire (car son orgueil était fort grand !), en reprenant le thème du regard malveillant, que bien des gens du peuple pouvaient le reconnaître : ce seraient les vieux soldats logés à l'Hôtel des Invalides de Paris, auparavant polis avec lui, qui désormais le «*voyaient du même œil que fait le public*» («*Je n'étais plus un inconnu pour eux*»), en étant venus à «*couvrir leur animosité d'un masque ricaneur et traître*», à

lui montrer «*la plus violente haine*» ; ce seraient, ce qui est encore plus improbable, les habitants des petits villages des environs de Paris, «*sur les physionomies*» desquels il apercevait, «à [son] passage», un «*changement*» significatif ; ils le détesteraient, alors qu'il faut plutôt penser que, comme les invalides, ils se soient montrés méfiants à l'égard d'un homme pouvant se consacrer si librement et si fréquemment au plaisir de la promenade !

Ses promenades

Elles sont parmi les quelques seules que racontent des textes qui ont pourtant tous reçu le titre de «*promenades*» !

Elles se firent ici selon des itinéraires indiqués avec une assez grande précision, aisément repérables :

- Une promenade menait Rousseau «*du côté de la Nouvelle-France*», une guinguette située au croisement de la rue du Faubourg-Poissonnière et de la rue Montholon actuelle, donc vers l'emplacement de l'actuel square Montholon (André Breton allait mentionner, dans "*Nadja*", ce qui était devenu un café). Poursuivant sa route vers le nord, il ne faisait pas la rude ascension de Montmartre, mais, laissant la colline sur sa gauche, il s'en allait jusqu'au village d'artisans de Clignancourt, d'où il pouvait revenir vers Paris en contournant Montmartre par le nord-ouest. Ce fut ainsi que, deux ans avant la rédaction de la «*promenade*», il rencontra l'enfant de Clignancourt.

- Cinq ans avant la narration, Rousseau était allé «*un dimanche*», donc un jour d'affluence, comme un bon bourgeois, dîner avec sa femme «à la porte Maillot». On sait que c'était chez un traiteur qui était le portier de la grille donnant sur le bois de Boulogne, et qu'il était un habitué du lieu puisqu'un jour où il s'y trouvait avec Bernardin de Saint-Pierre [en atteste un passage des "*Études de la nature*" de ce dernier], le garçon du traiteur vint lui demander des nouvelles de sa femme. Rousseau raconte encore : «*Après le dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette ; là nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre en attendant que le soleil fût baissé pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy.*» Ce fut donc dans les jardins du château de la Muette que les petites filles «*conduites par une manière de religieuse*» étaient venues s'ébattre, et furent si heureuses du tirage et de la distribution des oublies.

- À Paris, il satisfaisait sa passion pour l'herboristerie : «*J'allai faire une course jusqu'à l'École-Militaire comptant d'y trouver des mousses en pleine fleur.*» Il se promenait donc dans les grands espaces libres entourant l'École Militaire et les Invalides. Il aimait également, trouvant comme un substitut à l'île Saint-Pierre, se rendre à l'île des Cygnes, lieu plus solitaire encore, puisqu'il fallait traverser en bac un bras de la Seine car l'île s'étendait à l'emplacement actuel des ports de la Bourdonnais et du Gros-Caillou, approximativement du Champ-de-Mars aux Invalides, c'est-à-dire au nord de ce qu'on appelle actuellement l'allée des Cygnes, au milieu de la Seine. Ce fut ainsi que, au cours de l'année qui précéda la rédaction de la «*promenade*», il rencontra un vieil invalide.

Dans tous les cas, il satisfaisait son amour de la nature : «*Je me hâte de gagner à grands pas la campagne ; sitôt que je vois la verdure, je commence à respirer.*» Et il essayait de manifester :

Les preuves de sa bonté

Rousseau, qui dit que «*le regard de la bienveillance [lui] est désormais refusé parmi les humains*», mais qu'il a pu toutefois en profiter dans «*bien peu d'exemples mais toujours chers à [son] souvenir.*» Et cela en se montrant généreux, la «*bienveillance*» des autres n'étant que la conséquence des manifestations de sa bonté, préoccupation qui se révèle être le véritable objet du texte qui pourrait d'ailleurs enrichir une anthropologie du don.

S'il regrette : «*Depuis mes malheurs je n'ai plus avec eux [les enfants] la même familiarité*» ; s'il attribue la répulsion qu'ils pourraient éprouver à son grand âge : «*Les enfants n'aiment pas la vieillesse, l'aspect de la nature défaillante est hideux à leurs yeux, leur répugnance que j'aperçois me navre.*», la "*Neuvième promenade*" chante pourtant une innocence retrouvée au sein de groupes d'enfants, donc des êtres qui, pour lui, ne sont pas encore corrompus, beaucoup plus indifférents aux stratifications sociales et, partant, à la honte ou à l'orgueil qu'elles provoquent. Ce sont :

-D'une part, «*une vingtaine de petites filles conduites par une manière de religieuse*» dans l'épisode des «*oublies*», où il décrit avec beaucoup de précision le procédé par lequel on pouvait les tirer (le marchand disposait d'un «*tourniquet*») ;

-D'autre part, «*cing ou six Savoyards*». Notons que cette anecdote signale l'émigration saisonnière qui, dès le moyen-âge, conduisit les Savoyards à quitter leur pays pendant les mois d'hiver, quand la rudesse du climat interdisait toute activité à une population agricole ; les hommes des villages se faisaient colporteurs, et se dirigeaient vers les pays rhénans, puis, à partir de 1750 vers la France, surtout Paris et Lyon. Ensuite, la mode des cheminées permit aux enfants de devenir ramoneurs car, du fait de leur physique menu, ils pouvaient s'y introduire. Déjà, Voltaire avait évoqué «*ces honnêtes enfants, qui de Savoie arrivent tous les ans, et dont la main légèrement essuie les longs canaux engorgés par la suie*». En 1789 allait être donnée la comédie de Nicolas Dalayrac «*Les deux petits Savoyards*». Dans la littérature française du XIXe siècle, des récits moralisants pleins de larmes et de bons sentiments, ou des enquêtes sociales développèrent le thème du petit ramoneur qui, s'il est jeune, pur et joyeux, mène une vie d'adulte, travaille à l'âge des jeux. Les écrivains retinrent surtout le pittoresque du personnage :

-Dans «*La peau de chagrin*», Balzac écrit : «*Le corps brun de suie, les vêtements déguenillés, tendit la main à cet homme pour lui arracher ses derniers sous. À deux pas du petit savoyard, un vieux pauvre honteux, maladif, souffreteux, ignoblement vêtu d'une tapisserie trouée lui dit d'une grosse voix sourde : "Monsieur, donnez-moi".*»

-Dans ses «*Mémoires d'outre-tombe*», Chateaubriand raconta cette rencontre : «*"Un petit sou, Monsieur, s'il vous plaît ! - Voilà ce que m'a chanté, au retour de ma course, un petit savoyard arrivé tout juste à Reims. - Et qu'es-tu venu faire ici? - lui ai-je dit - Je suis venu au sacre, Monsieur. - Avec ta marmotte? - Oui, Monsieur."*»

-Dans «*Les misérables*», Victor Hugo évoqua «*un jeune savoyard courant le pays, et cherchant des cheminées à ramoner ...*».

-Dans «*Les dieux ont soif*», Anatole France montra «*sous un arbre un petit savoyard en guenilles, coiffé d'un bonnet noir, faisait danser une marmotte au son aigre de sa vielle*».

Rousseau montre son souci d'observer, pour chacun des dons qu'il a faits, un certain caractère rituel qui témoigne d'un respect pour la dignité des enfants, s'opposant d'ailleurs en tout point à l'épisode des «*pains d'épice*» jetés aux «*manants*» ainsi réduits à la condition de sous-hommes. Il indique que, en juge équitable, en «*deus ex machina*» bienveillant, qui renverse les barrières néfastes dressées par l'argent, il veilla à ce que «*le partage devint presque égal, et la joie plus générale*», ce qui était bien conforme à ses idées.

Il faut aussi remarquer le comportement de Rousseau avec la religieuse qui accompagnait les petites filles. Acceptant de déroger aux convenances qui, en toute logique, devaient plutôt lui interdire de se livrer à un tel amusement, elle aurait pu rejeter «*dédaigneusement [son] offre*» de «*tirer à son tour*» pour obtenir elle aussi des «*oublies*» ; par là, elle témoigna à Rousseau de la reconnaissance.

Il aurait aussi voulu faire preuve de générosité à l'égard de l'invalidé. S'il fut charmé, ému, attentionné, sa timidité l'a empêché de lui faire l'aumône, cette rencontre illustrant bien ses aspirations contradictoires : sa sympathie naturelle pour les gens et la timidité qui le rendait si maladroit en leur compagnie. Et il se console vite en justifiant son attitude par une généralisation sur l'argent dégradant.

Réfléchissant sur son comportement, il considère que «*l'espèce de volupté*» qu'il goûtait en étant généreux «*consistait moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contents*». Dans l'éloge qu'il fait de ces quelques accès de sa générosité, elle paraît quelque peu ostentatoire puisqu'il se réjouit de la présence de «*spectateurs*» de son cadeau aux Savoyards.

Il prétend aussi qu'ils furent même pour lui «*un plaisir désintéressé qui ne dépend pas de la part*» qu'il pouvait y avoir, émettant d'ailleurs cette maxime : «*Le vrai plaisir ne se mesure pas sur la dépense et la joie est plus amie des liards que des louis.*» Pourtant, c'est assez vilainement qu'il mentionne le coût de ses actes de générosité, indiquant que :

-«*la fête*» des oublies offertes aux petites filles «*ne fut pas ruineuse [...] trente sols [...] tout au plus [...] pour plus de cent écus de contentement.*»

-avec les Savoyards, il obtint de la joie «*à si bon marché*».

Mais on peut aussi considérer qu'il met ainsi en valeur la dimension antimatérialiste du don, le fait que ce qui importe ressortit surtout à ce que l'on donne de soi, à ce que Mauss allait nommer «l'esprit de la chose donnée» ('*Essai sur le don*').

Il produisit enfin cette maxime : «*Il faut s'empresse de secourir ceux qui en ont besoin, mais dans le commerce ordinaire de la vie laissons la bienveillance naturelle et l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal et de mercantile ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer.*»

En fait, Rousseau ne fit que pour poursuivre...

Son autocélebration

À son habitude, il affecte de se dénigrer quelque peu :

-«*Je n'eus jamais ni présence d'esprit ni facilité de parler.*»

- «*Cette gêne extrême et l'inaptitude que je me sens me trouble, me déconcerte et je serais bien plus à mon aise devant un monarque d'Asie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.*»

-«*La [...] honte [...] m'a souvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auraient comblé de joie et dont je ne me suis abstenu qu'en déplorant mon imbécillité.*»

- «*Je sentais [...] le besoin de m'écouter.*»

Il se plaint aussi de la «*misère*» de sa sénilité («*L'idée et le mot propre m'échappent*» - «*Depuis mes malheurs ma langue et ma tête se sont de plus embarrassées.*»), tout en admettant : «*Il y a compensation à tout. Si mes plaisirs sont rares et courts je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent que s'ils m'étaient plus familiers ; je les rumine pour ainsi dire par de fréquents souvenirs, et quelque rares qu'ils soient, s'ils étaient purs et sans mélange je serais plus heureux peut-être que dans ma prospérité.*»

Mais, surtout, à son habitude aussi, il se félicite de :

-La primauté, chez lui, de la sensation, notant le «*pouvoir des sensations sur [ses] sentiments internes*». Ainsi, après l'avoir fait en particulier dans la «*Cinquième promenade*», il continuait donc de traiter son thème de la «*morale sensitive*», qui lui faisait chercher à la lumière de ses sensations l'explication de ses goûts et l'indication de la conduite à suivre, trouver la base d'une sagesse pratique.

Disant avoir «*bien réfléchi sur l'espèce de volupté*» qu'il goûtait en étant généreux, il conclut qu'elle était donc «*uniquement de sensation*» ; il précise : «*Si je ne vois la satisfaction que je cause, quand même j'en serais sûr je n'en jouirais qu'à demi*» [ce qui aboutit d'ailleurs à admettre l'exercice d'un simple égoïsme !] ; il signale encore que le «*plaisir de sensation [...] a certainement une cause morale*».

-Sa sentimentalité. L'épisode du fils du tonnelier lui laisse «*un souvenir assez vif mêlé toujours de douceur et de tristesse, comme toutes les émotions qui pénètrent encore quelquefois jusqu'à [son] cœur et qu'une réaction douloureuse finit toujours en le refermant.*» Il termine sur l'expression de cette satisfaction : «*Les petites privations s'endurent sans peine, quand le cœur est mieux traité que le corps.*»

-Sa parfaite transparence : «*Je ne sais rien cacher de ce qui me touche.*»

-Sa magnanimité : il prétend avoir une âme «*où la haine ne saurait pénétrer.*»

-Sa capacité de relativiser : «*Dans l'extrême misère on se trouve riche de peu ; un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le serait un riche en trouvant une bourse d'or.*» - «*La rareté des plaisirs les plus communs est capable d'en augmenter le prix.*»

-Le souci qu'il avait de son «*progrès dans la connaissance du cœur humain*», en fait, de son propre cœur !

-Sa satisfaction d'appartenir à «*l'humanité*» : «*Je suis homme et reçu chez les humains. C'est l'humanité pure qui me donne le couvert.*»

Son égocentrisme est manifeste quand il croit faire un aveu extraordinaire en écrivant : «*Je ne suis à moi que quand je suis seul.*» Il n'y a là rien d'exceptionnel : c'est la situation que connaît tout être qui vit en société, mais qui est capable de s'adapter aux obligations que cela implique, tout en profitant des avantages que cela donne.

D'une façon générale, on constate que Rousseau tient à établir une cohésion parfaite de son «moi» à différents moments de sa vie.

* * *

Conclusion

Dans la «*Neuvième promenade*», où il raconta véritablement des promenades, Rousseau avait été amené, pour se défendre de l'accusation d'avoir abandonné ses propres enfants, de montrer son intérêt sporadique pour d'autres enfants, et de donner des preuves de sa bonté, tout en continuant à se plaindre de la persécution dont il aurait été l'objet, et à s'autocélébrer !

«Dixième promenade»

Texte de trois pages

Rousseau se souvient «*de [sa] première connaissance avec Mme de Warens*», «*premier moment qui décida de [lui] pour toute [sa] vie*». Il s'attendrit sur son souvenir de «*la meilleure des femmes*» et du «*court bonheur de sa vie*» auprès d'elle, alors qu'il ne désirait «*rien que la continuation d'un état si doux*».

Analyse

LA FORME

On remarque, dans le lexique de Rousseau, des mots et des expressions qui peuvent étonner, souvent parce qu'ils sont anciens : «*assujettissement*» («soumission») - «*complaisance*» («disposition à acquiescer aux goûts, aux sentiments d'autrui, pour lui plaire») - «*diversion*» («dérivatif») - «*engager*» («amener quelqu'un à une décision») - «*fondement*» («base») - «*se mettre en état de*» («être capable de») - «*nécessité*» («contrainte inéluctable») - «*prévenir*» («devancer dans l'accomplissement d'une chose») - «*provision*» («réserves intellectuelles ou morales») - «*résoudre*» («décider») - «*souffrir*» («supporter quelque chose de pénible»).

La syntaxe aussi est parfois étonnante. Il faut s'arrêter à ces constructions propres à la langue ancienne : «*il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens.*» - «*se donner des diversions sur quelque chose*» - «*s'il était possible*».

En ce qui concerne le style, il faut regretter des répétitions (Rousseau connut «*cet état délicieux mais rapide*», des jours «*courts et rapides*», «*cet unique et court temps de [sa] vie*», «*ce court mais précieux espace*»). Mais on peut apprécier :

-Des exclamations : «*Ah ! si j'avais suffi à son cœur comme elle suffisait au mien ! Quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble !*»

-Des accumulations, souvent en des groupes ternaires : «*un jeune homme vif, mais doux et modeste*» - «*une femme charmante, pleine de d'esprit et de grâce*» - «*Je fus moi pleinement, sans mélange et sans obstacle*» - «*J'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui*».

-Des antithèses : Rousseau se dit «*presque passif dans une vie aussi orageuse*» - Il statue : «*Le tumulte et le bruit les resserrent et les étouffent, le calme et la paix les raniment et les exaltent.*»

-Des redoublements :

- «*Je fis ce que je voulais faire, je fus ce que je voulais être*».

- «*J'avais désiré la campagne, je l'avais obtenue ; je ne pouvais souffrir l'assujettissement, j'étais parfaitement libre*».

-Des hyperboles :

- «*Dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur pur et plein qui couvre de son charme tout ce mon sort présent a d'affreux.*»

- «*Longtemps encore avant de la posséder je ne vivais plus qu'en elle et pour elle.*»

- «*J'étais parfaitement libre, et mieux que libre, car assujetti par mes seuls attachements.*»

-Des métaphores :

- Rousseau a connu «*une vie orageuse*» ;

- Pour lui, «*les sentiments expansifs et tendres*» sont «*faits pour être l'aliment*» du «*goût de la solitude et de la contemplation*».

-Des personnifications :

-L'âme de Rousseau «*attendait dans une sorte d'impatience...*»

- Il affirme que «*L'amour et l'innocence habitent le même cœur*»,

- que ce «*cœur*» a besoin de cet «*aliment*» que sont «*les sentiments expansifs et tendres*».

Rousseau recourut aussi à sa culture en s'identifiant au «*préfet du prétoire qui disgracié sous Vespasien s'en alla finir paisiblement ses jours à la campagne : "J'ai passé soixante et dix ans sur la terre, et j'en ai vécu sept."*».

LE FOND

Dans la «*Dixième promenade*», Rousseau toucha à ces différents aspects :

Le retour sur le passé

Il reprit différents renseignements qu'il avait déjà donnés dans «*Les confessions*».

Le «*jour de Pâques fleuries*» de 1778, il se rappelle sa rencontre, «*le jour des Rameaux de l'année 1728*», avec Mme de Warens, auprès de laquelle on l'avait envoyé parce que cette nouvelle convertie au catholicisme accueillait de jeunes protestants comme lui.

Il faut remarquer qu'il lui donne «*vingt-huit ans*» alors qu'elle en avait vingt-neuf, étant née en 1699, tandis qu'il prétend qu'il n'en avait «*pas encore dix-sept*», alors que, né le 28 juin 1712, il n'en avait pas seize ; ainsi, si l'une voulait se rajeunir, l'autre avait fini par se croire plus âgé qu'il ne l'était réellement.

Il reste que, poursuivant le rêve poétique qui l'enchantait jusqu'à sa fin, il peut encore s'exalter : «*Ce premier moment décida de moi pour toute ma vie*» - «*Je vis longtemps prolonger pour moi cet état délicieux mais rapide où l'amour et l'innocence habitent le même cœur*», «*cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement, sans mélange et sans obstacle, et où je puis véritablement dire avoir vécu.*»

Peut donc étonner la brusque indication : «*Elle m'avait éloigné*», qui ne pouvait d'ailleurs être comprise que par un lecteur des "Confessions", car il y avait pu lire que Mme de Warens, après avoir accueilli Rousseau à Annecy, l'avait envoyé à Turin pour qu'il s'y convertisse au catholicisme en bonne et due forme.

Est passé sous silence ce qui se passa avant qu'il ne revienne auprès d'elle, et ce qui se passa longtemps auprès d'elle alors qu'ils vivaient à Chambéry, Rousseau préférant nous ramener aux plus belles pages des "Confessions" où il avait évoqué le temps de parfait bonheur qu'il connut avec elle, dont le souvenir l'émeut encore : «*Il n'y a pas de jour où je ne me rappelle avec joie et attendrissement cet unique et court temps de ma vie où je fus moi pleinement, sans mélange et sans obstacle, et où je puis véritablement dire avoir vécu.*» À ce sujet, il avait écrit dans "Les confessions" : «*Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu.*» ("Livre cinquième").

Plus loin, il raconte : «*J'engageai maman à vivre à la campagne. Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asile.*» C'était la maison des "Charmettes", dont il avait dit, au "Livre cinquième" des "Confessions" qu'elle était située «*à la porte de Chambéry, mais retirée et solitaire comme si l'on était à cent lieues.*» À cette évocation, il s'exalte ici : «*C'est là que dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur pur et plein.*» La chronologie indiquée fut un temps contestée, mais elle demeure exacte dans l'ensemble : en effet, Mme de Warens loua la maison dès 1736 puis la prit à bail en 1738.

Il faut signaler que, s'il prit un grand plaisir à évoquer son séjour aux Charmettes, la réalité fut tout autre : le «*court bonheur*», il l'avait goûté auprès de Mme de Warens vers 1735-1736, dans une triste maison de Chambéry ou, peut-être, au cours de brefs séjours à la campagne ; aux Charmettes, en fait, il vécut presque toujours seul. En effet, Mme de Warens, si elle avait fait de lui son amant pour le «*dénier*» (ce qu'il appelle pourtant «*la posséder*» !), lui en préférait un autre, d'où le regret de la disparité de leurs sentiments : «*Ah ! si j'avais suffi à son cœur comme elle suffisait au mien ! Quels paisibles et délicieux jours nous eussions coulés ensemble !*»

Il reste que, ici, il se consacre à...

L'éloge de Mme de Warens :

Rousseau célèbre cette «*femme charmante, pleine d'esprit et de grâce*», cette «*amie selon [son] cœur*», qui fut «*pleine de complaisance et de douceur*» ; qui, non seulement l'accueillit dans son lit, mais l'aida «*de ses leçons et de son exemple*», lui permit de ne pas rester «*incertain*» sur lui. Il lui portait «*des soins affectueux*». Il l'appelle encore «*maman*» comme autrefois. Il termine par un hommage «*à la meilleure des femmes*».

Voilà tout ce que Rousseau dit de Mme de Warens car, en fait, il sacrifie surtout à son penchant constant :

Le narcissisme :

Dans cette extrême attention portée à sa propre personne, il ne manque pas, ici encore, de mêler autodénigrement et autosatisfaction.

En effet, il confesse : «*Je serais resté peut-être incertain sur moi ; car tout le reste de ma vie, faible et sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui que presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurais peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite.*» Cependant, «*jeune homme vif, mais doux et modeste, d'une figure assez agréable*», il bénéficiait de :

-«un cœur naturellement plein de vie», qu'habitaient «l'amour et l'innocence», amour total dont il dit : «Je ne vivais plus qu'en elle et pour elle» ;

-une «âme encore simple et neuve» «dont [les] organes n'avaient pas développé les plus précieuses facultés», mais qui a pris «la forme qui lui convenait davantage et qu'elle a gardée toujours» ;

- «la simplicité de mœurs que l'éducation [lui] avait donnée».

Il indique que, sur ces bases : «Le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments expansifs et tendres faits pour être son aliment.» Le «goût de la solitude» entraîna l'amour de la campagne, dont l'affirmation l'incite à cette confiance : «J'ai besoin de me recueillir pour aimer».

Il proclame aussi son amour de la liberté : «Je ne pouvais souffrir l'assujettissement, j'étais parfaitement libre, et mieux que libre, car assujetti par mes seuls attachements», précisant, quelques lignes plus bas : «Je fis ce que je voulais faire, je fus ce que je voulais être.»

Mais «la gêne», la «misère», qui menaçaient Mme de Warens, l'obligeant à en «prévenir l'effet», il dut, alors que, aux Charmettes, il ne désirait «rien que la continuation d'un état si doux», «employer [ses] loisirs» [ça ne fait pas sérieux !] à acquérir «une provision de talents» pour «rendre un jour à la meilleure des femmes l'assistance que [il en avait] reçue».

Aussi ne manque-t-il pas non plus de continuer à se plaindre du «destin» qui a suivi le bonheur initial ; de sa vie difficile : «La dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi» ; de la société qui l'aurait empêché d'être lui «pleinement, sans mélange et sans obstacle» ; de la «persécution» dont il serait l'objet : «Tout ce que mon sort présent a d'affreux.»

* * *

Le texte se terminant par un retour à l'éloge de «la meilleure des femmes», la «Dixième promenade» pourrait donc paraître un habile madrigal. Mais si elle ne comprend que trois pages, c'est parce qu'elle est inachevée. En effet, alors que Rousseau avait prévu que «Les rêveries du promeneur solitaire» devaient naturellement finir quand il «approchera[t] de la fin de [sa] vie», comme avait été particulièrement difficile pour lui l'hiver 1777-1778, sa mauvaise santé et la maladie de Thérèse le contraignirent, le 12 avril, à cesser d'écrire, puis à accepter l'offre que lui faisait le marquis de Girardin de venir habiter chez lui, à Ermenonville, où il pourrait jouir «de la liberté et de l'indépendance qu'exigeaient son caractère et sa façon de vivre» et où il trouverait des terrains très variés pour l'étude de plantes de toutes sortes. Ce fut d'ailleurs après avoir herborisé avec le fils de son hôte que, le 2 juillet, à onze heures du matin, il mourut, victime de ce qui semble avoir été un accident vasculaire cérébral.

On peut considérer que cette «promenade» finale ne conclut pas «Les rêveries du promeneur solitaire» ; que, au contraire, elle ouvre sur la joie d'une renaissance, d'autant plus qu'elle fut écrite le «jour de Pâques fleuries» de 1778, c'est-à-dire le dimanche des Rameaux qui inaugure le cycle de la Passion et de la Résurrection.

La «Dixième promenade» est considérée par beaucoup comme la plus belle, le texte étant illuminé par la joie du temps retrouvé, par la résurrection imaginaire (mais pourtant plus authentique que l'instant toujours étourdissement vécu) des moments de bonheur qui décident de l'orientation de toute une vie.

Conclusion générale

«Les rêveries du promeneur solitaire», qui constituent un ensemble d'une centaine de pages où, même si Rousseau les présenta comme «un informe journal de [ses] rêveries», la rêverie n'a en fait que peu de place, et où les dix sections inégales, appelées «promenades», ne rapportent que très rarement de réelles «promenades», tiennent à la fois de l'autobiographie et de la réflexion philosophique.

On peut les étudier globalement sous différents aspects.

Intérêt littéraire

Rousseau aurait pu se contenter de ce qu'il avait écrit sur ses cartes à jouer. Mais il a donné aux "*Réveries du promeneur solitaire*" une forme très habilement concertée. La "*Première promenade*" est très nettement une introduction à l'ensemble des textes. Peut-être Rousseau aurait-il ménagé aussi une conclusion si sa mauvaise santé ne l'avait pas obligé à interrompre son travail?

Il faut d'abord remarquer que, alors qu'il avait prétendu, dans la "*Première promenade*" : «*Je n'écris que pour moi*», qu'il semblait donc refuser le lecteur, lui, qui n'en était pas à un paradoxe près, au contraire, inséra fréquemment, dans son ouvrage, des récits brefs mais détaillés, dotés de précisions spatio-temporelles, qui auraient été tout à fait inutiles pour lui, mais qu'il adressait donc bien à ses lecteurs, puisque tout récit s'adresse nécessairement à quelqu'un, et contient toujours en creux l'appel au destinataire !

Il ne conçut pas l'ensemble et même chacune de ses «*promenades*» en suivant des plans, d'autant moins qu'il voulut une composition du texte souple, aussi décousue que l'est la vie elle-même, qui se déroule le plus souvent au hasard, au gré de circonstances imprévues (ainsi l'accident de Mênilmontant qui fait l'objet de la "*Deuxième promenade*"). L'absence de projet net et de composition nette est prouvée en particulier par la "*Dixième promenade*" pour laquelle, dans le cas contraire, on n'aurait pas seulement ces quelques lignes mais, dans les archives de l'écrivain, un plan prévoyant le déroulement de l'ensemble.

Si, involontairement, il se complut dans un certain ressassement des mêmes idées et, parfois, des mêmes formulations, on remarque que le texte fut soigné, que des phrases ont été soigneusement retouchées, ce qui indique donc qu'il fut à la recherche de belles formules, ce que certains ont d'ailleurs pu lui reprocher.

S'étant dépouillé de l'éloquence laborieuse, de la rhétorique artificielle, de la froideur didactique des "*Discours*" et d'"*Émile*", portant à leur perfection les beautés de "*La nouvelle Héloïse*" et des "*Confessions*", se laissant aller au plaisir de faire courir sa plume de façon aléatoire et capricieuse, il usa souvent d'un style qui est celui de l'émotion, avec une recherche de l'intensité qui se manifeste en particulier par l'abus des hyperboles, qu'il s'agisse d'épanchements sentimentaux, de plaintes contre ses ennemis, sinon tous ses contemporains et même le genre humain, de célébrations de la nature.

Pour ses épanchements sentimentaux (dans la "*Première promenade*", on lit cette invitation : «*Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon âme*»), qui sont souvent la rumination d'impressions passées, la récapitulation de phases significatives de sa vie, de moments privilégiés, il usa d'un art tendre et en même temps obsessionnel, qui donne l'impression de voir vivre l'écrivain devant nous, dans son intimité.

Pour se plaindre de ses ennemis, qui l'avait douloureusement arraché de la société de ses contemporains comme s'il était membre infecté, un pestiféré, un monstre qui n'a plus rien de commun avec les autres, qui doit être radié du monde ; qui lui faisaient vivre une angoisse effarouchée car il demeurait incrédule de ce qui lui arrivait car il revient à plusieurs reprises sur la découverte de la trahison de ses amis, et sur les différents états psychologiques que cela a provoqué chez lui (il se disait «*pris au dépourvu*» [*Première promenade*'], «*surpris par le plus imprévu de tous [ses] malheurs*» [*Troisième promenade*']), il dramatisa le texte, utilisa des termes forts comme «*fureur*» ou «*délire*», celui-ci étant d'ailleurs non seulement le «*délire*» injustifié qui les agitait, mais aussi le sien propre. Comme ces manœuvres hostiles étaient souterraines, il recourut souvent à l'image des «*ténèbres*» qui devint même un leitmotiv dans lequel il s'enferma. L'expression de la souffrance constitue comme une litanie, un lamento. Revient le thème de la séquestration : il proteste : «*On m'a séquestré de la société des hommes*» ("*Seconde promenade*"), «*pour [le] rendre misérable*» [au sens très fort du mot] ("*Troisième promenade*") ; il se voit comme «*un infortuné qu'on a retranché de la société humaine*» ("*Cinquième promenade*").

Pour la célébration de la nature, il déploya souvent une prose lyrique aux harmonieuses modulations, admirablement musicale, traduction spontanée et naturelle de ses sensations, de sa sensibilité,

exhalant des symphonies, un véritable chant, dans des pages lumineuses, cette écriture suggestive annonçant la révolution que Chateaubriand et les autres romantiques allait accomplir dans les lettres.

Intérêt documentaire

Dans plusieurs «*promenades*», Rousseau, qui nous étonne par sa capacité de concentration sur les expériences les plus quotidiennes, dont le poids et le prix lui paraissaient inestimables, se montra souvent comme un simple habitant de Paris. Il nous fait découvrir que c'était déjà une grande ville mais aux dimensions encore humaines. Il mentionna des rues, des espaces, des jardins, des bâtiments, des barrières situées à ses limites, et, dans ses environs, des guinguettes, des villages, des campagnes, des côtes qui étaient tous aisément accessibles à l'infatigable marcheur qu'il était, au «*promeneur solitaire*» qui, à l'écart des êtres humains, cherchait ses plus grandes jouissances dans la nature où il goûtait les plaisirs purs de l'herborisation.

Par ailleurs, parfois en compagnie de sa femme, il participa aux plaisirs ordinaires du peuple.

Intérêt psychologique

«*Les rêveries du promeneur solitaire*» sont un des ouvrages, le dernier, dans lesquels Rousseau se réfugia dans le plaisir de l'écriture intime. Il s'y consacra encore au sujet qui était devenu pour lui le seul possible : l'étude de soi. Et il continua d'y manifester son égocentrisme, sinon son narcissisme, l'insistance étant nette dans la «*Seconde promenade*» en particulier puisqu'on y lit successivement : «*Me contempler moi-même*» - «*rentrer en moi-même*» - «*goûter [...] ces délices internes*» - «*les trésors que je portais en moi-même*».

Cependant, il faut apprécier sa volonté d'introspection, de découverte de soi et d'apprentissage de soi, car il s'agissait pour lui de mieux connaître la façon dont fonctionnait son esprit, et faire le meilleur usage possible de ses sens afin d'atteindre au vrai bonheur. Tout au long des «*Rêveries du promeneur solitaire*», plus encore que dans «*Les confessions*», il s'observa avec son ingénuité naïve, se livra à un examen de conscience d'une précision minutieuse, s'analysa avec une grande pénétration, nous fit pénétrer dans l'intimité de son esprit, nous révéla sa personnalité complexe, voulut nous présenter un nouveau visage de lui épuré et comme définitif.

Dans «*Les rêveries du promeneur solitaire*», il montrerait plus de sincérité. Mais celle-ci pose un problème, celui que pose d'ailleurs toute œuvre autobiographique ; en effet, sans qu'on puisse parler de falsification, on doit constater que, en revivant sa vie, et en cherchant à retrouver le plaisir auparavant ressenti, il ne manqua pas d'embellir les choses ; il en avait d'ailleurs conscience, alléguant une mémoire sélective qui lui faisait garder le souvenir d'événements heureux, en évitant les malheureux. Il apparaît que la rédaction de ces textes fut pour lui une sorte de compensation, de thérapie, par laquelle il voulut calmer ses blessures, atténuer une douleur encore présente, alors que, s'aveuglant, manquant même de lucidité (ce qui n'est pas mentir car il ne nous a pas menti, mais se serait trompé lui-même), il déclare avoir atteint la sérénité.

On peut examiner les différents aspects sous lesquels Rousseau se découvre à nous dans «*Les rêveries du promeneur solitaire*».

Il faut d'abord remarquer que le titre du livre entend d'abord indiquer la prééminence chez lui du goût de «*la rêverie*», qui serait une composante fondamentale de son psychisme. On a vu qu'il ne s'agit pas d'une activité de l'imagination, d'une fantaisie déréglée ; mais, au contraire, d'une méditation (le mot revient fréquemment), d'une introspection, d'un exercice de la mémoire.

Ensuite, le titre souligne la «*manie ambulatoire*» de Rousseau.

Enfin, «*solitaire*» annonce le thème omniprésent dans «*Les rêveries du promeneur solitaire*», qu'on retrouve d'ailleurs dès l'incipit de la «*Première promenade*» : «*Me voici donc seul sur la terre*».

En fait, ces deux mentions sont différentes, s'opposent même, car l'appréciation de la solitude est ambivalente. En effet, pour Rousseau, il y avait deux sortes de solitude :

-D'une part, transpire de l'incipit le refus d'une solitude morale ; qui est imposée et malheureuse ; qui est vécue comme un châtiment ; qui provoque un étouffement, une angoisse, une souffrance, une dérégulation, même si la vie retirée qu'il menait était un état accepté et revendiqué. D'où les remarques amères qu'il fait sur son sort, ses lamentations de vieillard proscrit, son désir d'aller à la rencontre de ses semblables.

-D'autre part, impliquée par le titre, une solitude physique ; qui est voulue et heureuse ; qui satisfait un besoin de se tenir à l'écart, de s'éloigner du «*monde*» et même de la société des humains ; qui est ressentie comme un épanouissement de soi-même, le malheur pouvant être dépassé, transformé dans une espèce de bonheur autarcique, auquel il croit sincèrement être parvenu, mais qui est une illusion, même si la "*Première promenade*" et la "*Huitième promenade*" proclament haut et fort le détachement, la résignation, le fait que, dans sa solitude, il est à l'abri.

Si les textes qui constituent le livre sont quelque peu indûment intitulés «*promenades*», il reste qu'y sont mentionnées quelques réelles promenades, et qu'on constate que, quand Rousseau les fait, l'expérience même de la marche a des effets sur son esprit, lui procurant des expériences de joie ou de plénitude, n'empêchant pas l'intériorité de la méditation, mais en étant, au contraire, le stimulant et l'inspiratrice, comme il l'indiqua, d'abord au "*Livre quatrième*" de ses "*Confessions*" : «*La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit.*» puis au "*Livre neuvième*" : «*Tous ces divers projets [un traité de «morale sensitive» et «un système d'éducation»] m'offraient des sujets de méditation pour mes promenades: car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis méditer qu'en marchant; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, et ma tête ne va qu'avec mes pieds.*»

Le vieil homme disant ne plus pouvoir trouver dans son imagination «*tarie*» par les ans la faculté d'évasion qu'elle lui offrait jadis, il se réfugia souvent dans ses souvenirs, enchantant le présent avec les images charmantes du passé : images du bonheur qu'il goûta à l'île Saint-Pierre ("*Cinquième promenade*"), souvenir attendri de sa première rencontre avec Mme de Warens ("*Dixième promenade*").

S'il affirma son goût de la liberté, de l'indépendance, il eut beau afficher son indifférence à l'égard des autres dans la "*Première promenade*", il ne s'était pas débarrassé de son inquiétude, de son obsession de ses persécuteurs, qui est toutefois moins forte que dans la deuxième partie des "*Confessions*". En effet, c'est un thème récurrent dans "*Les rêveries du promeneur solitaire*", car il n'y a pas une seule «*promenade*» qui y échappe ; même la "*Cinquième promenade*" qui respire pourtant la sérénité par l'évocation du paradis de l'île Saint-Pierre, en est contaminée ! Nombre de ses méditations portent sur son sentiment d'être, non seulement l'objet d'un complot calomnieux ourdi par ses ennemis, les «*philosophes*» (d'où un besoin irrépressible de leur répondre), mais aussi d'une «*animosité toujours active de toute la génération présente*» (d'où du ressentiment envers ses contemporains), et, finalement, d'un mépris général, d'une totale mise au ban, car il croyait qu'une «*ligue universelle*» avait entrepris de l'isoler radicalement du reste de l'humanité, et avait pour conséquence que, pour lui, tout était perdu dans le présent. De plus, il avait la conviction angoissante que ses ennemis de la génération présente allaient faire en sorte qu'il ne pourrait pas se justifier dans l'avenir, qu'on continuerait à le rejeter, cette préoccupation de la postérité signifiant d'ailleurs bien que, quoi qu'il en dise, il n'écrivait pas que pour lui-même. Ses polémiques et ses hantises ne l'ayant pas tout à fait abandonné, il ressentait encore des inquiétudes malades, une angoisse qui devenait une sorte de malaise physique, la violence qui provenait «*de mille objets qui l'entourent*» lui serrant le cœur. Cette certitude du complot l'incitait, lui qui a déclaré à plusieurs reprises pouvoir lire aisément au fond des cœurs, à interpréter tout signe, même (et surtout) de bienveillance, d'amabilité comme une marque assurée de la malignité des autres (ainsi, dans la "*Seconde promenade*", sa méfiance à l'égard de la sollicitude qui lui fit montrée après son accident de Ménilmontant ; ainsi, l'épisode du début de la "*Neuvième promenade*" qui montre aussi sa mépris exacerbé des bonnes manières qui étaient, pour lui, un signe d'hypocrisie). On peut donc le considérer comme en proie à un véritable

délire de persécution, sombrant dans la paranoïa, sinon dans la folie, sa suspicion, dans une sorte de cercle vicieux, s'accroissant d'ailleurs dans la mesure où il pensait que les autres le haïssaient. Dans la *"Huitième promenade"* et dans la *"Neuvième promenade"*, il apparaît victime d'agoraphobie, car il se dit saisi de panique à l'idée de croiser des passants, leur présupposant une hostilité à son égard, voyant un espion en tout être survenant auprès de lui.

Cependant, il se montra, pour lors, capable de parler de son obsession avec un peu plus de détachement et d'abandon, car il avait retrouvé son ingénuité naïve, une faculté de réflexion qui n'était plus troublée par les polémiques et les passions. Mais, s'il disait avoir renoncé à tout espoir ici-bas, son oubli des autres n'était pas aussi total qu'il voulait s'en persuader, et il restait profondément mélancolique, navré d'avoir manqué sa vie à cause de ses ennemis.

Or, convaincu de sa bonté foncière (qui serait la bonté originelle de *«l'homme de la nature»*), de sa parfaite innocence (le mal venant des autres), de son sens de l'injustice, il jetait aussi sur ses persécuteurs un regard condescendant, manifestant ainsi un sentiment de supériorité qu'il reconnaît : *«L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugements, je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce serait resserrer, comprimer mon existence, et je voudrais plutôt l'étendre sur tout l'univers.»* (*"Sixième promenade"*).

D'une *«promenade»* à l'autre, et même parfois à l'intérieur d'une même *«promenade»*, on constate ses différentes humeurs, sinon ses sautes d'humeur. On se rend compte que les textes suivent les fluctuations de l'affectivité de celui qui, d'ailleurs, reconnu avoir un *«tempérament versatile»* ; qui ne parvenait pas à se stabiliser, même s'il avait annoncé, dans la *"Première promenade"*, avoir acquis une sérénité totale. Cette instabilité traduisait sa faillite dans ce mouvement qui devait l'amener de la souffrance au calme.

La force des textes naissant précisément du fait de leur composition chaotique, d'un constant enchevêtrement, d'une tension entre des sentiments opposés, on le voit soumis à différentes aspirations qui se mêlent sans cesse, à différentes dialectiques :

-Celle des deux conceptions de la solitude déjà exposée.

-Celle par laquelle celui qui se disait pourtant *«le plus sociable des hommes»* récusait pourtant l'idéal de sociabilité que cultivait les gens du XVIIIe siècle.

-Celle des tentatives de reviviscence du bonheur, qui est sans cesse pollué par des reviviscences du malheur. L'autarcie heureuse que Rousseau appelait de ses vœux était à la fois un passé recomposé et un présent sublimé où il voulait se convaincre de son bonheur actuel, qui n'était en fait qu'une illusion jetée, consciemment ou inconsciemment, sur la mélancolie.

Il se livra souvent à un véritable travail d'autopersuasion dans le recensement des bienfaits qu'il prétendait trouver à la solitude, dont, pourtant, il lui arrivait aussi de souffrir. De ce fait, son insistance à décrire le bonheur autarcique ne manque pas d'être suspecte. Procédant, sans en avoir conscience, à ce qui est presque un travail d'ordre psychanalytique, il n'atteignait cependant pas la résignation, le détachement, l'indifférence, qu'il prétendait posséder, mais continuait à suivre un itinéraire douloureux, avec toujours l'espoir d'une délivrance jamais atteinte, car il ne parvenait pas à accepter la vie qu'il avait eue, à être un spectateur serein de la société. Grand lecteur des stoïciens (d'où sa réactualisation, dans la *"Première promenade"*, de leur célèbre maxime : *«Sustine et abstine»* [*«Souffre et abstiens-toi»*]) et de la *"Vie des hommes illustres"* de Plutarque, il pensait sûrement sincèrement pouvoir juguler ses émois ; mais nous, lecteurs, nous nous apercevons qu'il se plaignait encore du malheur.

il se voulait tranquille, détendu, complètement détaché de la société et heureux de l'être. Alors que

Surtout, *"Les rêveries du promeneur solitaire"* nous dévoilent les rapports si apaisants qu'il avait avec la nature.

Elle offrait un refuge à celui qui était ainsi soulagé de sortir de la ville qui était, pour lui, le lieu de l'angoisse ; de se préserver du regard des autres (on lit dans la *"Huitième promenade"* : *«Le moment*

où j'échappe au cortège des méchants est délicieux, et sitôt que je me vois sous les arbres, je crois me voir dans le paradis terrestre.», la conséquence en étant cependant que c'est, selon lui, la raison pour laquelle les autres l'accusent de misanthropie, alors qu'il a le sentiment d'être le seul dans cette société dénaturée à avoir retrouvé la nature.

De plus, la nature était un objet de contemplations ravies, et un lieu d'herborisations passionnantes, la perfection des végétaux satisfaisant les exigences du botaniste.

La nature était surtout une personne avec laquelle il s'entretenait, auprès de laquelle il s'abandonnait à «*la rêverie*», à la méditation. Mais, s'il communiait avec elle, toujours égocentrique, il fut surtout sensible aux vibrations qu'elle éveillait en son cœur («*Cinquième promenade*»), aux harmonies entre le paysage d'automne et son âme mélancolique («*Première promenade*»), aux extases qu'elle lui prodiguait («*Cinquième promenade*»).

Enfin, les extases que lui procurait la nature, rapprochaient Rousseau de Dieu car son spectacle prouvait au croyant que ne cesse de veiller sur ce monde celui qui l'a créé et qui continue inlassablement de l'embellir.

D'autre part, il marqua sa soumission à la volonté de Dieu, déclarant : «*Dieu est juste ; il veut que je souffre ; et il sait que je suis innocent.*», cette image d'innocent persécuté permettant, comme l'ont fait certains critiques, de le rapprocher du Christ car, convaincu d'être un juste, il avait été, comme celui-ci, abandonné à la méchanceté humaine, mais promis au salut, espérant être récompensé dans l'au-delà : «*Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, et m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.*» («*Première promenade*»).

Et ce sentiment de soumission, d'abnégation, était d'autant plus présent que le vieil homme qu'il était (il avait soixante-cinq ans) s'appropriait à la mort, disant l'attendre sereinement, souhaitant donc se montrer en paix avec lui-même.

Intérêt philosophique

Comme Rousseau chercha à produire chez le lecteur une sympathie qui lui permettrait de mieux se saisir lui-même, il tint à lui proposer le fruit de ses «*rêveries*», notion dont il faut d'abord bien établir le sens.

Il faut savoir que, pour la première édition du «*Dictionnaire de l'Académie française*» (1694), «*rêver*» avait alors aussi le sens de «*penser, méditer profondément*», tandis que, pour le «*Dictionnaire*» de Furetière (1690), c'est «*appliquer sérieusement son esprit à raisonner sur quelque chose*». Cela explique que Rousseau ait vu dans ses «*rêveries*» de véritables méditations. Dans la «*Deuxième promenade*» et dans la «*Troisième promenade*», il qualifia ses rêveries de «*paisibles méditations*». Dans la «*Septième promenade*», il indiqua : «*Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie*».

Aussi, au fil des «*Rêveries du promeneur solitaire*», élargissant parfois ses analyses jusqu'à la réflexion philosophique, disserta-t-il sur différents sujets :

-Dans la «*Deuxième promenade*», il déclara avoir eu les «*bonnes intentions*» qui sont la condition de «*la moralité de nos actions*», et avoir montré (mais ce ne fut pas toujours le cas !) la «*patience*» qui est la fermeté qui permet de supporter la douleur avec constance.

-Dans la «*Troisième promenade*», qui est en fait une autobiographie intellectuelle, mettant en valeur la «*réforme*» à laquelle il s'était décidé à quarante ans, il indiqua comment elle l'avait conduit à l'expression de son sentiment religieux dans «*La profession de foi du vicaire savoyard*», à quel point il était opposé aux «*philosophes modernes*».

-Dans la «*Quatrième promenade*», non sans de grandes difficultés d'organisation du raisonnement, il étudia le mensonge, problème qu'il n'avait jamais considéré à fond, déterminant alors qu'il n'y a point

mensonge mais fiction si l'on ment «*sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui*», croyant avoir ainsi concilié ses penchants essentiellement contradictoires : son amour des «*fables*» et des «*romans*», et celui de la vérité, dont il se posa le problème essentiellement moral, se demandant quelle confiance on peut attribuer à autrui, comment on peut savoir que le cœur de celui qui se tourne vers nous, cœur qui nous est aussi opaque que le nôtre nous est transparent (en ce sens du moins que nous savons immédiatement si nous disons la vérité ou si nous mentons) n'est point trompeur.

-Dans la «*Sixième promenade*», en étudiant la bonté, la dette perpétuelle qu'entraîne le système du bienfait et de l'obligation, il conclut que l'innocence et la confiance sont impossibles au sein de la société.

-Dans la «*Huitième promenade*», il dénonça l'aliénation sociale en la fondant philosophiquement par la distinction, capitale dans son œuvre, entre l'amour-propre, qui fait obstacle à la générosité naturelle, et l'amour de soi, qui est la source d'un contentement que nul ne peut nous ôter.

D'une façon générale, on peut surtout dégager des «*Rêveries du promeneur solitaire*», la réflexion de Rousseau sur le bonheur, qui, pour lui, consiste à jouir de notre être selon «*ce que la nature a voulu*», dans une relation fusionnelle avec elle, développée par la marche, la contemplation, l'herboristerie, à atteindre un état ataraxique obtenu à travers un isolement relatif.

Pour Jacques Darrulat (dans «*Philosophie générale et philosophie esthétique*»), on pourrait, par une analyse plus profonde, suivre, au long des «*Rêveries du promeneur solitaire*», le déroulement d'une réflexion sur la nature de l'être humain. La «*Première promenade*» ferait l'épreuve du doute universel qui incite le sujet à renoncer au monde, et à ne se fier qu'à lui-même ; la «*Deuxième promenade*» découvrirait l'immédiateté du sujet transcendantal ; la «*Troisième promenade*» s'élèverait intuitivement de l'existence de l'individu à celle d'un être divin qui la comprend ; la «*Quatrième promenade*» montrerait que la perfection minutieuse des végétaux prouve au croyant que l'Être éternel ne cesse de veiller sur ce monde qu'il a créé et qu'il continue inlassablement d'embellir, et opposerait cette intime appartenance de la créature à Dieu à l'indépassable distance que créent les amours-propres ; la «*Cinquième promenade*» approfondirait l'union avec Dieu, qui se révèle alors être une véritable identification ; la «*Sixième promenade*» reviendrait à l'enfer social, et à l'aliénation d'un système fondé sur la dette et le crédit ; la «*Septième promenade*» approfondirait encore la relation au divin par la discipline de l'herborisation ; puis à nouveau la «*Huitième promenade*» penserait l'aliénation sociale en distinguant l'amour-propre et l'amour de soi-même. Ainsi, après les trois premières «*promenades*», de la «*Troisième*» à la «*Huitième*» comprises, Rousseau semblerait osciller, sans réussir à la dépasser, dans l'antinomie du mensonge social et de la vérité de la nature, entre le malin génie de l'aliénation sociale et le Dieu de la liberté naturelle. La «*Neuvième promenade*», cependant, semblerait trouver une issue à cette impasse dans la joie de la fête, qui transfère au sein de la société l'extase vécue dans le sein de la nature. Quant à la «*Dixième promenade*», elle justifierait cet exercice d'écriture, celui des «*Rêveries du promeneur solitaire*» et plus encore celui de l'œuvre tout entière de Rousseau, par la joie du temps retrouvé, par la résurrection imaginaire (mais pourtant plus authentique que l'instant toujours étourdissement vécu) des moments de bonheur qui décident de l'orientation de toute une vie.

On peut remarquer aussi que Rousseau réactiva un thème classique de la littérature mystique, celui de la fusion entre le soi et le monde : «*Je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même. Je sens des extases, des ravissements inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le système des êtres, à m'identifier avec la nature entière.*» Il affirma que, pour que ce sentiment dure, «*il n'y faut ni un repos absolu ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme et modéré*». Il proposa une sorte de laïcisation de l'expérience mystique qui aurait pour effet de dégager du cadre institutionnel de la religion le «*sentiment de l'existence*» dont il avait fait l'expérience.

Destinée de l'oeuvre

“*Les rêveries du promeneur solitaire*” étaient des textes que Rousseau avait écrits sans souci de publication. Mais, comme il mourut chez le marquis de Girardin, celui-ci décida malgré tout de les publier, et tint à en superviser l'édition. Cependant, afin de produire un texte apparemment fini, il se permit de broder autour des fragments restants, prenant en somme l'initiative de se constituer co-auteur avec Rousseau. Cela déplut au suprême degré à un autre ami de Rousseau, Du Peyrou, qui se plaignit à Moultoy, un troisième ami de Rousseau auquel, à sa mort, Thérèse Levasseur avait remis un autre manuscrit, de «la suffisance avec laquelle il [Girardin] a prétendu corriger le style de Rousseau dans la copie qu'il a fournie des trois dernières “promenades” en brouillons», ajoutant que «les corrections verbeuses, lâches, impropres par les expressions font un contraste parfait avec le style chaud, serré et vigoureux de J. J.». Finalement, les trois amis de Rousseau parvinrent à se mettre d'accord, et, en 1782, à la suite de la première partie des “*Confessions*”, ils publièrent “*Les rêveries du promeneur solitaire*” avec les brouillons que, à partir de la “*Huitième promenade*”, Rousseau n'avait pas mis au net, et sur lesquels ils s'étaient livrés à une recherche scrupuleuse. Puis “*Les rêveries du promeneur solitaire*” parurent au tome X de la “*Collection complète des oeuvres de J.-J. Rousseau*” qui avait été commencée en 1780. En 1782, le libraire parisien Panckoucke donna une édition séparée des “*Confessions*” de J.-J. Rousseau suivies des “*Rêveries du promeneur solitaire*””.

“*Les rêveries du promeneur solitaire*” frappèrent par leur nouveauté, apparurent aussitôt d'une évidente importance littéraire.

Alors que l'esprit qui régnait à l'époque de Rousseau n'était pas propice à l'introspection, car l'individu ne se définissait pas par son existence propre mais à travers son groupe social, l'exploration de lui-même à laquelle il s'était livré suscita une véritable révolution, allait provoquer la libre expression de l'individualisme, ouvrir la porte au romantisme qui mit de l'avant l'intérêt qui s'attache à ce qu'un individu a de particulier, des écrivains recherchant l'extase libératrice dans l'enivrement des sensations, artificiellement provoquées au besoin. Et sa prose lyrique aux harmonieuses modulations, qui était la traduction spontanée des sensations et s'accordait naturellement avec les élans de la sensibilité, se retrouva :

- chez son disciple le plus direct, Bernardin de Saint-Pierre ;
- dans le roman par lettres autobiographique “*Oberman*” (1804) de Sénancour ;
- dans les épanchements exaltés et les rythmes enchanteurs de Chateaubriand ;
- chez les poètes romantiques français qui subirent plus ou moins l'influence de ce modèle : Lamartine dans “*Les méditations poétiques*”, Hugo dans certains poèmes des “*Odes et ballades*” ou des “*Feuilles d'automne*”, Nerval dans les sonnets des “*Chimères*”, etc. ;
- chez Baudelaire qui a pu songer aux “*Rêveries du promeneur solitaire*” quand il déclara aspirer à une prose poétique «assez souple et assez heurtée pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience» (préface des “*Poèmes en prose*”).

L'influence des “*Rêveries du promeneur solitaire*” ne fut pas moindre sur les prosateurs du XIXe siècle : on peut dire que partout où l'on trouve une évocation fraîche, vivante et sentimentale de la nature, aussi bien chez Michelet que chez George Sand, par exemple, on peut reconnaître la marque de Rousseau. “*Les rêveries du promeneur solitaire*” annoncèrent aussi les grands romans écrits sur le thème de la solitude et du désespoir par des écrivains tels que Dostoïevski.

De toutes les œuvres de Rousseau, “*Les rêveries du promeneur solitaire*” est celle qui est la plus proche de nous, celle qui semble bien demeurer comme son véritable chef-d'œuvre.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com

Dans "ROUSSEAU, 'Les rêveries du promeneur solitaire I'", vous trouverez l'établissement de la genèse de l'œuvre, et les résumés et les analyses des autres «promenades».